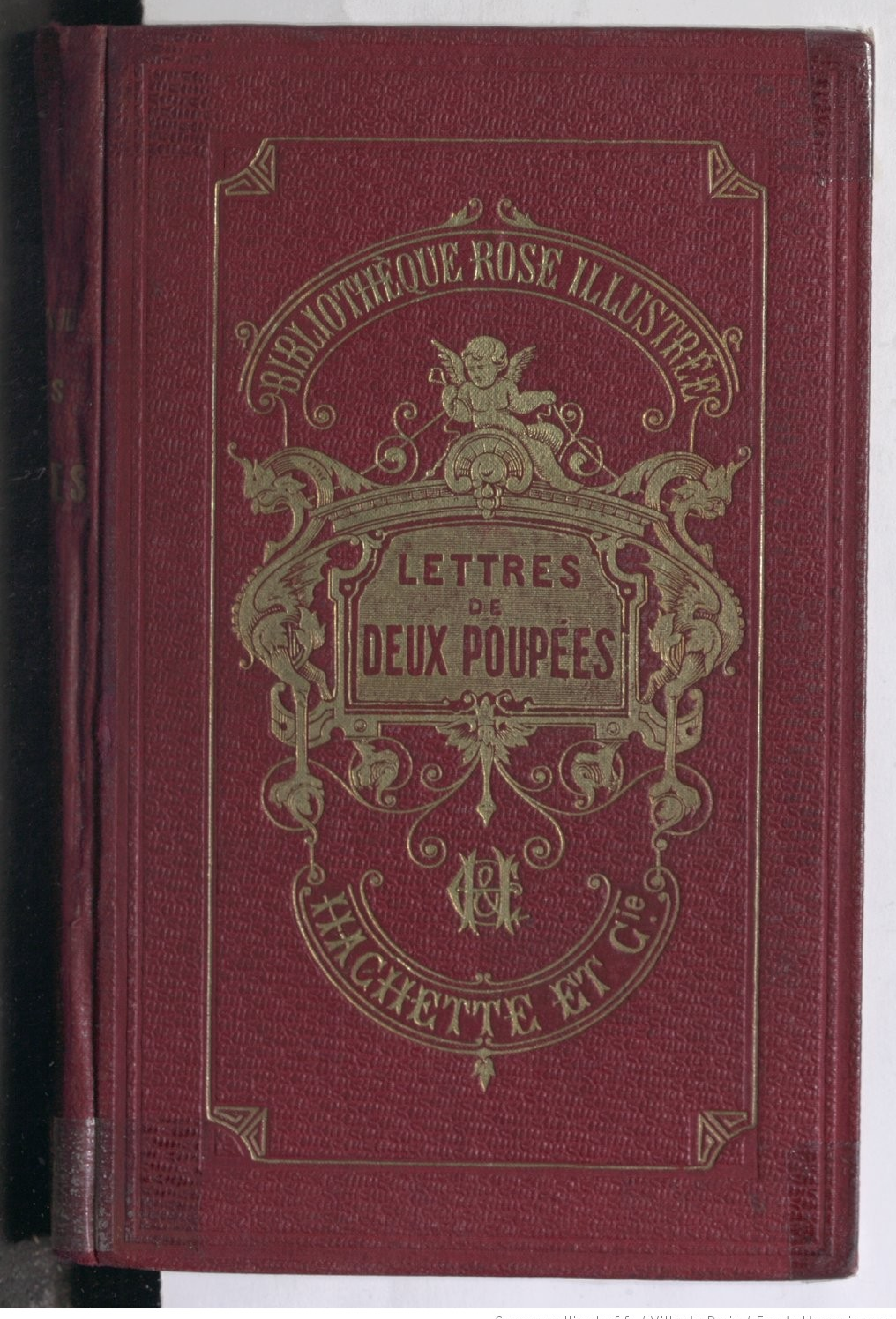
Lettres de deux poupées, recueillies et publiées par Mlle Julie Gouraud,...




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
LETTRES
DE
DEUX POUPÉES
HACHETTE ET Cie.

LETTRES
DE
DEUX POUPÉES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(Format in-18 jésus)

Prix de chaque volume broché : 2 fr. 25.
Cartonné en percaline gaufrée tranches jaspées : 3 fr. 25
tranches dorées : 3 fr. 50.

Les enfants de la ferme; 3e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par É. Bayard.

Le livre de maman; 2e édition. 1 volume illustré de 68 vignettes par É. Bayard.

Cécile ou la petite sœur; 3e édition. 1 volume illustré de 24 vignettes par Desandré.

Le petit colporteur; 3e édition. 1 volume illustré de 27 vignettes par A. de Neuville.

Les mémoires d'un petit garçon; 5e édition. 1 volume illustré de 86 vignettes par É. Bayard.

Les mémoires d'un caniche; 4e édition. 1 volume illustré de 75 vignettes par É. Bayard.

L'enfant du guide; 3e édition. 1 volume illustré de 60 vignettes par É. Bayard.

Petite et grande; 2e édition. 1 volume avec 48 vignettes par É. Bayard.

Les quatre pièces d'or ; 3e édition. 1 volume avec 51 vignettes par É. Bayard.

Les deux enfants de Saint-Domingue. 1 volume avec 54 vignettes par É. Bayard.

La petite maîtresse de maison; 2e édition. 1 volume avec 37 vignettes par A. Marie.

PARIS. — IMPRIMERIE DE É. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LETTRES

DE

DEUX POUPÉES

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR Mlle JULIE GOURAUD

ET

ILLUSTRÉES DE 59 VIGNETTES

PAR OLIVIER

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1876

A MADEMOISELLE

ÉLISABETH SULKOWSKA.

Ma chère Élisabeth,

Vous avez si bien su conserver la simplicité de l'enfance, que, malgré votre taille élancée et votre raison, je me souviens toujours, en vous voyant, du temps où une histoire de poupée me valait vos plus douces caresses.

C'est ce souvenir, ma chère enfant, qui m'a suggéré l'idée de vous dédier ce livre.

Si j'ai recueilli avec intérêt les lettres de *Charmante* et de *Merveille*, vous pouvez les lire sans crainte de compromettre votre dignité de jeune personne, en pensant au plaisir que j'éprouve à vous donner un nouveau témoignage de ma constante et bien tendre affection.

Julie GOURAUD.



LETTRES

DE DEUX POUPÉES.

LETTRE I.

MERVEILLE A SON AMIE.

5 novembre 18.... Château des Roses.

La destinée des poupées n'est donc pas si différente de celle des hommes : nous voilà séparées, et peut-être pour toujours! Resterons-nous chacune à notre place sans nous donner signe de vie? Non : en cela, comme en bien d'autres choses, montrons-nous supérieures aux enfants. N'oublions jamais que nous sommes sœurs, sorties de la même fabrique, et qu'en nous voyant l'une à côté de l'autre, les nombreux visiteurs de Giroux ne pouvaient nous séparer dans leur admiration. Peut-être devons-nous à cette heureuse ressem-

blance, à ces charmes pareils, le privilége de n'avoir pas connu la jalousie.

Que ces jours d'intimité ont passé vite, ma chère petite sœur!

Que veux-tu? Nous ne pouvions pas raisonnablement espérer d'être sur le même bâton toute notre vie! Laissons les regrets et songeons au bonheur inouï pour des poupées, de pouvoir prendre la plume et épancher notre cœur. Suppose, ma chérie, que nous soyons ensemble, il nous serait impossible de causer. Mais, dis-tu, il serait si doux de se voir!

Sans doute, ma chère amie; pourtant, crois-moi, il y a bien du bonheur dans une lettre, qu'on l'écrive ou qu'on la reçoive. Sans compter que notre vie va être doublée par le seul fait de cette correspondance; car, semblables à ces auteurs d'histoires terribles ou merveilleuses, c'est la nuit que nous confierons à notre petite plume les peines et les plaisirs qui vont se succéder.

Allons! Que tu sois convertie ou non aux charmes de l'absence, je ne peux pas prolonger davantage mon exorde; j'ai mille choses à te dire.

Je suis arrivée ici dans du coton rose. La femme de chambre, personne très-soigneuse, ayant reçu une forte impression de ma personne, persuada aisément à sa maîtresse que la mienne aurait plus de plaisir à me déballer qu'à me voir sortir de la



Voyez la merveille! (Page 7.)

malle de sa grand'mère, où je risquais de me casser le nez dans une crinoline.

Malgré son nom, le *Château des Roses* est sans fleurs au mois de novembre, et le fonds de gaieté que tu me connais n'a pu écarter le voile de tristesse dont j'ai été enveloppée en entrant dans ce grand château.

Le vent gémit en accords majestueux, la neige tombe : c'est bien triste quand on ne peut pas faire de boules de neige! Heureusement que jamais poupée n'a su résister à un aimable sourire d'enfant, et si tu avais vu l'extase de la petite Louise, lorsqu'elle eut soulevé de sa main rouge et potelée le papier de soie qui me couvrait le visage, tu aurais compris comme moi que j'étais déjà aimée. Louise a deux frères : Gustave, le plus jeune, est doux, blond et frisé. Il n'a pas dédaigné de me considérer. Georges est un tapageur de neuf ans, qui ne rêve que sabres et trompettes. Il m'a élevée à une hauteur prodigieuse en me faisant tourner et s'est écrié : « Voyez la merveille! » Louis et Gustave poussaient des cris perçants; la mère et la grand'mère désapprouvaient cette plaisanterie peu convenable; mais comme chaque circonstance de notre vie amène presque toujours un événement inattendu, cette plaisanterie a tranché une difficulté dont les esprits étaient fort préoccupés depuis mon arrivée.

« Merveille! Merveille! s'écriait le lutin, c'est son nom.

— Soit, dit la mère, ce sera la huitième merveille du monde. »

Il y eut alors un tel enthousiasme, que je fus comme suffoquée d'orgueil. Ce sentiment ne dura qu'un instant. Je rentrai aussitôt en moi-même et je bénis Louise d'avoir eu la pensée de me fermer les yeux. Oh! plaignons ces infortunées poupées qui passent leur vie les yeux ouverts comme des sottes, sans pouvoir obéir à un sentiment de modestie ou de recueillement!

On dit que la vérité sort de la bouche des enfants : cette fois-ci je ne puis le croire. Toutefois, j'accepte ce grand nom de Merveille et je veux m'en rendre digne.

« Maman, demanda Louise, je voudrais bien savoir pourquoi ma poupée est la huitième merveille du monde plutôt que la première? »

La mère sourit :

« Par cette raison, ma petite fille, qu'il y en a déjà sept de connues.

— Lesquelles, maman? répliqua Louise d'un air de doute.

— Votre père vous le dira ce soir, quand nous serons tous réunis, si vous êtes bien sages.

— Et à Merveille aussi, maman, car je suis sûre qu'elle n'est pas plus savante que nous.

— Qui sait? » répondit la grand'mère avec une gravité qui fit rire tout le monde, excepté moi.

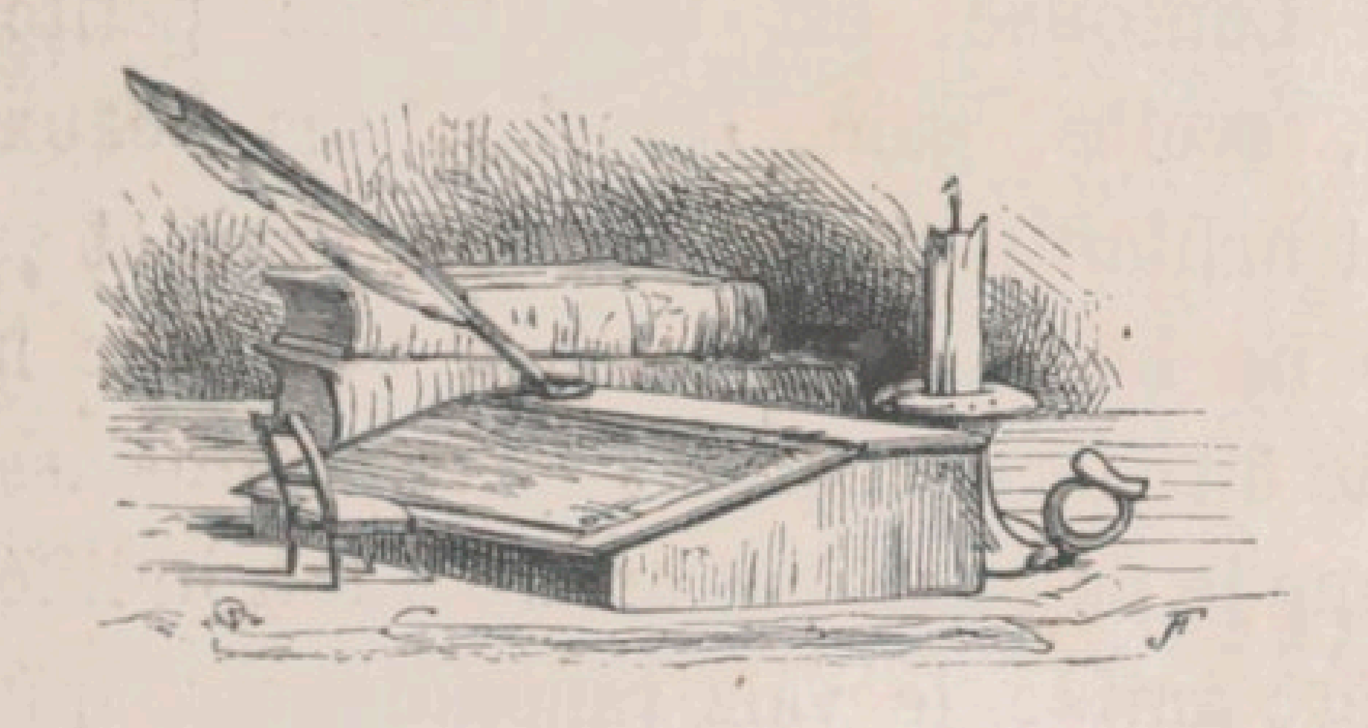
Ainsi, ma chère amie, je saurai bientôt l'histoire des sept merveilles du monde. Je me figure que c'est une bien vieille histoire! N'importe, il ne faut jamais négliger l'occasion de s'instruire.

Adieu, ma chérie. Ah! que cette lettre m'a fait du bien!

Je t'embrasse de tout mon cœur. Cette formule est un peu usée entre les grandes personnes, mais elle est toute nouvelle pour nous.

MERVEILLE.

P. S. J'oubliais de te dire que Louise a huit ans, Je te ferai son portrait plus tard. Je brûle de savoir ton nom.



LETTRE II.

MERVEILLE A SON AMIE.

25 novembre.

Ton silence m'afflige : serais-tu malade? a-t-on mis ton bras droit en écharpe après une chute d'âne, ou bien as-tu versé sur quelque route?

La vie des poupées, hélas! est soumise à toutes sortes d'événements, et aussi à une foule de caprices, ce qui, selon moi, est encore plus fâcheux.

Je suis déjà attachée à ma famille. Louise, qu'on appelle Loulouse, est une bonne petite fille, grande, svelte, gaie, franche; ses beaux yeux noirs et brillants disent toujours vrai, et sa jolie bouche ne les dément jamais. Loulouse m'aime et me le dit. Je lui en suis fort reconnaissante.

Comme je ne peux pas croire à ton indifférence, ma chère amie, je vais répondre aux questions que tu devrais déjà m'avoir faites.

M. et Mme Deville, les parents de Loulouse, passent l'hiver à la campagne depuis plusieurs années, non pour leur bon plaisir, mais pour ve-

nir en aide aux habitants du pays, que de mauvaises récoltes ont réduits pour la plupart à un état voisin de la misère. J'aime cela.

Dans cette famille, on connaît ses devoirs, on les accepte avec générosité.

Voilà donc de pauvres gens qui ne manqueront pas de secours et d'ouvrage pendant la mauvaise saison.

Nous sommes en Alsace, dans le Bas-Rhin, une des plus riches provinces de France. Louise m'assure qu'une fois le printemps venu, je verrai de belles forêts, des prairies, des châteaux en ruine, où nous irons faire la dînette. En attendant, elle m'étouffe dans des fourrures; heureusement que je suis de sang-froid et d'une forte constitution. J'ai une petite boule d'eau chaude dans mon lit pour prévenir les rhumes, qui sont, à en croire Louise, très-dangereux en Alsace.

La mère de ma petite mère est une aimable femme, qui aime tendrement son mari et ses enfants; sa mère est l'objet de toutes ses sollicitudes. Oh! cette grand'mère, il faut la voir au milieu de ses petits-enfants!

Elle les laisse grimper sur ses genoux; Georges l'embrasse, Louise lui tire les cheveux sous prétexte de la coiffer, Gustave se charge du tricot; les lunettes sont un ornement dont les trois enfants essayent tour à tour.

Cette chère bonne maman voudrait se fâcher quand Georges s'empare d'une certaine tabatière d'or, sa fidèle compagne; mais le lutin gagne son procès en prisant comme monsieur l'avocat général, et, au lieu de gronder, la grand'mère rit. La représentation se termine par une distribution de sucre d'orge. Oh! les grand'mères, c'est bon, même pour les poupées!

Le père de Louise me fait l'effet d'un savant; je dois convenir toutefois qu'il semble oublier toute sa science en notre présence. Il raconte des histoires, joue au loto le jeudi et le dimanche. C'est un homme simple et bon, qui ne dédaigne pas à l'occasion de dire un mot à une poupée. Il donne des conseils pour ma santé et mon éducation. Il n'éprouve pas le plus léger sentiment de jalousie pour la huitième merveille du monde.

A tous ces personnages, il faut ajouter la gouvernante des enfants, une excellente personne, adroite comme une fée, mais qui manque de simplicité en n'osant pas avouer que ma présence est une douce distraction pour ses vingt-deux ans! Quelle faiblesse! Qui ne sait que les mères, et les grand'mères elles-mêmes, se souviennent avec plaisir du temps où elles jouaient à la poupée! De tous les aveux, je n'en connais pas de plus facile et de plus honorable à faire.

Ainsi, ma chère amie, tu vois ma position : beau

pays, bon château, un parc splendide traversé par une rivière, des équipages, une société choisie, et, plus que tout cela, le cœur et les soins de ma Loulouse. Cette chère petite veut faire mon éducation; Mlle Jenny ne s'en mêlera en aucune sorte. Mes études marcheront avec celles des enfants, quoique je sois, sous tous les rapports, beaucoup plus avancée qu'eux, particulièrement pour le développement des idées, l'expérience et le style épistolaire. J'ai déjà pu me convaincre qu'ici une lettre à écrire est une grande affaire pour tous ces bambins.

Ne crains pas, chère sœur, que je me jette dans la science. J'ai horreur d'une poupée qui sait le grec et le latin. Pour les langues vivantes c'est autre chose, elles sont utiles en voyage: il est toujours bon de pouvoir suivre une conversation, même sans dire son mot.

Tu penses bien que l'histoire des sept merveilles du monde a été rappelée.

Comme Louise l'avait désiré, j'ai fait partie de la soirée. Je sais quelles sont ces merveilles. J'en ai transcrit à part le récit. Tu le liras à tête reposée.

Écris-moi donc, chère paresseuse; je finis par croire que le monde te tourne la tête, ou que tu as épousé un mandarin jaloux, qui te prive de tout commerce avec ton amie.

« Addio, Cara, addio con un bel baccio. »

MERVEILLE.

SUITE DE LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

« Mon petit papa, dit Louise, en sautant avec moi sur les genoux de M. Deville, vous seriez bien gentil de nous raconter les *Merveilles du Monde*, pendant que nous sommes là autour de la table, Tenez, la pauvre Merveille désire connaître ses aïeules ; c'est bien naturel, et puis, moi, j'aime beaucoup les histoires.

— Volontiers, dit le bon père, si Georges et Gustave veulent rester tranquilles. »

Pour toute réponse, les petits garçons se rapprochèrent de la table, se disputant à qui serait le plus près de grand'mère.

Le calme étant établi, M. Deville commença :

« Ma chère Merveille, mes enfants s'attendent à ce que le récit des sept merveilles du monde leur cause autant de joie que votre présence nous en a donné. (Je m'inclinai.) Toutefois, charmante poupée, vous avez dû déjà vous apercevoir que, pour vous autant que pour eux (seconde inclination), j'aime que l'instruction ne se sépare pas du plaisir. Prêtez-moi donc toute votre attention.

« On a donné le nom de *Merveilles du monde* à sept ouvrages remarquables de l'antiquité :

« 1° C'étaient d'abord les murailles et les jardins de Babylone.

« Ces murailles étaient plus hautes que les platanes de la grande avenue; si épaisses qu'elles soutenaient une espèce de terrasse, sur laquelle plusieurs chars couraient de front sans s effleurer.

« Les jardins étaient en terrasses étagées; de beaux arbres formaient des allées aussi touffues que celles du parc. Ce n'est pas tout: ces jardins en l'air étaient arrosés par des eaux abondantes qui montaient jusque-là.



Murailles et jardins de Babylone.

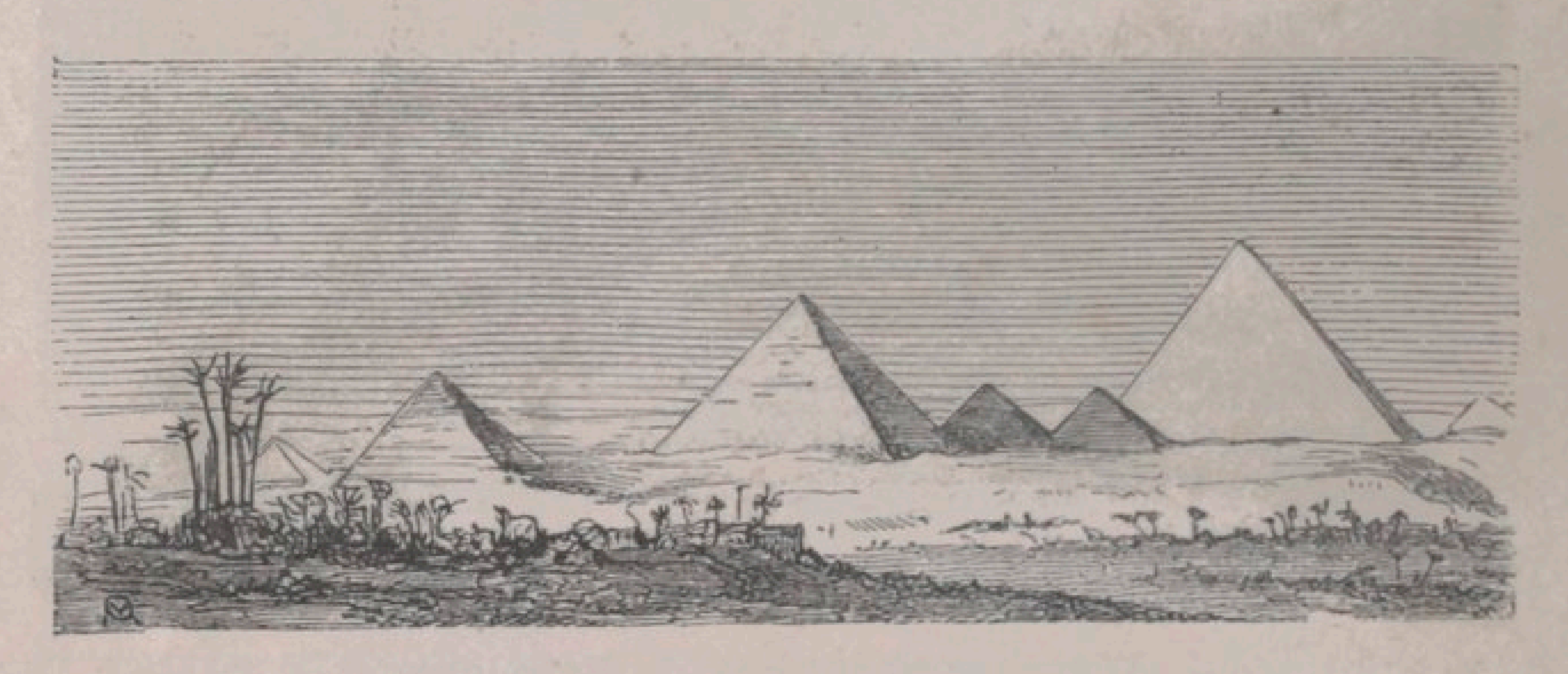
« Sémiramis, reine de Babylone, a eu la gloire de faire construire *cette merveille*.

— Papa, Georges me taquine, il me demande où est Babylone, moi je ne sais pas.

— Ma petite fille, Georges doit avoir ses raisons pour t'adresser cette question; je présume qu'il tient à nous dire lui-même un mot de la grande Babylone. »

Georges, quoique un peu attrapé, n'hésita pas à nous avouer, tout en tortillant une *cocotte* commencée, que le matin même il avait appris que Babylone était l'ancienne capitale du royaume de Chaldée, en Asie, fondée vers l'an 2680 du monde par Nemrod, sur les deux rives de l'Euphrate. On appelait Babylone la reine du monde. C'est là qu'était la fameuse tour de Babel.

A ce nom de Babel, ma chère amie, tous les enfants se mirent à parler ensemble pour placer leur érudition : moi seule fis acte de modestie.



Les pyramides d'Égypte.

« 2° Les pyramides d'Égypte, continua le père, étaient des monuments gigantesques bâtis par les rois de ce pays pour leur sépulture. Ces pyramides, comme vous en avez vu dans vos livres d'histoire ancienne, étaient très-larges au bas et se terminaient en pointe. Elles étaient si hautes qu'on les apercevait de dix lieues à la ronde. On y entrait par des ouvertures, il y avait des esca-

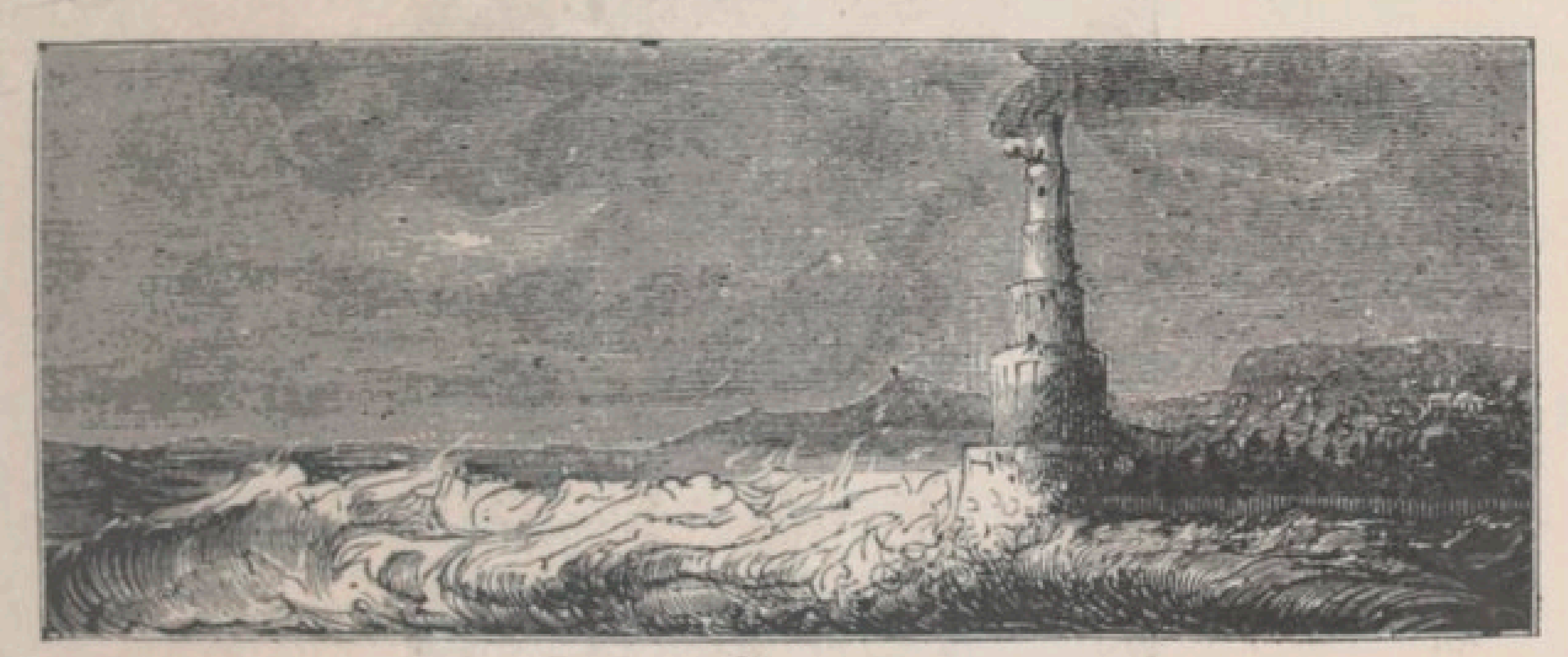
liers et des chambres comme dans une maison. Il fallait quelquefois vingt ans de travail assidu pour construire une pyramide.

— Est-ce qu'il en avait beaucoup, papa?

— On ne parle guère que des trois plus fameuses, dont on voit encore les ruines près de Memphis.

— Qu'est-ce que ça te fait, Loulouse? dit Georges.

« 3° Vous savez, mes enfants, qu'un phare est une grosse lanterne, placée au haut d'une tour



Phare d'Alexandrie.

pour éclairer les vaisseaux qui entrent au port et qui en sortent.

— Comme il y en a un au Havre, répondit Louise en rougissant de bonheur de placer ses petites connaissances.

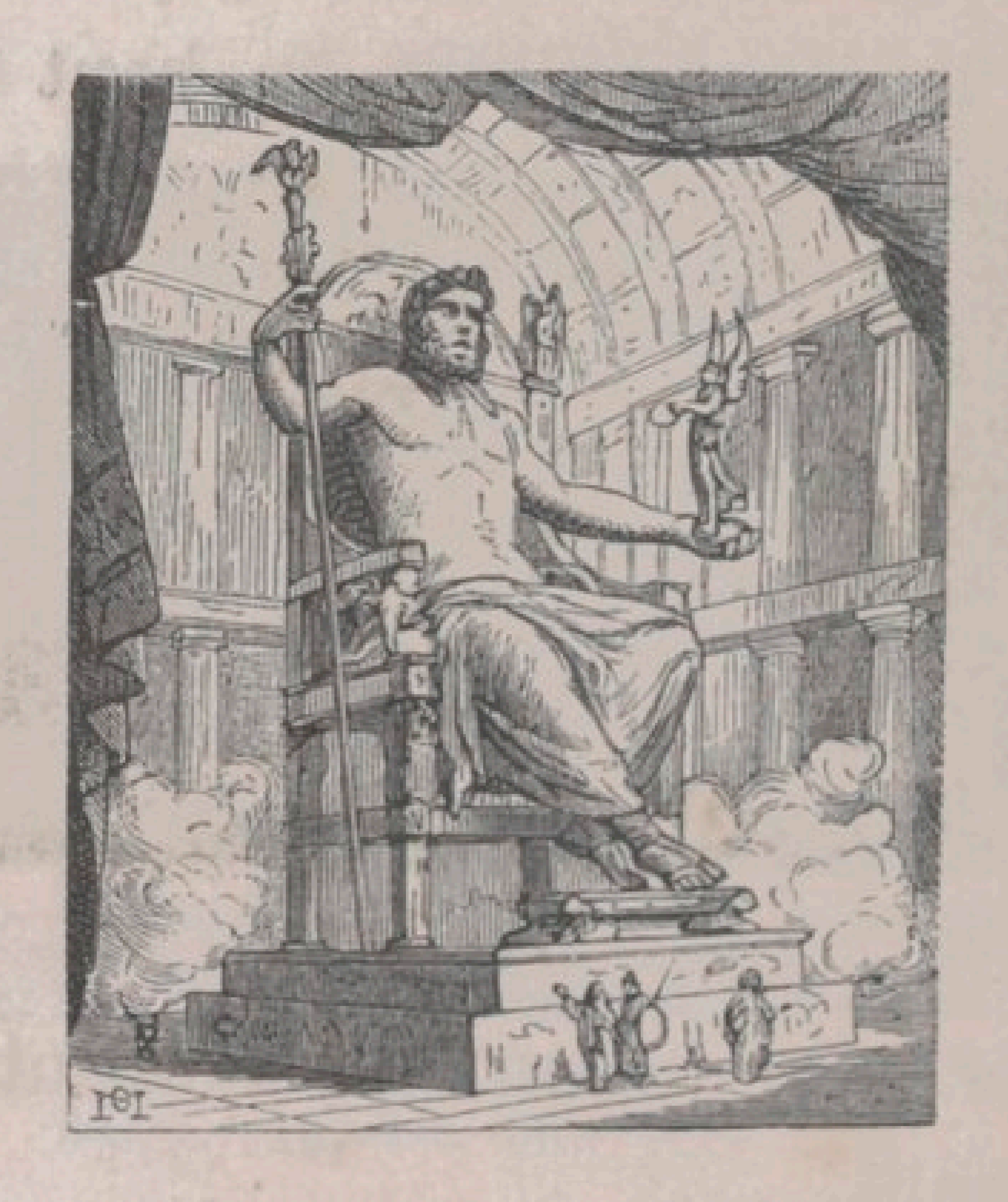
— Précisément. Eh bien! le phare d'Alexandrie était tout en marbre blanc et à plusieurs étages. Quand le ciel était pur, on voyait les vaisseaux à trente lieues de distance.

« 4° Il y a longtemps, bien longtemps, mes pe-

tits amis, les hommes ne connaissaient pas Dieu, et, dans leur ignorance, ils imaginèrent un ciel où il y avait des dieux et des déesses. Le maître de ce ciel, qu'on appelait l'Olympe, était Jupiter. On l'adorait; on lui élevait des temples et des statues dans l'espoir de se le rendre favorable.

— Papa, Merveille dit que c'était bien bête.

— Elle a raison.



Statue de Jupiter Olympien.

« En Grèce, à Olympie, on avait élevé à Jupiter une statue d'or et d'ivoire. Phidias, le premier sculpteur d'Athènes, était l'auteur de cette merveilleuse statue, connue sous le nom de *Jupiter Olympien*.

« Ce maître des dieux était assis sur un trône; il avait sur la tête une couronne de feuilles d'oli-

vieı ; il tenait d'une main une petite statue représentant la Victoire, et de l'autre un sceptre sur lequel reposait un aigle.

« 5° Le colosse de Rhodes était une statue d'airain, représentant Apollon ou le dieu du soleil. Cette statue était d'une élévation extraordinaire. Ses jambes écartées sur les deux môles, ou pierres du port, laissaient entre elles un si grand espace



Le colosse de Rhodes.

que les vaisseaux y passaient à pleines voiles. »

Un cri d'admiration et de surprise retentit dans l'auditoire.

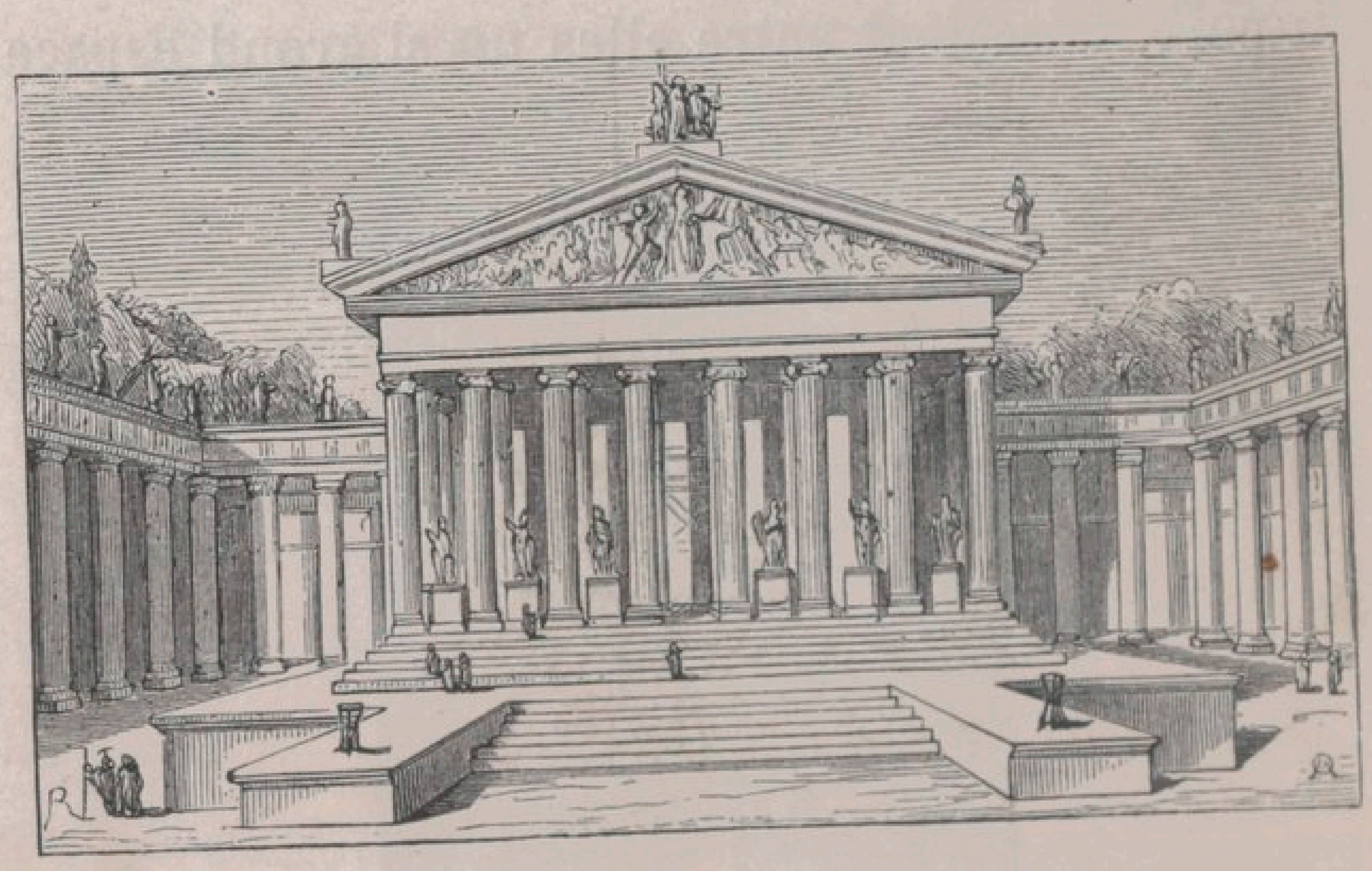
« On peut donc supposer, continua gravement M. Deville, que toutes les poupées du monde auraient pu passer entre les jambes du colosse de Rhodes.

« Le pouce du pied de ce colosse était si gros que les doigts d'un homme pouvaient à peine l'embrasser. »

Louise ôta mon bas et dit : « Quelle différence avec celui de Merveille! »

« 6° Diane était une déesse qui avait aussi un temple à Éphèse. Pendant deux cent vingt ans, toute l'Asie fournit des richesses pour l'ornement de ce temple.

« La Diane était en ébène; elle avait sur la tête



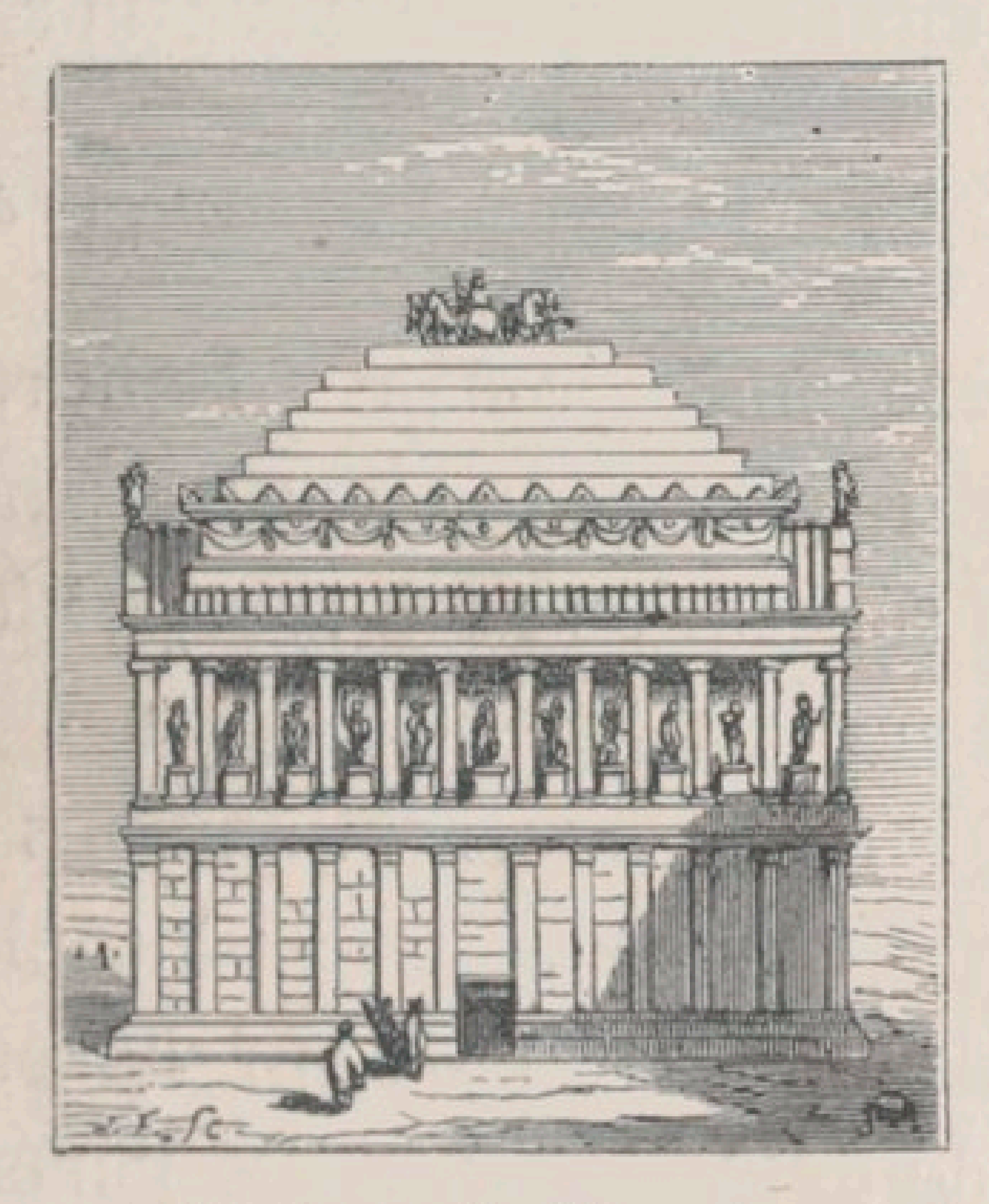
Temple de Diane, à Ephèse.

une grande tour à huit étages; un beau jour, un fou nommé Érostrate y mit le feu.

— Il n'était pas si fou, dit Georges, que ceux qui avaient bâti le temple.

« 7° Enfin, la septième merveille est le tombeau que la reine Arthémise fit élever à son mari *Mausole* dans la ville d'Halicarnasse, en Carie. Ce monument occupa pendant quatre années les plus grands sculpteurs de la Grèce. On ne vit jamais

rien de pareil. Il y avait entre autres ornements une pyramide de marbre à laquelle on arrivait par vingt degrés. Un magnifique char en marbre blanc terminait ce curieux édifice. Ce tombeau fut appelé depuis *mausolée* du nom de Mausole, et nous employons nous-mêmes encore ce nom aujourd'hui.



Tombeau de Mausole.

« On a bien encore ajouté d'autres merveilles à celles-ci, mais nous ne citerons que notre chère *Merveille*, qui, pour arriver la dernière, n'en a pas moins de droits à notre admiration. »

Voilà, chère amie, ce que je viens d'apprendre d'histoire ancienne, et je m'empresse de te le communiquer, bien persuadée que ce ne sera pas peine perdue.

MERVEILLE.



LETTRE III.

CHARMANTE A MERVEILLE.

Bordeaux, 1er décembre.

Enfin, chère amie, je peux répondre à tes deux aimables lettres, te remercier, te parler de moi! Que cette séparation a été cruelle! Te souviens-tu de mes pressentiments, de mes confidences nocturnes, lorsque nous attendions notre sort chez Giroux? Ta gaieté, ta philosophie, ne pouvaient apaiser mes craintes sur l'avenir. Maintenant, plus de doute : j'ai quitté Paris, je suis en province, à Bordeaux, belle ville, j'en conviens; mais ce n'est pas la capitale! J'avais rêvé une autre destinée; surtout depuis le jour où je faillis me trouver dans les bras d'une jeune princesse, que sa mère appelait Ziunia. Je ne sais quoi me disait que j'aimerais cette enfant, qu'elle serait bonne et gentille pour sa poupée.

Que mon sort eût été différent!

J'appartiens à la fille d'un riche négociant de Bordeaux; elle aime peu l'étude, elle aime en-



Nous avons eu une assez jolie dînette. (Page 25.)

core moins à travailler pour moi. Mon trousseau a été fait par une brave négresse, qui ne voit jamais les roses de mon teint sans soupirer d'envie. La bonne négresse me protége : « Petit mamzel, dit Zoraïde, pas gentil ça laisser poupée toute seule. » Alors Thérèse me prend, me raconte toutes



Zoraïde.

les histoires de ses amies ; c'est un esprit de commérage qui me va peu. J'espère avec le temps m'habituer à ma triste position.

Nous avons eu une assez jolie dînette le jour de mon arrivée, mais mal servie, dans un ménage de fer-blanc : de la garbure, de la salade et de la bouillie de maïs. Je suis bien sûre que la

huitième merveille du monde est mieux traitée et que le premier ortolan lui sera servi.

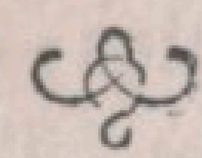
Quant aux équipages, je n'ai rien à désirer. Nous avons des chevaux anglais, qui vont comme le vent. L'heure de la promenade n'est pas sans charme : je suis déjà connue aux Chartrons, beau quartier de Bordeaux. On s'arrête pour me voir passer. Je crois même avoir été saluée hier par la poupée de la fille du préfet.

Mon nom, Merveille ! Oh! c'est un nom qui n'a pas coûté un grand effort d'esprit : Thérèse, en souvenir d'un certain prince *Charmant*, a voulu m'appeler *Charmante*. C'est bien simple, comme tu vois.

Adieu, ma Merveille chérie, relève mon courage, dis-moi des tendresses : c'est la meilleure morale que tu puisses me faire.

Adieu. Ton amie désolée,

CHARMANTE.



LETTRE IV.

MERVEILLE A CHARMANTE.

24 décembre.

Des tendresses! oui, mais plus tard. Avant tout, il faut que je te gronde, et vertement; c'est le devoir d'une véritable amie.

Mademoiselle n'est pas contente de son nom. On m'appelle *Charmante*, c'est *bien simple*. Vraiment! Eh bien, moi, je trouve ce nom au-dessus de tous les autres; ce n'est pas la beauté, ni la majesté, ni la fierté et la noblesse : être charmante, c'est plus que tout cela. C'est, mademoiselle, plaire sans effort et presque malgré soi; c'est parler au cœur autant qu'aux yeux. Chère amie, je te l'avoue en toute sincérité, quand on dit de moi, avec un certain accent qui ne trompe pas: *Elle est charmante*, j'oublie le prestige attaché à ce grand nom de *Merveille*, que tu parais ambitionner.

Charmante! quelle douceur, quelle suavité dans ce nom!

La province ne te plaît pas ; tu avais rêvé une existence princière, une couronne peut-être? Ah! que les rêves sont dangereux, même pour les poupées.

Je sens ma colère se changer en compassion. Pauvre amie, où donc as-tu pris ces idées de grandeur? qui a pu te dégoûter d'une vie paisible et honnête ? Si les poupées du grand monde pouvaient parler, elles en diraient de belles : caprices de leur maîtresse, point d'intimité, exclues de la vie de famille, paraître trois ou quatre fois par an au salon, être jetées sur un lit doré, ignorer toute la vie la douceur d'un véritable oreiller. Voilà ce que la plupart des poupées du monde nous diraient.

Je ne puis, ma chère enfant, partager tes idées et tes sentiments. Je trouve qu'une bonne bourgeoise de poupée peut, si elle a quelque bon sens, être fort heureuse en ce monde.

Charmante, tu es vraiment un peu bégueule, passe-moi le mot. Dis-moi ce qu'il t'en reviendrait de bon de manger dans de la porcelaine ou du cristal? Et que nous importe, après tout, de faire la dînette avec des navets ou avec des biscuits! Enfant, va!...

Ne méprise pas cette bonne négresse; elle aura, sois-en sûre, plus d'une invention pour vous amuser.

Commence ton éducation ; observe les petites filles ; ce sont nos livres à nous ; toute la science d'une poupée est là.

Maintenant que j'y pense, c'est à peine si j'ose te dire la métamorphose qui s'est opérée dans ma personne.

M'aimeras-tu encore, en apprenant que j'ai quitté mes fins souliers pour des sabots, ma robe de



Je travaille aux champs.

soie pour un jupon de laine rouge et vert, mon chapeau élégant pour un bonnet? En un mot, je suis une paysanne, une franche paysanne. Je travaille aux champs; je rentre avec mon tablier rempli de feuilles mortes pour les vaches de notre bergerie de Nuremberg; j'ai les mains rouges; je mange à la cuisine, et l'on me sert de la choucroute.

Cependant je suis fraîche et de bonne humeur,

Je reprendrai, quand Loulouse le voudra, ma toilette de jeune personne comme il faut. Voilà, ne t'en déplaise, ma Charmante, ce qui s'appelle être une grande dame.

Assez de morale, n'est-ce pas, chère amie? Si



Portrait de Loulouse.

je te gronde, c'est que je t'aime joliment! Jamais je ne me permettrais de pareils discours avec une poupée étrangère, je me retiendrais; mais avec toi, ma chérie, la vérité est un devoir.

Nos montagnes sont perdues sous la neige; on dirait un pays de sucre. Les enfants ont de vilai-

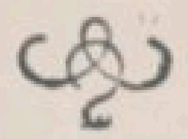
nes engelures, qui les retiennent absolument au logis.

Nos récréations se passent dans la chambre de bonne maman (ah ! que celle-là mérite bien son nom !), Nous pouvcns monter sur les fauteuils, toucher à tout, mettre du bois dans le poêle: c'est un bonheur sans nuage.

Hier, elle nous a fait servir une brioche et des confitures avec de bons verres d'eau ; ensuite elle nous a conté une histoire que j'ai transcrite en toute hâte, et que je t'enverrai par le prochain courrier, ne voulant pas attirer l'attention de la directrice de la poste (personne tant soit peu curieuse) par l'épaisseur de ma lettre.

Adieu, ma chère petite sœur ; je mets des baisers sur toutes les blessures que j'ai faites à ton amour-propre.

MERVEILLE LA PAYSANNE.



LETTRE V.

MERVEILLE A CHARMANTE.

26 décembre.

Nous sommes tous enrhumés du cerveau. Loulouse m'a confectionné des mouchoirs et m'a appris à me moucher.

La neige tombe. Bonne maman nous tient dans sa chambre et invente toutes sortes de jeux.

Hier, au moment où nous nous y attendions le moins, elle nous a raconté l'histoire que j'ai transcrite d'un bout à l'autre. Notre correspondance développe singulièrement ma mémoire.

C'est donc notre grand'mère qui fera tous les frais de cette lettre; je ne t'envoie pas moins mille tendres baisers.

Adieu.... Que ce mot a de charmes, malgré la tristesse qu'il met au cœur!

MERVEILLE.

L'OISEAU EMPAILLÉ ET LE ROSSIGNOL.

« Un oiseau apporté d'Amérique en France fut mis dans une belle cage dorée: mais l'étranger re-

grettait ses forêts, son ciel toujours bleu et ses amies. Au bout de quelques jours, Il mourut. Son maître le fit empailler ; et pour conserver au moins une illusion, il le laissa dans la cage, ayant soin d'y mettre du grain et de l'eau pure, comme si le bel oiseau vivait. Le printemps venu, la cage fut accrochée à la fenêtre, qu'ombrageait un rosier dont les fleurs abondantes complétaient la parure des filles du village.

« Par une belle matinée d'avril, tous les oiseaux du pays s'éveillèrent en chantant, joyeux qu'ils étaient de voir l'hiver fini. Ils s'appelaient, se répondaient, battaient des ailes, se becquetaient, se racontaient les terreurs passées de l'hiver, la disette, le froid et la tristesse de leurs mauvais logements, puis aussi le courage dont il avait fallu faire preuve pour entreprendre le plus petit voyage; car, disaient-ils tout bas, il y a toujours sur notre chemin un chasseur ou un méchant enfant pour nous faire mourir !

— Ce n'est pas moi, s'écria le petit Gustave, je leur donne du pain tout l'hiver !

— Mais ce jour-là, continua grand'mère, Louise m'a permis cette familiarité, les oiseaux oublièrent leurs chagrins. Ils voltigeaint partout, sur la haie fleurie, sur les toits des maisons, ayant soin de chanter un petit air, en guise de bonjour amical aux hôtes du logis. Quelques-uns même

allaient frapper les vitres de leur bec, comme pour dire: nous voici encore revenus avec le beau temps!



Ils voltigeaient partout

« Ils n'étaient pas seuls joyeux, mes enfants: tout le monde était content de voir la prairie verte, parsemée de pâquerettes, et d'entendre de bonne

musique, sans aller au spectacle ou au Conservatoire.

« Parmi toute cette troupe joyeuse, une fauvette s'approcha de la cage du bel Américain, et fut tellement éblouie de son plumage qu'elle resta le bec ouvert au milieu d'un fort beau morceau, qu'elle était en train d'exécuter. La petite coquette sauta sur la cage, frappa du bec les fils de fer, déroba un morceau de biscuit et alla le manger chez elle avec son compagnon.

« Je viens, » dit-elle, « de voir ici près, dans une cage, un bel oiseau; il n'y en a pas de semblables dans toute la France, ni même en Europe.

— Bonne maman, Merveille dit que la fauvette savait la géographie.

— Assurément; tous les voyageurs ont des connaissances géographiques.

— Chante-t-il bien? demanda l'oiseau un peu piqué.

— Gardez-vous d'en douter, mon ami!

— Je veux le voir, » dit-il; et aussitôt il partit. Chemin faisant, il rencontra certains oiseaux de ses amis, qui, sur son invitation, le suivirent.

« Arrivés près de la cage, ils restèrent tous stupéfaits, et ne retrouvèrent plus la parole que pour louer et envier la parure de l'étranger. « Je voudrais ses ailes, » dit le pivert; « moi, son aigrette, » ajouta la mésange; « moi sa cravate;

moi, son gilet, » dit un autre, et là-dessus il s'éleva une discussion des plus chaudes. » Eh bien, » dit un moineau pas mal honteux de sa robe terne, de la simplicité de sa coiffure et surtout de la mesquinerie de sa queue, « je déclare que, vou-
« lût-on me faire présent du plumage éclatant de
« cet étranger, je refuserais net, s'il fallait pas-
« ser ma vie dans une cage, sans mot dire, sans
« rien voir du monde. » Et là-dessus, il alla se poser sur le tuyau d'une cheminée, regardant à droite, à gauche, puis il disparut dans la cheminée pour faire croire aux autres, sans doute, qu'il avait une affaire importante dans la maison.

« Cet oiseau d'Amérique, dit grand'maman (en ôtant ses lunettes pour délasser son nez), était vraiment bien beau.

« Je vais vous en faire le portrait.

« Sa tête était surmontée d'une aigrette vert et or; ses ailes à moitié étendues semblaient recouvertes d'un manteau de pourpre brodé de jais noir; sa poitrine violette et jaune étincelait sous les rayons du soleil; enfin, sa queue se composait d'un mélange de plumes qui rappelaient toutes les couleurs de sa parure.

« Les visiteurs firent de grands compliments à l'étranger, car c'est toujours par là qu'on commence; ils lui chantèrent leurs morceaux les plus renommés, sans obtenir un signe d'assentiment,

et ils parurent fort humiliés d'une semblable réception. Tout en disant que l'hôte de la belle cage était un sot, un malhonnête, les gentils oiseaux ne pouvaient s'empêcher de parler de lui, d'aller jeter de temps à autre un coup d'œil sur la cage; et toujours ils revenaient émerveillés.

« Un rossignol, fort occupé de sa famille, était le seul, à trois lieues à la ronde, qui n'eût pas daigné se déranger pour aller voir l'étranger.

« Cependant, sa compagne lui dit un jour : « Mon ami, je veux que, toi aussi, tu ailles rendre « visite à ce bel étranger.

— Moi! te quitter, ma mie, s'écria le rossi- « gnol, pour voir un oiseau habillé de rouge et « de vert! Oh! non! Il y a loin d'ici. Tu t'ennuie- « rais, et moi je serais inquiet. »

« Puis il se mit à chanter l'air favori de sa *mie*. Mais cette bonne Mme Rossignol n'était pas une vilaine égoïste : « Va, » lui dit-elle, « mon tendre « ami; » et, le voyant un peu ébranlé, elle ajouta : « Je ne serais pas fâchée pour mon compte de « savoir à quoi m'en tenir sur cet Américain du « Nord.

— Tu le veux? Eh bien, je pars. »

« L'aimable oiseau voltigea d'ombrage en ombrage, et arriva près de la maison; mais il se tint caché longtemps sous une branche fleurie de lilas. Le cœur lui battait; il ne pouvait se décider à se

montrer au grand jour. Il soulevait ses ailes, sans quitter la branche. Enfin, profitant d'un moment de silence, il se mit à *soupirer* comme pour annoncer sa visite, et alla se poser assez près de la cage pour faire ses observations.

« Comme tous les autres, le rossignol fut ébloui ; mais il ne se laissa pas intimider, et, avec l'assurance qu'ont tous les véritables artistes, il n'en fit ni une ni deux, et adressa la parole au superbe étranger.

— Je crois, dit grand'mère, que nous pourrions interrompre, au moins jusqu'à ce soir. »

A cette proposition inattendue, il s'éleva de tels cris d'opposition, que moi-même j'en eus les oreilles écorchées.

Bonne maman se rendit bien vite. Les enfants resserrèrent le cercle ; Louise me ferma les yeux un instant, pour avoir le plaisir de baiser mes paupières.

« Donc, le rossignol dit : « Salut, noble étran-
« ger, comment vous portez-vous ?

— Mais, vous êtes bien honnête. Je suis un peu étourdi de toutes les visites que j'ai reçues depuis mon séjour dans ce pays. Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Au rossignol.

— Oh ! votre réputation est bien connue. Vous êtes, dit-on, le premier chanteur du monde. Moi,

je n'ai jamais eu beaucoup de voix, et je l'ai tout à fait perdue, depuis que je suis empaillé.

— Vous êtes empaillé?

— Ne l'est pas qui veut. C'est un honneur rarement accordé aux oiseaux de votre espèce.

— Pour le quart d'heure, répondit le rossignol, je me contente d'être en vie.

— Je vous plains, moi, mon cher, d'être en vie, d'avoir froid, de courir d'arbre en arbre, de vous nourrir, de bâtir un nid, de trembler pour votre couvée.

Georges. — Qu'il est bête!

— Comme tous les orgueilleux.

Gustave. — Vous interrompez toujours bonne maman!

« Ah! » dit le rossignol d'une voix émue, « ne « me plaignez pas; je suis le plus heureux des « oiseaux. J'aime l'air, la feuillée et ma douce com- « pagne. Mon nid! avec quelle joie je le bâtis au « printemps! Il est pauvre, obscur, j'en conviens; « mais là, on s'aime en liberté. Plus d'une fois, « sans doute, nous tremblons pour notre couvée; « mais, le danger passé, le bonheur est plus « grand. J'ai trois beaux petits, qui reconnaissent « déjà leur mère et moi; nous leur donnons tour « à tour la becquée.

— Tout cela n'empêche pas que vous pouvez

crever, sans que personne songe à vous empailler. Personne ne vous admirera.

— Peu m'importe, j'aime l'oubli des hommes ; il n'a fallu rien moins que le désir de plaire à ma compagne pour me faire sortir de ma retraite. Le soleil m'a donné mal à la tête.... je vous quitte...., aussi bien nous ne nous entendons guère.

— Je vous remercie de votre visite. Ne voudriez-vous pas me chanter un petit air?

— Impossible.

— Eh bien ! adieu. Reviendrez-vous me voir?

— Dans un an. D'ici là, j'aurai mille affaires. Il se peut même que je fasse un petit voyage. Je suis très-désiré par d'aimables enfants, qui ne m'ont jamais entendu, et quand on peut faire plaisir....

« Les deux oiseaux se saluèrent poliment en se disant : « A l'année prochaine. »

« Le rossignol ne fit que deux petites stations, tant il lui tardait de rentrer chez lui.

— Eh bien ! l'as-tu vu?

— Oui.

— Est-il aussi beau qu'on le prétend?

— Il est superbe; mais....

— Mais quoi?

— Il est empaillé, et très-fier de l'être.

— Horreur ! » dit le gentil oiseau en tournant la tête.

— Il me plaint d'être en vie, d'être mal vêtu, de bâtir mon nid, de vivre loin du monde.. .

— Assez, assez, mon tendre ami , il ne faut pas que nos petits entendent de pareils discours. Ce bel oiseau est un égoïste qui ne connaît pas le bonheur d'aimer. Nous plaindre d'être en vie! de voir la verdure, d'en respirer le parfum, de vivre enfin. Pardon, mon ami, de t'avoir fait sortir pour aller voir un si sot personnage. »

« A ce discours succéda un renouvellement de tendresse. La mère becqueta ses petits, resserra ses ailes, et le père n'eut pas la patience d'attendre jusqu'au soir pour chanter son plus doux chant d'amour.

« Cependant, en ce monde, tous les oiseaux, grands ou petits, sont les mêmes : le rossignol, malgré sa philosophie, était vexé de s'être entendu reprocher sa mauvaise tournure et sa fortune précaire.

« L'année suivante, sans rien dire, il se dirigea vers la demeure de l'orgueilleux étranger. La maison était fermée, les jardins négligés. Quelques roses printanières levaient timidement la tête au milieu des ronces, que l'absence du jardinier avait rendues hardies. Une seule fenêtre était entr'ouverte et laissait voir la cage dorée. L'oiseau aux vives couleurs n'était pas, comme l'année précédente, perché sur un bâton d'ébène, avec

toutes les illusions de la vie. Il était couché sur le plancher, presque entièrement dépouillé de ses plumes, et de gros vers couraient sur lui. Voici ce qui était arrivé : son maître étant absent, la gardienne du logis oublia bien vite un oiseau qui ne chantait pas, ainsi que les recommandations du maître. La poussière et le soleil engendrèrent la vermine, et, au bout de quinze jours, l'orgueilleux était réduit en poussière!

« Les meilleurs oiseaux ne sont pas exempts de mauvais sentiments. Le rossignol, dont nous avons tant admiré la sagesse, ne put se défendre d'un mouvement de joie involontaire en voyant la fin misérable de ce fier Américain, et le regardant avec mépris : « Je ne voudrais pas, » dit-il, « un de ces vers *pour nourrir mes petits !*

« Il s'en retourna, méditant sur la vanité des plumes rouges et vertes, et bénissant sa modeste parure qui lui permettait de passer inaperçu dans les bois.

— Eh bien! dit Louise, en me mettant debout sur ses genoux, et posant un doigt sur sa petite bouche rose, ce qui arrive aux oiseaux pourrait fort bien arriver aux poupées : il faut se faire aimer, Merveille, par ses qualités et ses talents, et non pas pour la couleur de ses plumes.

— Je n'aurais pas mieux dit, ajouta bonne maman. Allons, vous êtes de gentils enfants et si....

— Et si nous sommes sages, nous aurons encore une histoire, » répliqua le grand Georges.

Bonne maman sourit et nous mit tous à la porte.

J'espère que mon histoire t'a intéressée. J'allais dire : raconte-la à ta petite fille. J'oubliais qu'il ne nous manque que la parole.

Encore adieu, amie, je t'envoie mon plus doux sourire.

MERVEILLE.



LETTRE VI.

CHARMANTE A MERVEILLE.

2 janvier 18....

Je suis profondément touchée, ma chère amie, de ta sollicitude pour moi. Quelle peine n'as-tu pas prise pour transcrire cette histoire ! Car, malgré notre étonnante facilité à manier la plume, je sais par expérience que notre petit cerveau se fatigue aisément, et, malgré notre goût pour la correspondance, nous n'en restons pas moins de faibles poupées.

On écrit des lettres de bonne année autour de moi. Je n'avais pas besoin de voir Thérèse et son frère Léon (j'avais oublié de te parler de ce petit bonhomme) à l'œuvre, pour t'adresser des vœux aussi tendres que sincères. Ma douce amie, je te souhaite de conserver cette égalité d'humeur, ce bon sens qui fait de toi la plus agréable et la plus heureuse des poupées. Dans un an, si nous avons encore la tête sur les épaules, mon souvenir te reviendra fidèlement : il en sera toujours ainsi.

L'inconstance, le caprice, ne sont point le fait de pauvres petites poupées ; il faut laisser ces grands et vilains défauts aux personnes. Aimons-nous toujours, Merveille, là est notre bonheur.



Thérèse.

Tu vois déjà, ma chère, qu'il s'est opéré un heureux changement en moi. J'ai donné congé à la mélancolie, et je suis redevenue une poupée raisonnable ; mon cœur s'en ressent.

Ce ne sont pas tes aimables oiseaux qui ont

opéré cet heureux changement. C'est toi, toi seule, ma bonne Merveille.

Comment ne pas oublier les petits tracas de la vie, les caprices et les enfantillages de Thérèse, en me sentant si tendrement aimée de toi?

Tu as de la raison pour deux. Eh bien! traite-moi comme ton cnfant, reprends-moi, instruis-moi; je te promets obéissance. Ta lettre m'a tout à fait remise de bonne humeur. Cette disposition annonce toujours la santé, même chez une poupée. Je peux donc, sans alarmer ta tendresse, te raconter un tragique événement dont j'ai manqué être victime.

L'hiver est si doux dans ce pays, qu'aux premiers rayons de soleil on part pour la campagne, où l'on passe un jour ou deux. Excellente habitude pour nous et nos enfants!

La semaine dernière, nous sommes allés passer vingt-quatre heures au joli château de la Roche, où M. Launoy a toujours des travaux à surveiller.

Thérèse et moi nous étions ravies de changer de place, de courir dans de beaux jardins où l'hiver n'ose pas s'arrêter.

Des roses avaient attendu notre visite pour s'épanouir; les oiseaux, sans rancune de la bise du mois dernier, essayaient leurs airs de printemps.

La journée fut des plus charmantes (je n'écris jamais ce mot sans confusion), et la perspective

de passer la nuit dans la chambre de notre aïeule nous semblait un honneur dont nous étions très-fières, Thérèse et moi.

Ma petite fille me promena autour de la chambre, m'arrêtant devant chaque portrait de famille, et me faisant la biographie de nos grands parents. On n'avait point apporté mon lit, et, par une fantaisie vraiment inexplicable, Thérèse voulut me faire coucher dans un immense lit à baldaquin. Pour justifier son caprice, elle m'appelait sa grand'-mère et me donnait les marques du plus profond respect.

La petite folle fit placer à côté de moi un verre d'eau sucrée et des biscuits, disant que les personnes d'un certain âge sont sujettes à l'insomnie, et qu'il est bon en pareil cas de prendre un peu de nourriture.

Hélas! que cette aimable attention pensa me coûter cher!

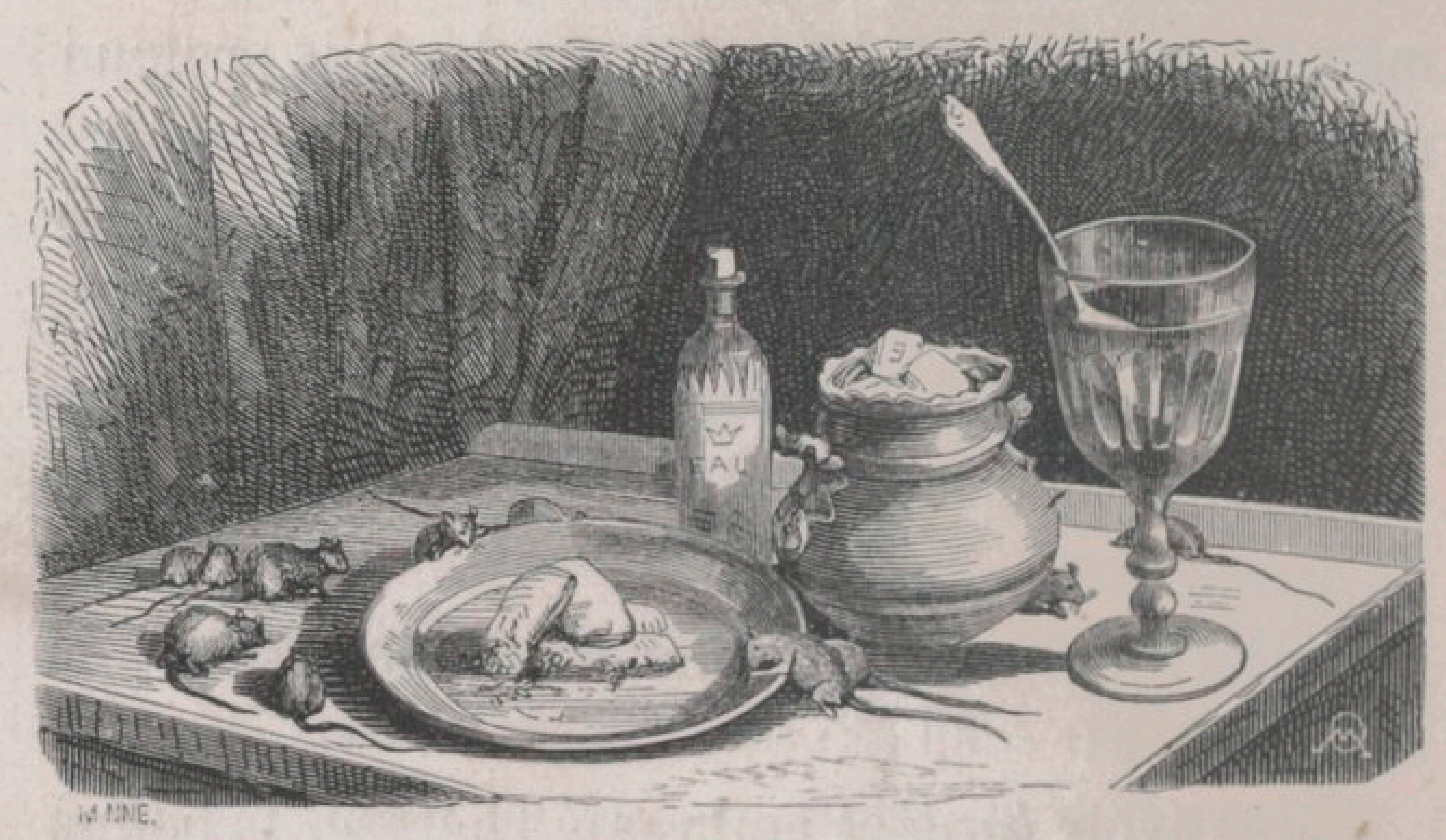
Après avoir *bordé* et embrassé Thérèse, la bonne négresse me fit de profondes révérences, puis elle se retira dans une chambre voisine de la nôtre.

A peine les deux personnes furent-elles endormies, que j'entendis trotter dame souris et ses enfants, qui me semblaient, à leurs allures, sur un terrain bien connu.

Le cœur me battait horriblement. Mon titre de

respectable aieule ne me rassurait guère, comme tu penses.

La petite famille fureta, trotta aux quatre coins de la chambre pendant cinq minutes, qui me semblèrent des heures. Enfin la mère, plus expérimentée que ses petits, sauta sur mon lit. Ses pieds légers pesèrent sur moi comme ceux d'un géant de l'antiquité. Immobile, ne respirant pas du tout, je songeais à mon nez, qui pouvait être croqué en un instant.



Tous firent bombance.

Pourquoi ton nez, diras-tu?

Je n'en sais trop rien; mes joues et mon menton eussent été de tout aussi bonne prise. Mais je ne songeais qu'à mon nez. C'est peut-être tout simplement parce qu'il se trouve au milieu du visage!

La souris sauta du lit sur la *petite table*, tourna

l'eau sucrée en effleurant la cuiller de sa queue, goûta au biscuit et alla chercher ses enfants. Tous firent bombance.

Il y avait assurément de quoi les rassasier, et mon nez n'étant point de biscuit, je pouvais espérer qu'il serait oublié. N'importe, le voisinage de semblables hôtes me plongeait dans une terreur toujours croissante. Mais que se passa-t-il en moi, chère Merveille, lorsque la plus jeune des souris, du moins je suppose que c'était la plus jeune à la légèreté de sa démarche, s'élança sur l'oreiller, le parcourut en tous sens, fit une cabriole sur ma tête, s'en alla, revint et s'en alla encore pour ne plus revenir?

Il n'y a qu'une poupée capable de comprendre ce que j'éprouvais. J'avais comme des défaillances et tout au moins des vapeurs, dont le souvenir me trouble encore.

Jamais nuit ne me sembla si longue! Je n'avais qu'une pensée, un seul désir: entendre miauler un chat.

Assurément, je ne suis pas insensible aux charmes de la musique; mais je t'avoue qu'en ce moment un *bon jurement* de chat l'eût emporté sur l'accord le plus harmonieux.

O Rominagrobis, Minons et Minettes! de quelle douceur eût été pour moi votre visite! Je vous aurais donné place sous le moelleux édredon qui

couvrait mes pieds. Que dis-je! nobles chasseurs, vous ne vous fussiez point endormis sous la plume.

J'ai vu fuir l'ennemi au point du jour. Il était rentré dans ses quartiers depuis un certain temps, que le cœur me battait encore. Étrange phénomène, ma chère amie, que les battements de ce cœur: la plus douce vision lui eût causé le même trouble; l'angoisse et le bonheur vont se perdre là!

Je suis restée nerveuse tout le reste du jour, tremblant à la seule pensée d'avoir encore les honneurs du lit de mon aïeule.

Nous sommes enfin de retour à la ville, et je me sens tout à fait bien.

En retrouvant notre belle chatte blanche, j'ai senti s'évanouir toutes mes alarmes.

Si tu le peux, chère amie, soutiens les chats. Ce sont de vaillants guerriers, dont l'existence est précieuse pour nous.

La bonne négresse ayant trouvé les débris du repas nocturne des souris s'est écriée:

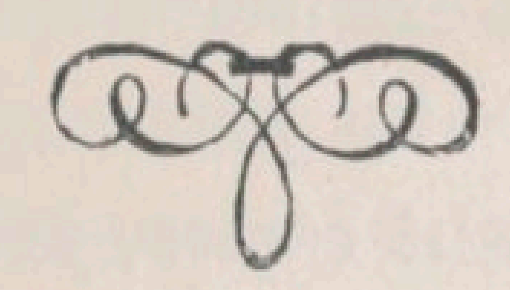
« Petit Mamzel, Popote à vous manqué d'être croquée! »

L'aventure court la ville, on vient me voir, on me fait des compliments de condoléance, on s'extasie sur ma beauté, on frémit au récit des dangers que j'ai courus. Léon m'a donné un pistolet.

Grâce à lui, je sais charger et tirer comme un spahis; toutefois, je suis loin d'être aussi brave que l'enfant du désert africain, et je me sens mieux dans mon rôle, quand je tiens en main une fleur ou un éventail.

Allons, je m'arrête : en voilà assez pour te rassurer. Je te quitte, en te disant mille fois que je t'aime et que mon nez est sain et sauf.

CHARMANTE.



LETTRE VII.

MERVEILLE A CHARMANTE.

2 février.

Je ne sais, ma Charmante, si tes alarmes pour ton cher petit nez ont été plus vives que mon émotion en lisant ce drame nocturne.

C'est affreux! la pensée seule en fait frémir. Tu es bien bonne de t'excuser d'avoir tremblé pour ton nez, ma belle : les personnes y tiennent tout autant que nous. Ah! certes, je voudrais prendre la parole en faveur des chats! Ils ont leurs défauts, j'en conviens; mais ce sont des hôtes utiles. Ceux qui les haïssent leur reprochent d'aimer leurs aises, d'être ingrats, légers, perfides. La belle affaire! Ne dirait-on pas vraiment qu'eux seuls sont ainsi! Je connais pour ma part bien des gens qui ont tous ces défauts sans avoir le mérite, l'immense mérite, Charmante, de prendre des souris!

Ce matin, en voyant Minette tremper ses moustaches dans la crème que lui présentait Lou-

louse, j'ai fait des réflexions avantageuses et incontestables en faveur de nos amis les chats.

Tout le monde, je le sais, ne peut pas être absolument à notre point de vue ; au moins est-il certain qu'une bonne ménagère doit avoir de braves chats dans sa maison pour défendre aux rats et aux souris l'entrée de son garde-manger.

Je te remercie des vœux de bonne année que tu m'envoies. Mon cœur n'est pas moins généreux et moins sincère que le tien, chère amie.

Ici, le jour de l'an a un caractère tout particulier : les enfants reçoivent peu et donnent beaucoup. C'est l'inverse de ce qui se passe dans le monde, et l'on s'étonne après cela de voir des égoïstes de quatre ou cinq ans !

La joie qu'ont éprouvée Loulouse et ses frères, en distribuant leurs largesses, prouve combien les parents et les amis se trompent, lorsqu'ils remplissent la maison de jouets inutiles pour faire le bonheur de tous ces enfants.

Il fallait voir ma Loulouse offrant aux domestiques de jolis petits châles, distribuant des pièces blanches aux pauvres ! Gustave et Georges donnaient des livres, des images et des billes. Je ne trouve pas dans mes souvenirs historiques de roi qui ait montré plus de magnanimité envers ses sujets.

Gustave avait obtenu de Loulouse la permission

de me faire une robe de jour de l'an. L'idée était vraiment ingénieuse, et, malgré toute ma répugnance à suivre l'exemple des femmes à la mode, j'ai consenti, pour ce jour-là seulement, à avoir un tailleur au lieu d'une couturière. Du reste, il s'agissait d'un simple ornement, les convenances n'ont été blessées en rien.

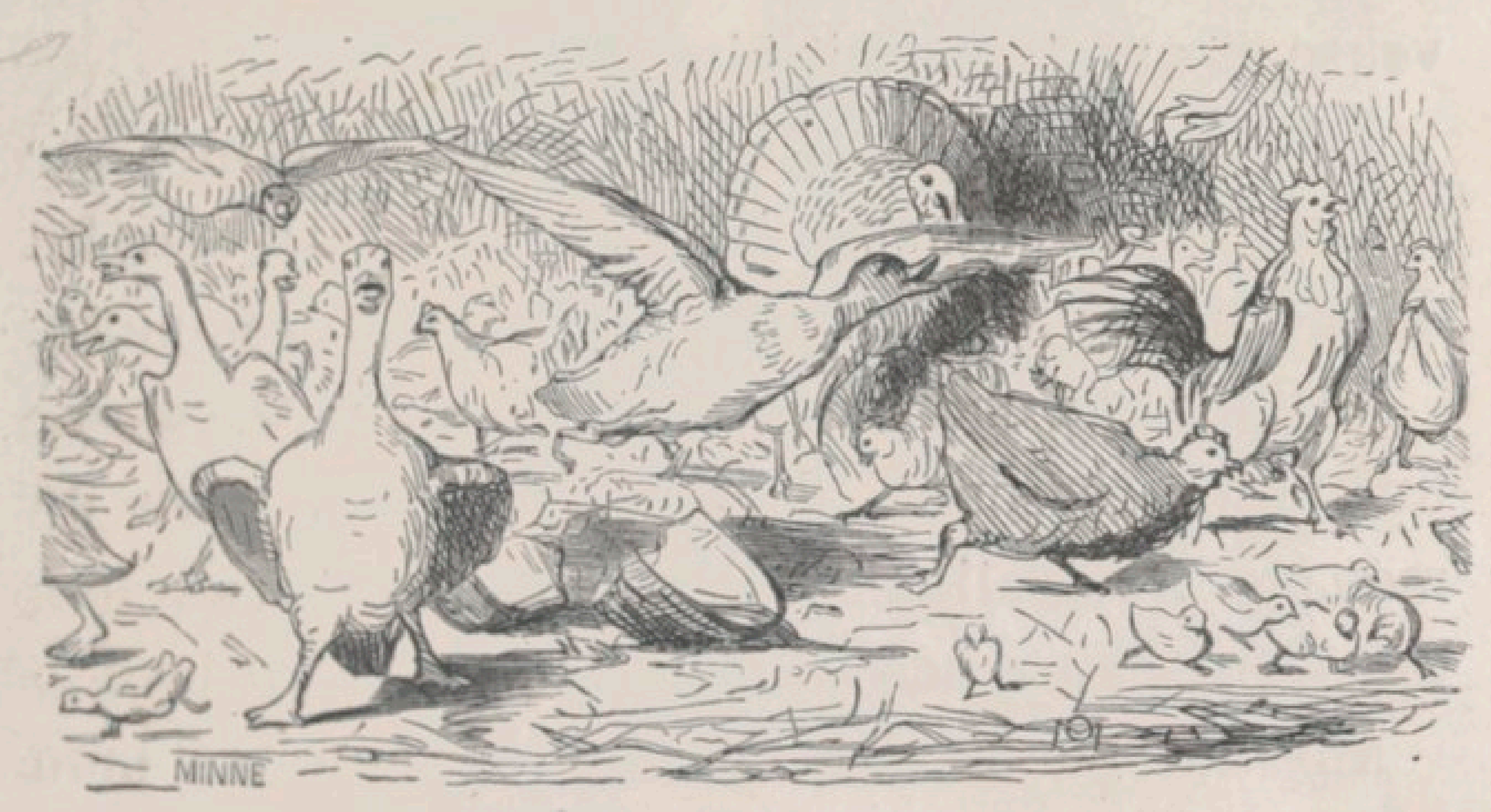
Les enfants ayant reçu un sac de papillotes de chocolat, Gustave eut l'idée de couvrir ma robe de ces bonbons, trop méprisés aujourd'hui. Au moyen de fines épingles, il attacha sur toute ma robe des papillotes de couleurs variées. J'en étais couverte de la tête aux pieds, et, pour être impartiale, je dois convenir que cela ne manquait pas d'élégance ni d'originalité.

Le soir, je parus au salon. Gustave imagina de me faire courir. Alors, c'était à qui m'attraperait et me mangerait. Tout le monde fut de la partie, et en moins d'une demi-heure j'étais dépouillée de mes ornements. Louise avait eu soin de me mettre une vieille robe; et bien elle fit, car celle que j'avais n'est plus portable aujourd'hui.

Comme le temps passe, ma chérie! encore quelques semaines et nous sentirons les haleines du printemps. Il est vrai que la saison est extraordinaire cette année. Il n'y a point encore de verdure, mais l'air est doux; les oiseaux saluent le

soleil de leurs chants et doivent certainement déjà songer à leurs nids.

Loulouse et ses frères sentent cette douce influence : les garçons gambadent, crient de toutes leurs forces à propos de rien du tout, sautent les fossés, entrent dans la basse-cour, effarouchent *tout le monde;* cela veut dire, ma chère, qu'ils sont contents et qu'ils le seront encore davantage quand les prés seront verts et les haies fleuries.



Ils entrent dans la basse-cour, effarouchent *tout le monde.*

Louise a d'autres impressions. Dès qu'il fait beau, nous sortons; nous sommes en extase devant le jardinier qui pique les salades; nous faisons autant de pas que lui :

« Père François, est-ce qu'il y aura bientôt des feuilles ?

— Père François, quand verrons-nous donc de beaux épis tout jaunes, des bluets et des coquelicots? »

Le père François répond à toutes les questions de Loulouse et dit à qui veut l'entendre que Mlle Louise aime à s'instruire; et pour récompenser ses goûts sérieux, il lui parle de moi, me regarde et me dit que j'ai l'air d'un *vrai enfant.*

L'autre jour, Louise a déclaré qu'il fallait, à l'exemple de la fermière, femme entendue, profiter du beau temps pour faire la lessive; elle annonça à sa bonne qu'elle avait une excellente laveuse et que tout irait bien.

J'étais, je te l'avoue, à cent lieues de croire que Louise faisait allusion à mes talents. Quelle fut donc ma surprise, lorsqu'elle m'adressa ces mots:

«Allons, ma chère Merveille, une poupée, comme une jeune personne, doit s'exercer aux soins du ménage. Nous allons *lessiver* (ce mot est français); ton trousseau a besoin d'être entièrement lavé.»

Aussitôt Louise me déshabille, remplace mon jupon de basin par un vertueux jupon de mérinos noir, me met une camisole et renferme ma chevelure sous un madras rouge, qui, soit dit en passant, m'allait à ravir.

Louise est une aimable enfant, polie, obéissante: aussi, tous les domestiques mettent ses plaisirs au nombre de leurs devoirs.

La cuisinière, voyant nos préparatifs, demanda au père François une belle citrouille. La bonne Marianne fit une large ouverture à la partie su-



On changea l'eau plusieurs fois, on mit au bleu. (Page 59.)

périeure de la citrouille; elle en vida et en nettoya l'intérieur, et lorsque nous vînmes à la cuisine, Marianne nous présenta ce cuvier d'un nouveau genre.

Juge de notre surprise! de notre joie! Le premier plaisir fut d'emplir la citrouille d'eau tiède, puis d'y jeter mes hardes, de savonner, de *tripoter*, comme dit Marianne. On changea l'eau plusieurs fois, on mit au bleu, et enfin le soleil, d'accord avec la bonne cuisinière, se montra dans toute sa splendeur pour nous permettre d'étendre une lessive blanche comme la neige. Le lendemain, une autre surprise, tout aussi forte, nous attendait : bonne maman, malgré ses appréhensions pour le feu, avait acheté de petits fers à repasser. Elle les remit à Loulouse, après lui avoir fait promettre de ne jamais approcher de la cheminée et de recevoir les fers de la main de sa bonne Jacquine.

Il est à remarquer que les enfants obéissants ont plus de plaisir que les autres, par la raison toute simple qu'une mère, ayant foi dans la parole de sa fille, lui fait des concessions que la prudence interdirait s'il en était autrement.

Adieu, ma plus chère amie, je t'envoie les baisers que j'ai reçus ce matin de ma Loulouse.

MERVEILLE.



LETTRE VIII.

LA MÊME A LA MÊME.

1er mars.

C'est encore moi! Et vraiment je n'ai garde de m'en excuser. Qui aime beaucoup a beaucoup à dire aussi.

Triste ou gaie, dans la santé, dans la maladie, je pense à toi, j'ai besoin de te raconter ma vie. Cela s'appelle aimer. Or, Charmante, hier a été un jour remarquable.

Ne t'attends pas toutefois au récit de grands événements. Il s'agit d'une belle journée de campagne.

Un congé fut solennellement annoncé au déjeuner, sans qu'on s'y attendît. C'était la veille du jeudi, ou si tu veux mercredi. La sensation fut profonde, même chez moi : j'aime Louise, et je partage ses petits chagrins et ses plaisirs, comme le ferait une bonne petite sœur.

La nouvelle de ce congé *extra* aurait ôté l'appétit à tout le monde, si grand'mère n'eût déclaré

de la façon la plus positive qu'on ne partirait pas une minute avant l'heure dite. L'effervescence se calma, l'appétit revint.

Ici tous les plaisirs tournent à profit pour l'instruction des enfants. Il s'agissait cette fois d'une visite à la ferme, où nous verrions boulanger, battre le beurre, et bien autre chose encore.

Contre leur ordinaire, les garçons étaient prêts avant nous; ils se tenaient dehors, comme si leur impatience pouvait faire avancer l'horloge du château, mais cette bonne vieille horloge sait bien qu'elle apporte heur et malheur dans la même minute, et son amour de la justice la rend inflexible.

Georges prenait patience en écrivant son nom sur le sable; Gustave disait à tous les échos d'alentour qu'une minute venait de s'écouler.

Si ce manége n'eut pas la puissance de faire devancer l'heure du départ, il contribua à prévenir tout retard. Les mères les plus raisonnables n'en sont pas moins de tendres mères, et elles ne veulent pas d'autres plaisirs que ceux de leurs enfants. L'heure a donc sonné et nous voilà partis; père, mère, grand'mère, poupée et enfants. Gustave et Georges nous précédaient, et revenaient ensuite sur leurs pas, pour nous annoncer quelque découverte précieuse, comme celle d'un nid, placé si bas dans la haie qu'on pourrait le

prendre ; mais pour rien au monde ces braves Français n'auraient voulu d'une conquête aussi facile !

Louise et moi, abritées sous nos chapeaux à larges bords, nous marchions paisiblement, émerveillées des progrès rapides que la verdure avait faits en quelques jours. Déjà de blancs liserons se montraient timides dans la haie.

Au détour du chemin, apparut un champ de blé d'un vert tendre.

« Oh ! maman, s'écria Louise, que c'est beau ! qui aurait dit, lorsque Thomas marchait dans le sillon en jetant du blé au vent, que ça ferait une si belle pelouse ?

— Et qui dirait, ajouta Mme Deville, que ces jolis brins d'herbe, qui frémissent au moindre souffle, deviendront de beaux épis jaunes qui rapporteront vingt fois et plus à maître Thomas le grain qu'il a semé ?

— C'est vrai ! quand j'étais petite, toute petite par exemple, je croyais que le fermier jetait du grain aux oiseaux. Maintenant, je ne crois plus ça.

— Eh bien ! dit Georges, je vais t'apprendre une chose que tu ne sais pas : il y a là-bas un champ où la galette pousse toute chaude.

— Maman, dit Louise, les larmes aux yeux, Georges se moque de moi !... je sais bien que la

galette ne pousse pas.... il aime la galette aussi, lui.

— Chère petite fille, la galette ne pousse pas, c'est avec de la belle farine que Marianne fait la nôtre. A propos, j'ai vu l'autre jour de ma fenêtre une bonne petite fille qui donnait à un vieux pauvre la part de galette qu'elle venait de recevoir pour son goûter.

— Maman, vous m'avez vue! » Et dans la joie que lui causait le souvenir de sa bonne action, Louise laissa aller deux larmes que les taquineries de son frère avaient fait monter à ses yeux.

On arrivait à la ferme, à l'entrée de laquelle se trouvait un ruisseau boueux. Georges, qui éprouvait le besoin de faire le gentil, nous prit dans ses bras en dépit de notre résistance, et nous déposa saines et sauves dans la cour de la ferme.

Suzanne, la fermière, n'était pas prévenue de notre visite. Elle parut pourtant charmée de nous voir, et tout en nous disant le plus cordial bonjour, elle continuait à appeler ses volailles et à leur jeter du grain.

Ce spectacle n'était point nouveau pour nous; mais la cour de la ferme, le grand nombre de volailles gourmandes et affamées changeaient la scène.

Ne crois pas que Louise et moi fussions les

seules charmées de cette représentation champêtre : tout le monde regardait, observait.

Il y avait parmi les convives des poules hardies, qui venaient picoter jusqu'aux pieds de Suzanne ; d'autres s'avançaient timidement, et se sauvaient sans avoir pu rien attraper. Nous avons remarqué une poulette blanche qui, depuis le commencement de la distribution, n'avait pu parvenir à picoter une seule fois. Tant de modestie et de discrétion touchèrent le cœur de Louise ; nous lui avons servi un petit repas à part. Cette gentille poulette nous témoignait sa reconnaissance, tout en picotant, par un petit caquetage qui voulait évidemment dire : — Merci, aimable enfant, bonne poupée ; grâce à vous, je me régale ; jamais je n'aurais eu le courage de braver les coups de bec des grossiers personnages, en compagnie desquels je suis forcée de vivre.

Quand Suzanne eut épuisé le grain que contenait son tablier, elle nous proposa d'entrer dans la salle. Quelle propreté, quel arrangement !

Un gros enfant joufflu, assis près de sa grand'mère, soufflait dans une horrible trompette. La bonne vieille filait tranquillement, et goûtait d'autant plus la sérénade que lui donnait son petit-fils, qu'elle était absolument sourde.

Le petit Jacques, qui était propre comme le reste de la maison, se laissa embrasser, et, par

un mouvement de douce familiarité que je lui pardonne de tout mon cœur, il me montra du doigt, s'avança vers Louise pour mieux me voir, et, séduit par la fraîcheur de ma bouche, il me donna la sienne.

Les compliments étant finis de part et d'autre, la gentille Suzanne nous conduisit dans la boulangerie. Une fille de ferme, les manches relevées jusqu'aux coudes, pétrissait. Nous eussions bien voulu pétrir un peu, tant la chose nous semblait simple et facile; mais Suzanne nous assura que cette opération était au-dessus de nos forces.

Loulouse ne se contenta pas de regarder; elle pria Suzanne de tout lui expliquer.

« Volontiers, mamzelle Louise; pour cela, faut commencer par le commencement. »

Elle nous conduisit donc au grenier, où étaient des montagnes de blé; puis des sacs de belle farine blanche, que le meunier venait de déposer. Suzanne fit sasser devant nous.

Loulouse ne savait pas que le son venait de la farine. Elle était émerveillée de les voir s'en aller chacun de son côté.

« Comme c'est bien, disait la petite, d'ôter ce vilain son de cette belle farine blanche!

— Oh! reprit Suzanne, ce vilain son n'est pas sans mérite. C'est avec ça que je nourris mes poules, mes canards, et encore quelqu'un que

vous entendez grogner là-bas ; sans compter qu'il y a des temps où les hommes sont bien forcés de se contenter de pain de son !

— Est-ce vrai, maman ? demanda Louise, qui ne pouvait en croire ses oreilles.

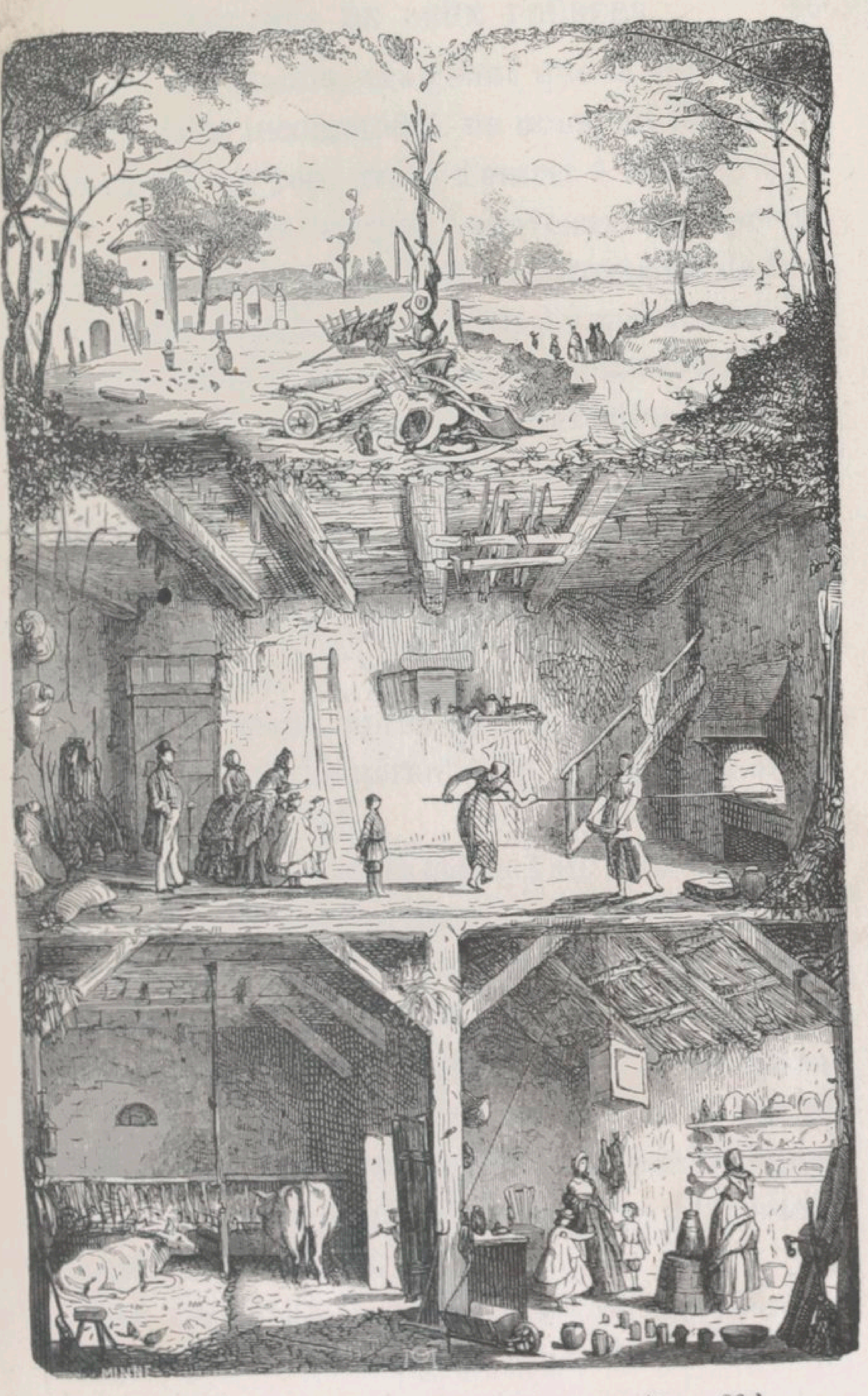
— Oui, mon enfant; toutefois il est rare qu'on soit réduit à cette extrémité en France ; mais dans les pays du nord, le peuple mange du pain de son, sans être pour cela dans la misère. Le son a encore une utilité fort précieuse, ajouta gravement Mme Deville, notre Merveille lui doit ses bras potelés. »

Louise accepta le compliment d'un air sérieux, qui me donna envie de rire.

Quand nous eûmes parcouru les greniers de la ferme où se trouvaient aussi les provisions de maïs, de pois et de fèves, Suzanne nous ramena dans la boulangerie ; elle nous fit elle-même de petits pains, sans oublier le mien qui était encore plus petit que les autres. Le four étant chaud, nous eûmes le plaisir de voir enfourner.

« Maman, dit Louise, quand on est à table, et qu'on mange de bon pain, on ne se doute guère de la peine que se donnent le meunier et le boulanger. »

Cette réflexion, vraiment sage pour une petite fille de huit ans, eût certainement donné lieu à une réponse intéressante de la part de notre chère



Nous eûmes le plaisir de voir enfourner. (Page 66.)

maman, si Suzanne, craignant que la chaleur du four ne nous incommodât, ne nous eût fait sortir et marcher un peu, avant d'entrer à la laiterie.

Là, nouvelles extases, nouveaux transports! Figure-toi, Charmante, une quarantaine de terrines bien alignées et remplies d'une belle crème. Suzanne nous expliqua comment cette crème, déposée dans la baratte, ferait d'excellent beurre. Elle fit semblant de baratter pour nous aider à comprendre.

Il était bien juste d'aller rendre visite aux vaches, dont le bon lait nous avait été offert dans de jolies tasses.

Les petits veaux, après nous avoir regardés tendrement, nous donnèrent une représentation de sauts et de gambades.

Ah! Charmante, tout cela a l'air bien simple, et pourtant je ne me souviens pas d'avoir passé une journée plus agréable. Ce n'est pas tout : au moment de partir, la clochette du troupeau se fit entendre; aussitôt les agneaux bondirent au-devant de leurs mères. Si, par hasard, l'un d'eux se trompait, la mère renvoyait d'un léger coup de pied le petit à sa nourrice. Cette scène nous a tous amusés et intéressés.

Rien n'a manqué à nos plaisirs. Les canards ont plongé, les pigeons ont roucoulé, les dindons ont fait la roue en disant *glouglou*, et le petit ber-

ger, lui aussi, a voulu avoir un rôle. Il prit sa cornemuse et nous joua un air, dont les enfants se sont égayés en même temps que je sentais mon cœur se remplir d'une indicible tristesse.

Le soleil se chargea de nous rappeler l'heure du dîner, en nous disant bonsoir. Mme Deville donna le signal du départ.

La bonne Suzanne ne nous laissa point oublier



La clochette du troupeau se fit entendre.

nos petits pains. Elle poussa l'attention jusqu'à mettre le mien dans ma poche. On partit enfin, après avoir promis de revenir, à la moisson et aussi à l'automne, ramasser les châtaignes et les noix.

Quelle journée ! La ville n'a point de plaisirs comparables à ceux que nous offre la campagne. Il ne fut question le long du chemin que de tout

ce qu'on avait vu chez la bonne Suzanne. Gustave et Louise convinrent secrètement de semer du blé dans un coin de leur jardin, de faire la moisson, de porter le grain au moulin, de pétrir, de mettre au four, et de croquer à belles dents la miche qui serait leur œuvre. Loulouse ajouta :

« Et nous en donnerons au pauvre petit Germain, quand il passera.

— Certainement, » répliqua Gustave avec le même accent de générosité.

Dans son transport, Loulouse m'appliqua deux baisers, que j'aurais bien voulu lui rendre.

Et toi, Charmante, que deviens-tu ? Dis-moi tout, comme je te dis tout ; car tu m'aimes comme je t'aime.

Adieu, ma chérie.

MERVEILLE.

LETTRE IX.

CHARMANTE A MERVEILLE.

La Roche, 1er avril.

Un grave événement s'est accompli dans notre intérieur : Thérèse a une gouvernante.

M. et Mme Launoy ont enfin compris la nécessité de régler la journée d'une petite fille qui aura bientôt neuf ans. Tu n'as pas cru devoir me faire connaître la gouvernante de Loulouse; tu ne lui pardonnes pas sa froideur à ton égard. Je ne sais ce que sera pour moi Mme Eugénie; mais je peux dire en toute sincérité qu'elle est une aimable et *charmante* femme. Veuve et fort jeune encore, Mme Eugénie a pris le parti d'entrer dans une famille pour utiliser ses talents; elle veut par ce moyen augmenter son petit revenu et pourvoir ainsi aux frais de l'éducation d'un fils unique, objet de toute sa tendresse.

Mme Eugénie est belle, grande, simple, d'une humeur égale ; elle n'a aucune exigence; elle ne parle jamais de ses peines ; une lettre de son fils Alphonse la comble de joie; elle lit et relit cette

lettre, et nous en dit quelque chose. Nous connaissons déjà Alphonse ; on voit le bonheur qu'elle éprouve à nous en parler ; et pourtant Mme Eugénie ne peut prononcer le nom de ce fils chéri sans que des larmes brillent dans ses yeux. Tiens, Merveille, je voudrais pouvoir parler, une seule fois seulement dans toute ma vie, rien que pour dire : Enfants, aimez vos mères de tout votre cœur, car elles vous aiment plus qu'elles-mêmes. »

Comme te l'annonce la date de ma lettre, nous avons quitté Bordeaux ; nous sommes à la Roche. L'hiver est fini pour nous ; nous irons aux Pyrénées de bonne heure.

Il est déjà question de préparatifs de voyage. On ne parle que de toilettes et de parties de plaisir. Thérèse, qui croit avancer le jour du départ en faisant des projets pour elle et pour moi, s'occupe sérieusement de ma toilette.

Mme Eugénie se prête d'autant plus volontiers à cette nouvelle fantaisie, que Thérèse y trouvera une bonne occasion d'apprendre à travailler. .

. . . .

Un mois s'est écoulé et je continue :

Bagnères-de-Luchon, 1er mai.

La saison est si belle, que notre départ a été avancé de trois semaines. Thérèse ayant eu la fâcheuse idée de m'emballer quinze jours d'avance,

je n'ai pu achever ma lettre. Qu'auras-tu pensé de mon silence ?

Ce n'est pas amusant d'être au fond d'une caisse, les yeux fermés, les bras allongés. Mais si je n'ai rien vu, j'ai beaucoup entendu ; car Thérèse n'a pas consenti à laisser enlever de sa chambre la caisse où j'étais.

Que d'allées et venues, de pourparlers ! les couturières, les modistes, les emballeurs ! Les femmes malades se préoccupent infiniment plus de leur toilette que de leur santé.

Je suis assez confuse de me trouver, moi aussi, une élégante de Bagnères. J'ai des négligés soignés, des robes de visite et du soir, des chapeaux pour les différentes heures du jour. C'est étonnant ! la poupée la plus modeste peut devenir mondaine, coquette ! Je suis loin d'être fâchée du rôle que je joue ici. J'ai mon petit verre. Quand nous arrivons à la source, on fait cercle autour de nous. Plusieurs personnes ont demandé si je supporte bien les eaux, si je prends des douches ; et bien d'autres questions indiscrètes.

Thérèse répond ce qui lui passe par la tête.

Tout ceci m'irait assez bien, si Thérèse n'avait pas imaginé un jeu perfide pour ma beauté. L'eau qu'elle me présente à boire étant chaude, la vapeur peut compromettre mon teint ; aussi suis-je fort longtemps avant de me décider à boire.

Si Thérèse continue à jouer ainsi avec les roses de mes joues, on sera obligé de me peindre comme une femme.

Il n'y a pas d'inconvénient, dis-tu, pour une poupée !

Sans doute, il n'y a là rien de grave à redouter; toutefois, je maintiens que, pour nous, le mieux est de rester telles que nous sommes sorties de la rue Chapon.

Il n'est nullement question d'étude pendant notre séjour à Bagnères-de-Luchon. Je blâmerais cette trop grande liberté, si Mme Eugénie ne savait parfaitement en tirer parti.

Le bon naturel de Thérèse ne m'eût point rassurée; tu le sais, quand une petite fille a sa poupée toute la journée à sa disposition, elle finit par s'en dégoûter; les caprices, les querelles surviennent infailliblement. Il n'en est pas ainsi, lorsque nous arrivons après une tâche accomplie; d'où je conclus que le travail est un bienfait, même pour nous, Merveille.

Luchon, il est temps de te le dire, est un séjour charmant, quoiqu'un peu sévère. Nous sommes au milieu des Pyrénées, tout près de la frontière d'Espagne, si bien que, l'autre jour, nous nous sommes trouvés sans nous en douter à Boyast, petit village espagnol. Grande fut notre surprise à la vue de pauvres Espagnols, au teint

basané, portant sur la tête une espèce de capuchon rouge. Je suis de l'avis de Thérèse : la géographie est plus jolie en l'air que sur une carte. Notre gouvernante nous laisse la douce illusion de croire que nous ne faisons rien, parce que nos livres sont restés à Bordeaux; mais il est facile de voir qu'elle profite de la plus petite occasion pour nous instruire. Déjà Thérèse a été obligée d'apprendre que les Pyrénées sont une grande chaîne de montagnes qui séparent la France de l'Espagne; que Bagnères est au milieu de la belle plaine de Luchon, entre les rives de l'One et de la Pique.

Faisons-nous une promenade, Mme Eugénie trouve moyen d'utiliser le temps : c'est un arbre, un caillou, un torrent.

C'est vraiment un bien beau spectacle, ma chère amie, que celui des montagnes; tes *Petites Vosges* doivent bien t'en dire quelque chose. Pour moi, malgré ma taille, je me sens toute petite devant les Pyrénées !

Les promenades sont nombreuses et très-belles. Si tu entends parler du cours de l'Intendant d'Étigny, de l'allée de la Pique, près d'un torrent dont le fracas me bouleverse, tu penseras que Charmante est là, en personne.

Thérèse a été obligée de me faire faire une amazone; car ici on ne se promène qu'à cheval. Il y

a de petits chevaux dont nous nous accommodons très-bien.

Ce genre d'exercice me convient tout à fait; je dois aussi t'avouer que je suis fière d'avoir endossé l'amazone. J'aime à m'empêtrer dans ma longue robe, à porter un chapeau d'homme, à voir mon voile bleu d'azur s'enlever dans les airs, à tenir dans ma main une petite cravache, et à m'en servir au besoin. Déjà nous sommes allés aux cascades de Montauban et du Juzet, à la fontaine d'Amour, à l'allée des Soupirs (quels noms baroques!), à la fonderie d'Argent et à la vallée du Lis. On nous a aussi emmenés à l'Écho de Néré. Le cher Léon a voulu que cet écho célèbre répétât le nom de Charmante, et trois fois l'écho a dit : « Charmante! Charmante! Charmante! »

Cette voix mystérieuse a retenti jusqu'au fond de mon cœur : j'aurais voulu lui répondre!... impossible!

Tu vois, chère amie, que je mène une vie bien mondaine, quoique loin de la ville : je me connais : je changerai avec les circonstances. Je ne sais rien de plus ridicule que d'être sérieuse, quand il y a nécessité de rire et de jouer.... Au moment où je suis lancée sur mon petit cheval, je descendrais, si Mme Eugénie l'exigeait, pour apprendre une fable ou écrire une page.

La pluie est peu goûtée ici, comme tu le penses ; on se tient derrière la vitre, cherchant les montagnes qui ont disparu.

Nous étions dans cette triste situation avant-hier. Une jeune fille de quatorze ans, qui m'a prise en amitié, était venue partager notre tristesse et cherchait à amuser Thérèse en travaillant pour moi. Ma petite fille est comme ta Loulouse, elle aime beaucoup les histoires. Or, la circonstance lui parut tout à fait opportune pour en obtenir une de son aimable gouvernante.

« Y pensez-vous, Thérèse? une histoire! Songez donc que Mlle Marie a quatorze ans.

— Oh! reprit Thérèse, sûre de la victoire, voyez comme elle arrange ma poupée! Elle ne fait pas la grande, et une histoire l'amusera joliment.

— J'en conviens, répondit simplement Marie, et j'insiste pour mon propre compte.

— Eh bien! va pour une histoire. Si celle que je vais vous raconter est trop enfant, Mlle Marie sera assez généreuse pour ne pas s'en offenser ; et, si elle est trop grave, Thérèse aura la bonté, au moins pour quelques instants, de se croire d'un autre âge.

— Oui, oui, commencez, madame, Léon écoute aussi. »

Voici cette histoire :

LE PIANO ET LA PALETTE.

« Dans un grand château où tout dormait encore, un vieux piano et une palette.... »

Thérèse se disposait à demander ce que c'est qu'une palette, lorsque Léon prévenant la question, dit : « Comme maman en a une; on met des couleurs dessus avec un couteau qui ploie, et puis on en prend avec un pinceau.

— Précisément, mon petit ami.

« La palette était accrochée et le piano était fermé.

« Tout à coup, le piano se mit à craquer.

— Madame, était-ce un piano comme le nôtre?

— Non, ma petite, il était carré; avait trois pédales et un tambourin.

— Qu'avez-vous donc? » dit la palette.

— Ce que j'ai? vous devez l'avoir aussi! N'êtes-vous pas indignée qu'on nous abandonne depuis si longtemps? Mes cordes cassent, je suis faux à faire peur. Je rougirais de m'entendre! Et la poussière!

— La poussière! je n'en manque pas. Mais que voulez-vous, mon pauvre Pleyel!

— Je m'ennuie horriblement de ne plus faire de musique!

— Et moi, de ne plus peindre!

— Il est fâcheux, dit le piano, que de vieux amis comme nous ne puissent pas se rendre l'ombre d'un service.

— Nous pouvons au moins nous désennuyer.

— Comment cela, ma chère?

— En nous racontant notre histoire. Croyez-moi, il y a des consolations dans le souvenir du passé.

— Eh bien! soit, je ne demande pas mieux.

— Je suis plus âgée que vous, sans que cela paraisse. Je me souviens encore du jour de votre arrivée. Quel événement! Tout le monde descendit dans la cour pour vous voir; et, lorsqu'on vous déballa dans le vestibule, un chœur de louanges retentit. A peine fûtes-vous sur vos pieds, qu'une main empressée vous ouvrit la bouche; vos dents blanches firent sensation. Mlle Valentine fit aussitôt courir ses doigts sur votre clavier, en tira des sons merveilleux, et vous dit mille tendresses auxquelles vous paraissiez fort sensible.

— Quelle mémoire vous avez, ma chère!

— Ce n'est pas étonnant : la peinture fixe dans notre esprit les événements qui passent sous nos yeux.

— Oh! oui j'étais heureux, lorsque, dès huit heures du matin, j'entendais ouvrir la porte du salon. C'était la gentille Valentine. Elle m'époussetait avec un soin plein de grâce : touches noires

et blanches étaient l'objet de ses soins. Une douce flanelle parcourait tout mon corps, pour en ôter la poussière et prévenir les rhumatismes. Défense aux domestiques de me toucher. Mais de quels transports n'étais-je pas saisi, lorsqu'une belle sonate de Mozart s'échappait de mon âme! La perfection du jeu n'était pas nécessaire pour me rendre heureux : une bonne et consciencieuse étude me suffisait.

— Ta, ta, ta, mon petit : vous oubliez l'enivrement dans lequel vous jeta ce jeune artiste qui passa les vacances ici! Que c'était beau! jamais je ne vous avais entendu chanter si bien : vous pleuriez et riiez tour à tour; votre voix avait une puissance terrible : les vitres frémissaient, et puis, par un caprice charmant, vous deveniez suave et tendre. On se taisait.... on soupirait.... et vous étiez triomphant, orgueilleux même.

— Assez, assez; tous ces souvenirs d'un bonheur passé me font mal. Vous l'avouerai-je, ma pauvre amie? j'ai un tel besoin d'expansion, que la main la plus novice me ferait du bien.

— C'est dommage que Thérèse n'ait pas été là pour tapoter ce pauvre abandonné!

— Je ne tapote pas, monsieur Léon! ma valse lui aurait fait joliment plaisir.

— Je crois même, ajouta Mme Eugénie, que la palette eût valsé; mais poursuivons :

« Moi, » dit la palette, « j'éprouve un tout autre genre de souffrance : je suis desséchée, déformée; mon imagination cherche en vain de frais pay sages sans pouvoir les saisir. Je me souviens d'un portrait d'enfant; il y a vingt-trois ans de cela. La petite Hélène avait trois ans, elle était là, au milieu de ce salon, sur un tapis, jouant avec des fleurs et un mouton blanc; sa mère l'appelait, et aussitôt la délicieuse enfant souriait, offrant à sa mère tantôt une fleur, tantôt son mouton. L'or, l'azur et le carmin formaient une joyeuse ceinture autour de ma taille. Je donnais la vie à la toile. Quelle joie, lorsque les yeux bleus d'Hélène me regardèrent, lorsque je vis ses blonds cheveux tomber en boucles sur ses épaules! Beaucoup de journées furent consacrées à ce charmant portrait d'enfant.

La jeune femme se renfermait avec sa bonne Pierrette, qui devait l'aider à distraire son modèle. Il s'agissait d'une surprise : ce portrait était le premier bouquet de fète que la jeune femme allait offrir à son mari. Il y a de cela, mon cher, bientôt vingt-cinq ans.

« La petite fille avait hérité des dispositions de sa mère; elle a fait ses études avec moi; vous l'avez vue passer des heures ici; et voilà quatre ans que suis pendue à un clou!

— C'est affreux, ma chère Palette! je finis par



Beaucoup de journées furent consacrées à ce charmant portrait. (Page 82.)

croire que les talents d'agrément sont tout à fait inutiles!

— Je vous arrête, mon bon ami : ne prononcez pas si vite, je vous prie, notre arrêt de mort. Il est vrai que beaucoup de femmes négligent les talents auxquels de longues heures ont été consacrées; mais que d'autres ont trouvé en nous des distractions utiles, des consolations vraies! »

« Le piano soupira.

— Savez-vous, mon cher, quels sont les coupables? Ce sont les parents, qui ne consultent ni les dispositions de leurs enfants, ni les circonstances. »

« Tout à coup le tambourin se fit entendre.

— Qu'est-ce? » demanda la palette.

— Une marque d'approbation un peu accentuée, tant je suis indigné.

— Si, au moins, on nous rendait la lumière! Ce serait la vie pour moi. Je me retrouverais tout entière dans le soleil et les fleurs. O inconstance du cœur humain, qui n'as-tu pas fait souffrir!

— Ce n'est pas chez nous, madame, que le piano et la palette sont malheureux : maman peint tous les jours presque, et moi j'étudie mon piano!

— Pour cela, ma chère petite sœur, ton piano a bien des fausses notes à te reprocher! Sans compter les brûlures causées par les gouttes de bougie, et....

— Mon piano sait ce qu'il doit me dire, reprit Thérèse, il ne t'a pas chargé de me faire tous ces mauvais compliments, Léon!

— Je suis de l'avis de Thérèse; si le piano n'est pas content, qu'il se plaigne comme son aïeul! »

Le sang-froid de Mme Eugénie eut un succès complet.

Tout en faisant honneur à un goûter, apparu comme par enchantement, le bavardage continua jusqu'au moment où l'aimable gouvernante reprit son récit.

Je continue aussi moi, quoique un peu fatiguée.

« Un matin, à la grande surprise du piano et de la palette, la porte s'ouvrit, puis les fenêtres; l'air et le soleil entrèrent; un garçon de campagne, les cheveux roux et hérissés, se tint immobile au milieu du salon, regarda de côté et d'autre, et, se croyant seul, donna un libre cours à ses pensées : « En voilà de la poussière! »

« Il s'approcha du piano : « Ça, c est de la mu-« sique. » Il ouvre le piano, l'essuie, le frotte tant qu'il peut. « Tiens, tiens, » dit-il en entendant l'affreux tapage qu'il faisait! Et, au lieu de s'effrayer, le voilà qui applique des coups de poing par-ci par-là!

« Le misérable prenait goût à un jeu tout nouveau pour lui. « C'est bien drôle tout de même, cette affaire-là! »

« Il s'assit devant *la musique*, et toucha une à une les touches blanches et les touches noires.

« Pleinement satisfait de son talent, Mathieu es-



Le misérable prenait goût à un jeu tout nouveau pour lui. (P. 86.)

suya en conscience le piano. Il tressaillit, lorsque sa main nerveuse rencontra le tambourin, etpour le coup il s'en donna à cœur joie.

— Je comprends maintenant, » dit-il, « que la

musique va consoler notre jeune maîtresse de son chagrin. Ah ! pauvre chère dame, elle qui aimait tant sa mère ! Il n'y a pas à dire, les malheurs, ça pousse comme la mauvaise herbe.

« Insensiblement, le salon prit une certaine physionomie ; Mathieu avait ciré, frotté, essuyé, lorsqu'il aperçut la palette : « Tiens, qu'est-ce que « c'est donc ? Un collier de sauvage, peut-être une « grande curiosité de Chine ? »

« L'incertitude ne l'empêcha point d'essuyer respectueusement la palette, et il la remit au clou.

« Mathieu disparut et rentra bientôt tenant un magnifique bouquet ; il le déposa sur la table, laissa les fenêtres entr'ouvertes et partit.

— Eh bien ! » dit la palette, « voilà un événement auquel nous ne nous attendions guère ! vous le voyez, mon cher, la douleur ramène vers nous.

— Vers moi seul, peut-être !

— Présomption ! que de gens, au contraire, vous diront qu'ils ne peuvent supporter la musique quand ils sont malheureux !

— C'est qu'ils ne sont pas musiciens....

— Tandis que la peinture les distrait, les absorbe quelquefois plus qu'ils ne voudraient. Du reste, il est inutile de contester ; le temps résoudra cette grave question.

— Vous l'avez échappé belle, ma chère, s'écria le piano ! Un collier de sauvage ! Ah ! ah ! »

« Il rit si fort, que le tambourin s'ébranla et fit un carillon à casser la tête.

« Ne dirait-on pas vraiment que vous avez été mieux traité que moi par ce rustre? Il faisait beau vous entendre, quand ses grosses mains vous touchaient! J'aime mieux mille fois avoir été prise pour une curiosité chinoise, que d'avoir eu à supporter les familiarités de ce paysan.

— Allons! ma chère, si nous n'y prenons garde, nous finirons par nous fâcher; tous ces petits coups d'épingle sont dangereux, ils servent tout au plus à prouver, ce que personne n'ignore, que les musiciens et les peintres se croient supérieurs les uns aux autres. La peinture et la musique sont sœurs : aimons-nous. Soyons heureux d'être aimés, recherchés chacun pour nos avantages.

— Vous êtes un brave piano; bonsoir, attendons notre destinée en paix. »

« Dès le lendemain, Mathieu revint renouveler l'eau des fleurs; il épousseta respectueusement le piano et la palette, et se retira avec l'allure d'un homme qui n'a plus le loisir de consacrer du temps aux beaux-arts.

« Bientôt, une jeune femme vêtue de deuil entra. « Ma chère Hélène, » lui dit son mari, « ne « te sens-tu pas déjà un peu consolée depuis que « tu es dans cette maison, où tu retrouves tes

« souvenirs d'enfance et comme l'ombre de la « mère que tu pleures ?

— Oui, tu avais raison, François; cette pièce surtout me fait éprouver une émotion douce, quoique triste. Que d'heures ma bonne mère et moi nous avons passées ici ! Il me semble encore nous voir près de cette fenêtre. J'avais trois ans, lorsqu'elle fit mon portrait. Pierrette m'a raconté souvent l'intérêt de ces séances, que l'impatience de mon âge rendait fort difficiles. Mais voici la palette de ma mère !... »

« Alors Hélène prit la palette, la considéra attentivement, et appliqua ses lèvres sur l'instrument de travail de sa mère.... une larme s'ajouta à ce baiser.

« Hélène, » dit François, « tu remettras en activité cette bonne vieille palette, dont la vue soulage ton cœur oppressé; moi, je serai là à côté de toi; j'achèverai sous ton regard cette relation de voyage si brusquement interrompue; nous travaillerons ensemble, comme tu travaillais avec ta mère lorsque je te vis pour la première fois. »

« La jeune femme fit un signe de tête négatif, mais son doux regard répondait affirmativement.

« Et toi, vieux piano? » dit François en l'ouvrant.

« J'avoue, » dit Hélène, « que je le retrouve « avec plaisir. »

« Elle s'avança, s'assit et préluda tristement. « Il a encore de l'âme, » dit-elle, « je le garderai. « Nous nous entendrons toujours ; mais il a be- « soin d'être accordé.

« Il le sera dès demain, ma chère amie. » Alors la jeune femme, aidée de son mari, considéra l'intérieur de l'instrument, et déclara qu'après certaines réparations il aurait encore du charme.

« Les cahiers de musique furent sortis de l'armoire, le chevalet reparut et fut mis à la place d'autrefois. Hélène disposa la table sur laquelle son mari commencerait à écrire dès le lendemain ; la jeune femme aussi reprendrait la palette, et son premier dessin serait un bouquet composé des fleurs de prédilection de sa mère.

« Les jeunes gens s'éloignèrent.

« Nous avons raison tous les deux, » dit la palette, qui ne se sentait pas d'aise.

« Et, » ajouta le piano, « nous serons l'un et « l'autre une véritable consolation pour ces jeu- « nes époux.

— Ah ! ma chère, quelle délicieuse émotion j'ai éprouvée, lorsque Hélène a pris cet accord en *la* bémol majeur ! J'étais fou, ivre de joie et de tendresse, en sentant ses doigts presser mes touches ! Que j'étais harmonieux, pénétrant, malgré tout ce qui me manque ! Oui, elle a raison, j'ai encore de l'âme ! Oh ! mes beaux jours vont reve-

nir ; je dirai encore de belles pages d'Haydn, j'aurai l'esprit de Mozart, je serai pathétique avec Beethoven. Oh ! ma sœur, que nous avions tort de nous croire morts ! les arts sont immortels !

— Oui, » répondit la palette en se balançant avec une sorte d'exaltation, « l'harmonie est fille du ciel, et mes couleurs nées dans la lumière retourneront dans la lumière. »

« Ici, mes enfants, se terminèrent les conversations du piano et de la palette, par la raison qu'ils ne furent plus seuls, à leur grande satisfaction.

— Mais la nuit ? demanda Léon de l'air d'un juge qui veut embarrasser le témoin.

— La nuit ? Ils dormaient, fatigués qu'ils étaient de leurs journées laborieuses. Toutefois, j'ai su depuis que, grâce au goût que la jeune femme reprit pour la musique et la peinture, elle finit par se remettre de sa grande douleur, et que quatre ans plus tard le vieux piano, malgré les bonnes traditions dont il était rempli, obéissait aux petits doigts d'une petite fille blonde et joufflue, qui lui faisait chanter dix fois par jour : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, et — *Malborough s'en va t-en guerre.*

— Madame, demanda Thérèse après un instant de réflexion, c'est seulement dans les contes que le chagrin s'en va en travaillant, n'est-ce pas ?

— Ma chère enfant, il n'y a rien de plus vrai.

— Alors, c'est quand on est grand ?

— Oui, mais pour avoir ce remède à sa disposition, il faut obéir, apprendre, s'appliquer. Vous aimez la lecture, mes enfants ?

— Oh! oui !

— Est-ce que c'était amusant d'apprendre l'alphabet ?

— Quand il était en chocolat, répondit Léon, et qu'on le mangeait à la fin de la leçon.

— Parlons un peu raison : n'êtes-vous pas bien récompensés de la peine que vous avez prise pour apprendre à lire ? »

Un oui général éclata sur tous les tons.

« Eh bien ! mes chers petits amis, il en sera de même de toutes vos leçons. »

Non-seulement la pluie avait cessé, mais l'apparition d'un bel arc-en-ciel réjouit toute la société :

« Voyez, dit Léon en courant à la fenêtre, c'est la palette qui nous sourit ! »

Adieu, chère Merveille, après le plaisir de lire tes lettres, il n'en est pas de plus grand pour moi que de t'écrire et de te dire mille et mille fois : je t'aime de toute la tendresse de mon cœur.

CHARMANTE.

P. S. Pourquoi ne me parles-tu jamais de votre gouvernante ? J'aime tant la nôtre !

LETTRE X.

MERVEILLE A CHARMANTE.

1er juin.

Décidément, chère amie, les eaux des Pyrénées te sont favorables; tu as repris avec la santé un entrain qui te sied à ravir.

Oui, la véritable sagesse, qu'on soit une personne ou une poupée, consiste à se prêter de bonne grâce aux circonstances et à savoir en tirer le meilleur parti.

C'en est fait de notre vie calme et douce : six poupées sont arrivées ici avec leurs jeunes maîtresses. Il n'est question que de jeux et de promenades; nous nous amusons franchement. Loulouse me disait ce matin : « Va, ma chérie, nous aurons bien le temps de travailler cet hiver, de rester renfermées et de manger de la pâte de guimauve ! vivent le beau temps, nos amies et leurs poupées ! »

Ainsi, tu vois que les études vont être mises de côté. A propos, je ne dis rien de notre jeune gou-

vernante, par la bonne raison qu'elle nous a quittées. Mon éducation n'en souffrira pas; jamais cette jeune personne n'a daigné m'adresser la parole.

M. et Mme Deville s'occuperont de nous jusqu'à nouvel ordre, et bonne maman s'est chargée des récréations; c'est dire qu'elles seront joyeuses.

Je crois utile de te faire connaître les petites filles et les poupées qui sont nos hôtes. Je commence par Caroline et Laure, les premières arrivées.

Caroline a dix ans, et Laure en aura bientôt huit; ce qui t'annonce d'abord qu'une distance considérable sépare les poupées des deux sœurs.

Laure a un joli poupon qu'elle aime tendrement, quoiqu'il ne la satisfasse qu'à moitié. Elle essaye sans cesse de s'emparer de la poupée de sa sœur, par l'unique raison que celle-ci a des bas à jour.

Caroline consent parfois à des échanges, mais non pas sans faire à sa petite sœur des recommandations, dont elle-même serait incapable de tenir compte.

Juge de notre étonnement, lorsque Loulouse, ayant demandé à ses petites amies le nom de leurs poupées, elles répondirent qu'elles n'en avaient pas ! Une poupée sans nom !

« Vous ne les aimez donc pas ?

— Mais si !

— Quand on aime sa poupée, on lui donne un nom : ma poupée ! c'est comme tout le monde. Tandis que Merveille ! c'est ma fille ! ma poupée à moi ! Voyez comme elle sourit à ce nom de Merveille ! »

Laure, et surtout Caroline, étaient ébahies et même un peu confuses d'un pareil oubli.

« Allons, dit aussitôt la bonne petite Louise, nous allons leur donner de jolis noms ; ce sera un souvenir d'Alsace. Merveille nous aidera. »

Chaque petite fille dit vingt noms ; Loulouse n'avait pas la langue dans sa poche :

« D'abord, de quel pays sont ces demoiselles?

— Elles sont Françaises, » dirent sans hésiter les deux sœurs.

Après avoir épuisé le catalogue des fées, on se fixa, d'après l'avis de Merveille, au nom de Gracieuse pour la poupée de Caroline. La petite fille essaya de l'appeler *Merveilleuse;* mais Loulouse s'y opposa de la façon la plus formelle. Toute résistance était inutile; Caroline le comprit et retira bien vite ses prétentions.

Quant au bébé, il a reçu le nom de Pouponne et en paraît très-satisfait. Il est harnaché de plumes et de rubans. C'est à qui le portera, le bercera.

Loulouse a eu l'autre soir un moment de véritable triomphe : Pouponne ne voulait pas dormir, elle avait mal aux dents; alors Loulouse lui chanta un air qui calma les douleurs du bébé. Voici cette fameuse chanson, elle est de notre vieille bonne Jacquine :

Dors, dors, mon petit,
C'est maman qui l'ordonne.
Dors, dors, mon petit,
C'est maman qui l'a dit.

Quand Pouponne eut fermé les yeux, Louise la déposa dans un berceau avec toutes les précautions voulues.



Gracieuse. Pouponne. Roselein.

Caroline et Laure sont deux bonnes petites filles douces, obéissantes, mais froides. Elles ne s'occupent de leurs poupées que par imitation. Je ne leur ai pas encore entendu dire un mot de ten-

dresse spontanée à Gracieuse et à Pouponne. C'est Loulouse qui les embrasse, les dorlotte du matin au soir. Ces enfants ont des poupées parce qu'elles sont petites, voilà tout.

Après les deux sœurs, nous avons reçu Mlle Hortense, qui a une poupée Viennoise. Celle-là se nomme Roselein (petite rose). C'est une blonde, fraîche, raide, sans physionomie; bonne poupée, portant avec une candeur charmante les modes les plus excentriques, comme un spencer bleu sur une robe verte, toujours tête nue et un tricot à la main.

Hortense parle de sa poupée avec un petit air de suffisance qui t'amuserait beaucoup; elle dit à tout venant: « Ma poupée est Allemande. Je suis allée à Vienne avec papa, et il m'a acheté Roselein. »

Hortense a des prétentions incroyables pour cette Roselein: aux dînettes, il lui faut, bon gré mal gré, des mets à part; on a beau lui dire que les Allemands mangent de tout, elle persiste à la traiter autrement que les autres. Du reste, cette petite Hortense me plaît par le soin extrême qu'elle prend de sa poupée; c'est aussi une enfant laborieuse. Quoique à peine âgée de onze ans, elle parle assez couramment l'allemand, et lorsqu'on admire sa facilité pour les langues étrangères, elle répond en riant : « Que deviendrait ma pau-

vre Roselein, si elle ne pouvait causer avec moi? » C'est aussi à sa poupée, s'il faut l'en croire, qu'elle doit de tricoter extrêmement bien. Cette petite, blonde comme sa poupée, mais plus vive, plus bavarde, m'amuse beaucoup.

Le numero quatre est une belle Anglaise, miss Darling; un teint diaphane, des yeux bleus et tendres, une chevelure noire, de la majesté dans la taille: tel est son fidèle portrait.

Miss Darling est en France depuis deux ans; aussi a-t-elle beaucoup modifié sa tournure britannique. Juliette, sa petite mère, assure qu'elle a peu d'accent; je ne l'ai pas encore entendue parler français.



Miss Darling. Nina. Panna Minutka.

Il en est tout autrement de Juliette, dont l'excessive maigreur s'explique par un bavardage et une agitation perpétuels.

Cette bonne petite se conte des histoires à elle-même, quand elle n'a pas d'auditoire; elle sait l'anglais mieux que sa poupée, et nous traduit les jolis contes de miss Edgeworth. Malgré la gravité de miss Darling, Juliette s'entend très-bien avec elle; ce sont deux amies sincères.

Vient ensuite une fière et gracieuse Espagnole, Niña (petite fille, prononcez Ninia): en dépit de son élégante mantille, cette poupée a obtenu peu de sympathie parmi nous. Il est vrai que sa *petite mère* Milagros l'efface complétement. Figure-toi une brunette de six ans, au teint clair, animé, les cheveux à la Titus; point de crinoline ni de garnitures; toute son élégance est dans sa gentille personne. Il faut la voir courir sur la pointe des pieds dans nos prairies! On dirait que les pâquerettes s'inclinent pour saluer sa bonne venue. Milagros ne sait pas encore s'occuper de sa poupée; mais elle l'associe à tous ses jeux. Elle l'aime et ne veut jamais s'en séparer.

Cette tendresse n'est pas sans inconvénient: Milagros a eu la triste idée de lui faire prendre un bain dans la rivière.

Niña, en vraie petite fille, avait l'air enchantée d'une situation qui la mettait au-dessus de nous autres; mais au sortir de la rivière, la belle Espagnole était moins fière: elle est restée quatre heures au soleil, dans un costume qui serait peu

convenable même au temps de la canicule. On a beau faire, Niña conserve toujours un reste d'humidité.

Malgré son inquiétude pour sa poupée, Milagros est toujours de bonne humeur. Chacun l'appelle et lui demande un baiser, ou bien encore une chanson.

Cette musicienne de six ans ne se fait pas prier comme les jeunes personnes; voici une de ses chansonnettes:

DE CUNA.	BERCEUSE.
A la puerta del cielo, Venden zapatos, Para los angelitos Que estaban descalzos.	A la porte du ciel, On vend des souliers Pour les petits anges Qui sont déchaussés.
A la nana le cantaba La virgen sus amores: Dulce hijo de mi vida, Perdona á los pecadores.	En endormant l'objet de son amour, La vierge lui chantait : O mon doux trésor, Pardonne aux pécheurs.
A los niños que duermen Dios los bendice, Y á las madres que velan Dios las assiste.	Les enfants qui dorment, Dieu les bénit : Et les mères qui veillent, Dieu les assiste.
Todo lo chiquitito Me hace á mi gracia Hasta los pucheritos De media cuarta.	Tout me ravit Dans le petit enfant, Jusqu'à ses petites moues.
En los branzos le tengo Y considero Que sera de ti, niño, Si yo me muero.	Je te tiens entre mes bra, Et je me demande Ce qu'il adviendra de toi, pauvre [enfant, Si je viens à mourir?

A la rorro, mi niño.	Dors, mon enfant;
Mi niño duerme	Mon enfant dort
Con los ojos abiertos	Les yeux ouverts
Como las liebries.	Comme les lièvres.
Cuando era chiquita	Quand j'étais petite,
En la cuná estaba,	Je dormais dans mon berceau
Venian los angelitos	Et les petits anges venaient
Y me besaban.	Et m'embrassaient.

Enfin, chère amie, le numéro six est une Polonaise: *Panna Milutka* (Mlle Gentille). La poupée et la petite fille, Zunïa sont charmantes et parfaitement assorties l'une avec l'autre; vives, curieuses, bonnes, étourdies, parlant toutes les langues, en quadruples croches, et excellentes musiciennes.

Elles nous ont joué l'autre soir un morceau à quatre mains d'une façon tout à fait remarquable.

Le trait principal de ces *deux Polonaises* est la générosité: elles et leurs joujoux sont à tout le monde.

Milutka porte à sa ceinture une bourse remplie de petite monnaie, et si dans nos courses nous rencontrons un pauvre, un enfant, elle lui donne une petite pièce d'argent et sa physionomie prend une expression de bonheur.

Cependant, la chère Milutka n'est pas sans défaut; elle aime trop la toilette. N'est-ce pas ridicule à une poupée, quel que soit son rang, d'avoir vingt-cinq robes, toutes plus élégantes les unes

que les autres, négligés coquets, robes de dîners et du soir, mantelets, écharpes et manteaux, chapeaux et coiffures à l'avenant? Si du moins elle devait une pareille élégance au savoir-faire de sa petite maman! Mais non, Panna Milutka occupe à elle seule une femme de chambre.

Nous eussions pris en grippe cette charmante étrangère dès son arrivée, si elle ne conservait, malgré ses prétentions, un je ne sais quoi auquel on ne peut résister.

Milutka parle peu; elle dit l'essentiel: *tak* (oui). *nie* (non), *moze* (peut-être); avec ces trois mots, elle se tire parfaitement d'affaire.

Notre règlement se modifie chaque jour, comme bien tu penses.

Je m'amuse au milieu de cette bande joyeuse; mais Gracieuse, Pouponne, Roselein, Niña, Darling et Milutka ne sont que d'aimables connaissances qui voltigent autour d'un cœur où tu règnes seule, ma charmante amie.

Adieu, mille et mille baisers.

MERVEILLE.



LETTRE XI.

CHARMANTE A MERVEILLE.

20 juin.

Que nous sommes étourdies, Merveille! ni toi ni moi n'avons encore songé à connaître l'origine de notre existence, et c'est Thérèse qui vient d'y songer pour nous!

« Madame, dit l'aimable enfant, je voudrais bien savoir quel est l'inventeur des poupées: le savez-vous?

— Je sais, répondit la gouvernante, que cette charmante invention était déjà connue des Perses et des Romains; que les jeunes païennes passant de l'enfance à la jeunesse allaient suspendre leurs poupées aux autels de je ne sais quelle sotte déesse, sans doute pour déclarer publiquement qu'elles renonçaient à ce jeu.

— Moi, madame, je ne suis pas près de faire une pareille déclaration; j'espère même qu'une gentille petite sœur me procurera le plaisir de m'occuper de sa poupée, quand il faudra me sé-



Les jeunes païennes allaient suspendre leurs poupées aux autels.

parer de la mienne. (Elle soupira.) Quel drôle de nom, poupée! poupée!

— Ce nom, cher enfant, vient, dit-on, de Poppée, la femme d'un empereur romain. qui porta la première un petit masque pour préserver son teint.

— Je suis très-reconnaissante à Mme Poppée. Ne trouvez-vous pas, madame, que les Doupées sont très-utiles?

— Assurément : la vôtre vous a déjà rendu de grands services.

— Plaisantez-vous, madame?

— Non, vraiment : tout en jouant avec Charmante, vous prenez le goût de l'ordre; vous commencez à manier l'aiguille; on ne vous voit plus oisive, écoutant ce qui se dit autour de vous. Votre poupée est l'objet de vos soins, vous êtes bonne et aimable pour elle.

— Est-ce qu'on n'est pas toujours bonne pour sa poupée?

— Non : il y a des petites filles méchantes pour leur poupée comme pour tout le monde.

— Charmante est heureuse; regardez-la. Son sourire ne me dément pas. »

Quel plaisir, ma chère amie, d'entendre faire son éloge? Mais Mme Eugénie aurait pu encore dire que nous aidons singulièrement les mères et les gouvernantes à causer avec les enfants.

Avec quelle facilité nous faisons passer la morale!

Thérèse, tu as pu l'observer, est questionneuse, son esprit travaille sans cesse. Tout en m'essayant un béguin de nuit, elle ajouta : « Les coiffeurs ont des poupées dans leurs boutiques; mais celles-là ne changent jamais de place; aussi ont-elles l'air stupide. Ce n'est pas étonnant, personne ne s'occupe d'elles. Nous, Charmante, nous voyageons, nous apprenons l'histoire et la géographie!

— Ne croyez pas, mon enfant, que ce privilége soit exclusivement réservé aux poupées des petites filles! Il y en a qui sont voyageuses de profession. Ce sont celles que les couturières expédient à l'étranger pour donner l'idée complète des modes françaises.

— Où vont-elles donc, madame?

— En Amérique, et plus loin encore.

— C'est une bonne idée; mais jamais Charmante n'ira courir sans moi.

— Soyez tranquille, Thérèse, les poupées que l'on charge de cette grave mission sont d'une tout autre espèce que la vôtre. La reine Isabeau de Bavière qui par malheur se trouvait en France, il y a bien longtemps....

— En quelle année?

— En 1391, répondit Mme Eugénie en souriant de la question, — cette reine envoyait à sa fille,

la reine d'Angleterre, des poupées mises à la dernière mode de France.

— Je t'avoue, ma chère Merveille, que cette petite notion historique m'a fait plaisir. Tout le monde aime à se donner de l'importance et je ne vois pas pourquoi nous ferions bande à part. »

Je fus bien autrement surprise et charmée lorsque l'aimable gouvernante voulant prolonger le chapitre de notre gloire, ajouta : « Pendant une guerre entre la France et l'Angleterre tout commerce fut suspendu, chacun se contentait forcément de ce que lui fournissait son pays ; mais les poupées, chargées de porter à Londres les modes de la cour de France, passaient seules fières et superbes le détroit, comme les reines du monde.

— Ah ! pour le coup, s'écria Thérèse en battant des mains, j'aurais laissé partir Charmante !

— Elle ne serait pas revenue !

— C'est différent. Restons, restons dans notre belle ville de Bordeaux ; nous irons aux Quinconces, sur le port, voir charger de vins les navires de papa ; peut-être verrons-nous encore débarquer des oiseaux et des singes comme l'an passé ! »

Je suis tout à fait de l'avis de Thérèse, malgré mon désir de voir la mer, je n'ai nullement envie d'aller en Amérique.

La semaine dernière, les enfants ont obtenu la

permission de faire partie d'une grande excursion ; la difficulté de se lever à quatre heures du matin laissa longtemps la question en suspens.

Après mille hésitations, les parents ont cédé. Selon moi, ils auraient mieux fait de se rendre tout de suite. Thérèse me dit la veille au soir : « Tu iras, sois tranquille ; seulement, je vais t'habiller comme il convient que tu sois pour faire cette course ; que veux-tu ? On n'a pas toutes ses aises en ce monde ! mais tu seras bien dédommagée par le plaisir du voyage ; dors, sans t'inquiéter du reste. »

Le lendemain, il ne faisait pas jour, lorsque j'entendis ouvrir les fenêtres. Thérèse ne se fit pas prier comme à l'ordinaire pour se lever, et au bout de vingt minutes tout le monde était réuni dans la cour. Moi, j'étais sur mon lit, commençant à désespérer d'être de la partie. J'entendais parler, crier, monter, descendre. Enfin, le signal du départ était donné, lorsque Thérèse tout essoufflée vint me prendre : « Tu as cru que je t'avais oubliée.... » Et entendant Mme Eugénie qui l'appelait, elle descendit quatre à quatre me tenant sous son manteau.

« On vous attend, ma chère Thérèse, et c'est tout à fait ridicule : montez sur votre mulet. »

Légères comme l'oiseau, nous fûmes d'un bond sur la selle.

Merveille, c'était à cette heure mystérieuse où la nuit s'efface devant le jour ; l'air était frais ; nous nous serrions l'une contre l'autre.

Peu à peu le soleil s'éleva et nous permit de voir les montagnes sortant de la brume.

« Oh ! que c'est beau ! » s'écria Thérèse.

A cette exclamation, Mme Eugénie se retourna vers la petite et fut bien étonnée de voir ma tête sortir du manteau.

« Comment ! Charmante ici !

— Madame, il n'y a pas de fête complète pour moi sans ma chère poupée. D'ailleurs, ne la croyez pas insensible aux beautés de la nature. »

Et tout en parlant, Thérèse m'assit sur ses genoux :

« Vois, ma chérie, comme c'est beau ! »

En effet, ma chère Merveille, jamais mes yeux n'avaient rencontré rien d'aussi magnifique : le brouillard étendu comme un voile épais sur la vallée, devenait transparent, et nous permettait de voir tantôt un arbre, tantôt un hameau, une cascade. On eût dit que la main d'une fée bienfaisante se plaisait à satisfaire notre curiosité. Les fleurs de la prairie brillaient comme des diamants sous les rayons du soleil levant; enfin l'astre du jour parut en maître et prit toutes les perles et les diamants de la prairie pour les ajouter à sa couronne d'or.

Bientôt la route ne fut plus solitaire. Un petit garçon et deux vaches furent notre première rencontre. Thérèse eut peur lorsque le petit garçon et ses bêtes s'arrêtèrent pour nous laisser passer.

«Ne craignez rien, elles ne sont pas méchantes,» dit l'enfant.

La pacifique physionomie des bonnes bêtes ne permettait pas de douter de la douceur de leur caractère. Elles nous regardaient et semblaient nous dire : « Chacun prend son plaisir où il le trouve; nous, nous allons paître dans le frais vallon que vous voyez là-bas : bon voyage. »

Léon, en sa qualité d'homme, s'était cru obligé de faire partie de l'avant-garde; mais il était accouru pour protéger Thérèse contre un danger qui n'existait pas.

Connais-tu rien de plus charmant (je ne puis éviter ce mot) que cette supériorité naissante de l'homme sur la femme? Léon et Thérèse s'aiment tendrement, et chacun, tout en restant dans son rôle, ne néglige pas une seule occasion de donner à l'autre un témoignage d'amour fraternel,

A midi, nous avons fait une halte. Un pâté de jambon est venu s'ajouter au déjeuner champêtre, et personne n'a paru choqué du peu d'harmonie de notre table avec la poésie du lieu.

Au grand regret des enfants, il fut décidé qu'ils

se reposeraient pendant que leurs parents iraient plus loin.

En dépit de nos mines allongées, nous sommes restés avec Mme Eugénie. Le nuage qui chasse le vent ne disparaît pas plus vite que notre mauvaise humeur, et cette fois-ci encore un heureux incident nous rendit nos joyeuses physionomies.

Un bruit de clochette se fit entendre, et aussitôt nous voilà sur pied, regardant de tous côtés.

Un petit berger de dix ans et son chien rappelaient à l'ordre une brebis téméraire qui avait quitté le plateau où ses compagnes broutaient paisiblement.

Il n'en fallut pas davantage pour changer le cours des idées de Thérèse et de Léon; pour être sincère, j'ajouterai : et les miennes. Nous suivîmes l'enfant, et l'accueil qu'il nous fit ne permit pas au chien d'être moins poli.

Arrivés sur la montagne, nous vîmes un beau troupeau broutant avec avidité une herbe touffue.

« Qu'ils sont drôles! dit Thérèse, ils nous regardent et se remettent bien vite à manger.

— Quelle est cette femme qui tricote? demanda Mme Eugénie.

— C'est ma mère.

— Elle n'a pas fait attention à nous, dit Thérèse.

— Oh! elle vous entend bien! mais elle n'y voit pas, ma pauvre mère!

— Elle est aveugle? s'écrièrent les enfants.

— Depuis deux ans : je ne la quitte jamais.

— Pauvre femme! Menez-nous près d'elle.

— Oui, vous lui parlerez. »



Quelle est cette femme qui tricote?

Nous vois-tu assis sur l'herbe, le troupeau confié à Bravo, le petit gardien Antoine debout, appuyé sur son bâton et promenant son œil intelligent sur ses moutons et sur nous?

J'ai remarqué, Merveille, que le malheur intimide les âmes généreuses : Thérèse et Léon regardaient la bonne femme sans oser lui adresser la parole.

« Mère, dit Antoine, c'est une dame et ses enfants, un petit garçon et une petite fille.

—Je me nomme Thérèse et mon frère s'appelle Léon.

— Ils se promènent, ajouta Antoine, et sont venus te voir .»

La pauvre aveugle sourit : « C'est le temps des visites.

— Vous n'y voyez pas du tout, ma bonne? demanda Mme Eugénie.

— Non, mais j'ai vu, répondit-elle avec plus de fierté que de tristesse.

— Vous ennuyez-vous ?

— Jamais, je ne quitte pas Antoine.

— Vous êtes veuve?

— Hélas oui! Mon pauvre Pierre est tombé là-bas dans le torrent, en voulant sauver une bête.

— Et vous êtes tout seuls!

— Tout seuls, avec le bon Dieu et la Vierge Marie.

— Mais vos yeux sont clairs, comment n'y voyez vous pas?

— Je n'en sais rien; un jour, j'ai dit : Tiens, tiens, je n'y vois plus!

— Oh! comme vous avez dû avoir de chagrin!

— J'ai beaucoup pleuré, surtout à cause de mon pauvre Antoine, et puis, j'ai dit : Faut se consoler, puisque c'est la volonté d'en haut! Mon petit Antoine ne me quitte pas....

— Et ne vous quittera jamais; qu'est-ce que je deviendrais sans vous, mère?» Et comme Thérèse et Léon semblaient s'étonner qu'il eût besoin de sa mère aveugle, l'enfant ajouta : « Une mère, dame, c'est toujours utile à son fils, elle y voit toujours pour ça, et quand j'étais malade, l'hiver, ma mère me soignait, tout comme si elle avait ses yeux d'autrefois.

« Il y en a bien dans la montagne, continua Antoine, encouragé par l'intérêt que nous lui prêtions, qui voudraient avoir des bas comme les miens. »

La mère avait repris son ouvrage, et les paroles de son fils donnaient à ses doigts une nouvelle activité.

« Est-ce que vous restez toujours à la montagne?

— Oh! non, il y fait trop froid et nous pourrions mourir de faim. Quand la saison des pâturages est finie, c'est-à-dire à la fin de septembre, nous descendons au village.

— Les moutons sont-ils à vous?

— Non, répondit en riant le petit Antoine; nous ne sommes pas riches. Mais nous les gardons, et nous les aimons comme s'ils nous appartenaient.

— Est-ce qu'on vous paye? demanda Léon devenu très-sérieux.

— On nous habille et on nous nourrit. Puis, il y a par-ci par-là de petits présents.

— Vous avez une maison?

— Nous n'avons rien, mon petit monsieur, nous demeurons tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On dit que nous portons bonheur.

— Alors, vous n'êtes pas malheureux?

— Oh! pour ça non, dit la mère.

— Pourtant, vous ne voyez pas votre fils!

— Je ne vois que lui, au contraire, je le vois en dedans; et puis, il est toujours près de moi, il me protége, quoique bien jeune encore.

— Mais les montagnes, le soleil, tout, dit Thérèse, vous ne le voyez pas?

— Que voulez-vous? je m'en souviens, et ça me fait plaisir. »

La conversation fut interrompue par une espèce de révolte dans le troupeau.

Bravo, en valeureux capitaine, était partout, à gauche, à droite, en avant, en arrière. Cette manœuvre excita l'admiration des enfants.

« C'est un fameux chien, dit Antoine avec orgueil; il n'y a pas son pareil dans tout le pays.

— Il a l'air bien méchant : voyez comme il mord ce gros mouton!

— Ce gros mouton est un désobéissant; il sait bien qu'il ne doit pas sortir du pâturage.

— Tenez, dit la pauvre aveugle, vous allez voir

s'il est méchant : Bravo! Bravo! » cria-t-elle, et aussitôt le chien accourut se jeter dans les genoux de celle dont il avait reconnu la voix; il frottait sa grosse tête contre elle, lui léchait les mains, la regardait, et la bonne femme paraissait heureuse et fière d'être si tendrement aimée par Bravo.

« Allons, mes enfants, il faut nous en aller. Vos parents ne tarderont pas à revenir; notre absence pourrait leur causer de l'inquiétude. Adieu, bonne mère; adieu, Antoine; que Dieu vous garde!... Mais nous permettez-vous de vous offrir un petit cadeau?

— Oui, madame.

— Une petite pièce d'or, par exemple?

— Quel bonheur! s'écria Antoine. Moi qui cherchais ce matin dans ma tête comment nous ferions pour procurer un jupon chaud à la vieille Marthe?

— Quelle est donc cette vieille Marthe?

— Une pauvre paralytique, abandonnée par ses méchants enfants.

— Cinq francs! dit la mère en les tâtant.

— Mais puisque vous êtes pauvres, reprit Thérèse, vous pourriez bien garder cette pièce pour acheter quelque chose.

— Nous sommes pauvres, c'est vrai, mais nous ne manquons de rien; on nous donne tout, mais

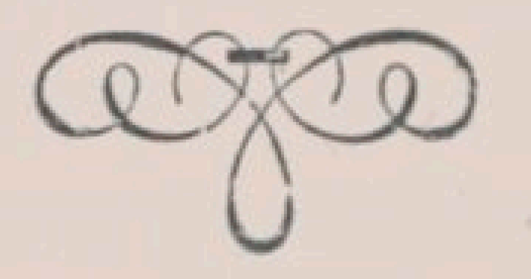
nous n'avons pas le plus petit sou pour faire la charité aux autres. »

Après une minute de silence, on se dit adieu encore. La mère et son fils voulurent nous accompagner un peu. L'aveugle prit son bâton et marcha seule, lestement, à la grande surprise de Thérèse qui s'était crue une espèce d'héroïne pour avoir gravi le sentier de la montagne sans le secours de son frère.

Nous nous sommes séparés amis, sincères amis. Il n'avait été nullement question de moi dans cette rencontre, et j'en étais bien aise. Une poupée même sérieuse et sensible comme moi eût été déplacée en présence de ce doux et triste tableau. Léon et Thérèse ont été vivement frappés de ces deux existences n'en faisant qu'une. M. et Mme Launoy n'étaient pas encore descendus de cheval, que Thérèse criait : « Maman, nous sommes allés dans la montagne là-haut, là-haut ; maman, nous avons vu une pauvre femme aveugle qui tricote, et son petit garçon Antoine garde les moutons ; maman, ils ont un chien qui s'appelle Bravo ; maman, Mme Eugénie leur a donné cinq francs, et ils vont acheter un jupon à la vieille Marthe ; maman.... » La mère interrompit le discours par un baiser, tandis que son regard affectueux remerciait la gouvernante d'avoir éveillé la sensibilité des enfants confiés à ses soins.

Quelle longue lettre, chère Merveille! Malgré la légèreté de ma plume et l'habileté de ma main, je suis fatiguée, et il faut encore écrire bien lisiblement que je t'aime et t'aimerai toujours, ma chérie.

CHARMANTE.



LETTRE XII.

MERVEILLE A CHARMANTE.

1er juillet.

Je vois avec un véritable plaisir, ma chère amie, que ton existence prend de la couleur : elles sont bien loin, tes plaintes sur la vie de province ! Tu le sais maintenant, une poupée de bon sens et de cœur trouve toujours moyen de s'amuser, tout en gardant sa raison.

Nous avons même cet avantage sur les personnes, que, loin de nous enivrer du plaisir, il est pour nous la source de nos meilleures réflexions.

On a enfin décidé que les enfants auraient des vacances complètes : les livres et les cahiers ont disparu.

Si j'avais eu voix au chapitre, j'aurais donné un autre conseil : un peu d'étude, un semblant d'étude, si tu veux, a encore l'avantage de maintenir l'habitude du travail, de ménager les forces souvent inégales des enfants; mais la huitième mer-

veille du monde n'a point été consultée, et nous jouons du matin au soir.

Un de nos jeux favoris est la *maîtresse de pension.*

Ces demoiselles sont autant de respectables mamans qui se débarrassent de leurs filles. Il faut les entendre parler des défauts ces pauvres petites, les recommander à la sévérité de la maîtresse; il faut les voir les fouetter elles-mêmes, au besoin!

Ayant l'honneur, vu mon âge et la fermeté de mon caractère, d'être une des maîtresses, j'en entends de belles! C'est un phénomène vraiment curieux que ce bavardage féminin prenant son essor! Où vont-elles chercher de pareilles idées?

Ces petites filles sont surtout sévères sur les points où elles exploitent le mieux les faiblesses de leurs mères : celles qui mangent le plus de confitures et de gâteaux, mettent leurs poupées au pain sec.

Milagros est la seule qui gâte *sa fille*. Elle lui fait toujours d'agréables surprises, s'inquiète de sa santé, lui tâte le pouls, obtient des sorties de faveur, et dit à Niña qui pleure sans cesse, qu'elle la ramènera en Espagne, dès qu'elle saura un peu de français. Car une poupée espagnole comme il faut ne peut pas ignorer cette langue, qui fait loi dans l'Europe entière.

Les *pensionnaires* prennent des leçons; elles ont même une maîtresse de musique; on les promène; les repas sont annoncés par une petite clochette d'argent; je prends quelquefois la peine de l'agiter moi-même. La nourriture est bonne, saine; rien de recherché; c'est ce qui convient à des enfants. Enfin, ma chère amie, nous couchons au dortoir. Cette dernière circonstance a donné lieu à un incident extraordinaire, merveilleux.

J'hésiterais à le raconter à toute autre qu'à toi: mais le charme de notre correspondance n'est-il pas ce laisser aller du cœur et de l'esprit, qui ne s'inquiète ni d'une redite ni de l'oubli d'une majuscule? Eh bien! donc, ma charmante amie, nous étions toutes au lit; l'ordre le plus parfait régnait dans nos idées et dans la chambre, moi seule étais éveillée.

Tout à coup, je vis le plafond s'ouvrir, et une grande et magnifique poupée en descendit.

Un diadème brillait à son front; il n'était ni de perles ni de diamants, mais seulement de ces fleurs du matin qui boivent la rosée; son manteau était en feuilles de roses et garni de ces fleurettes bleues que les Allemands appellent *vergiss'mein nicht*, et que nous appelons tout bonnement des *ne m'oubliez pas*.

Ce gracieux manteau s'ouvrit un instant, et je contemplais la robe qui était en fleurs de pom-

mier, chose tout à fait extraordinaire dans cette saison.

La chambre était embaumée, et sans le vif sentiment de curiosité qui me soutint, j'aurais certes perdu connaissance. Je m'en suis bien gardée, fort heureusement, car une voix aussi douce que la harpe touchée par une main légère, me dit : « Merveille, je suis la fée des poupées, j'habite dans un vallon des Vosges dont la chaîne gracieuse s'offre chaque jour à tes yeux. Je t'aime, car tu es une bonne poupée, et je veux t'accorder, ainsi qu'à tes compagnes, un don auquel vous serez bien sensibles : vivez, parlez, dansez jusqu'à la prochaine aurore. » Et en parlant ainsi, elle étendait une baguette d'aubépine fleurie.

Cette fée bienfaisante avait à peine disparu, que déjà les pensionnaires se frottaient les yeux, bâillaient, s'arrachaient enfin aux douceurs du petit oreiller.

Ces poupées de la veille ne savaient comment s'y prendre pour vivre. Milutka ne put jamais venir à bout de mettre ses bas ; Niña appelait sa petite maman et finit par pleurer comme un vrai enfant. Heureusement que, grâce à Loulouse, je suis une poupée *pratique*, et, après m'être vêtue convenablement, je courus à Niña et la dorlotai, l'embrassant, la promenant comme font les mères. Elle se calma, et je montrai à l'élégante Milutka la ma-

nière de mettre ses bas, lui faisant sentir combien il était ridicule à une jeune personne d'avoir recours à une femme de chambre pour une chose aussi simple.

Roselein était enchantée; on eût dit que la vie lui était connue; elle commença par faire son lit à l'allemande (ce qui n'est pas la perfection), se peigna fort joliment et prit son tricot.

Miss Darling restait sur son lit, les jambes pendantes, trouvant ce qui se passait extrêmement *shocking*.

Elle demanda à se retirer dans une chambre à part; on lui rit au nez.

La douce miss finit par s'habiller, puis elle ouvrit la fenêtre et regarda la lune.

Gracieuse habilla Pouponne, qui profitant de la circonstance imprévue, demandait de la bouillie à tue-tête.

Quand nous fûmes habillées, la conversation s'établit; nous parlions toutes à la fois, et chacune dans une langue différente, quoique personne n'ignorât le français.

Je m'évertuais vainement à rétablir le calme, lorsque Gracieuse, la plus instruite sans contredit de nous toutes, déclara que la langue française ayant été adoptée en Europe pour rédiger les traités diplomatiques depuis la paix de Westphalie, nous devions aussi, nous, reconnaître la préémi-

nence de cette langue, ou garder le silence. Cette menace trancha immédiatement la question.

Combien je te regrettais dans cette conjoncture, ma Charmante! car si tes lettres me remplissent de joie, j'aurais été bien autrement heureuse d'entendre ta voix!

Milutka proposa de s'amuser. Elle mit de côté le tricot de Roselein, qui réclamait à grands cris la faveur d'achever son *talon;* elle tira Darling de sa mélancolique contemplation et fit la proposition de nous apprendre à danser la mazurka, danse favorite et charmante de son pays.

Nous nous aperçûmes seulement alors que la fée avait déposé sur chacun de nos lits une toilette de bal: ce fut un délire de joie.

Gracieuse et moi avions de la peine à maintenir toutes ces petites folles. Cependant les toilettes étant achevées, une mazurka entraînante commença, et jamais, je crois, jeunes personnes ne montrèrent des dispositions aussi remarquables que celles dont nous fîmes preuve.

Oh! que nos petites mères auraient été heureuses de nous voir glisser, tourner et retourner!

Roselein proposa à son tour une valse, qui fut acceptée avec un égal empressement. Mais quoi! dis-tu, un bal sans orchestre? Erreur.

Te souviens-tu d'avoir vu chez Giroux, lorsque nous y figurions, un orchestre où une chatte blan-

che pinçait de la harpe en perfection, et où un beau singe jouait du violon en se pâmant : tant il était fort musicien?

Eh bien, ma chère, cet orchestre était le nôtre. Le chef, personnage plein de tact, a su nous plaire et gagner nos cœurs en faisant exécuter tour à tour des airs du pays de chaque danseuse. Ce procédé nous a vivement touchées, et sans la crainte de lui donner trop d'orgueil, nous l'aurions toutes embrassé.

Nous venions de nous asseoir pour reprendre un instant haleine, lorsqu'une table magnifiquement servie parut au milieu de la chambre : nouvelle attention de notre bonne fée.

On aurait pu craindre que ce repas ne fût une illusion d'optique : pas du tout. La fée des Vosges a été magnanime jusqu'au bout.

Au milieu de mets abondants et exquis, chacune de nous a trouvé son plat national. Niña s'est précipitée sur la *podriga*.

Poselein s'est emparée d'une soupe à la bière, comme si on songeait à la lui disputer, et de tartines de beurre chargées de larges morceaux de langue fourrée.

Darling sourit en prenant une petite théière, d'où coula un thé exquis.

Milutka ne voulut entendre parler d'aucune friandise et se bourra de *Kasza* (gruau) et de

Poczki (pâte soufflée), et nous autres, vraies Françaises, nous fîmes honneur au poulet et à la salade, sans oublier les beaux fruits dont la table était couverte.

Pas une de nous ne mangeait comme l'autre. Roselein faisait beaucoup de bruit, ce qui est fort laid; miss Dorling faisait jouer son couteau et sa fourchette comme des baguettes de tambour, et, au risque de se blesser, elle portait son couteau à sa bouche. Milutka gardait ses gants; cette fantaisie souleva l'assemblée, et force fut à la petite personne de montrer sa main rose. Nous avons remarqué aussi qu'elle mangeait fort peu de pain, comme Darling; mais, le repas étant achevé, elle grignota des croûtes comme une souris. J'ai promis à Pouponne de ne pas dire qu'elle suçait ses doigts; mais je te le dis tout de même. Gracieuse a bonne tenue à table: seulement, j'ai regretté de la voir boire la bouche pleine. En un mot, ma chère amie, grâce à la surveillance de Loulouse et à son bon exemple, moi seule ai mangé d'une façon irréprochable. Les Français ont, du reste, toute une théorie sur l'art de manger: briser les coquilles d'œufs, de crainte qu'elles ne roulent au moment où le domestique enlève l'assiette; ne jamais *couper le nez* du *fromage* pour qu'il conserve intacte la physionomie avec laquelle il s'est présenté; peler les pommes et les poires; ne pas cas-



Eh bien, ma chère, cet orchestre était le nôtre, (Page 127.)

ser les noisettes avec ses dents; ne pas mordre dans son pain, le rompre seulement; ne jamais porter son couteau à sa bouche; avaler d'un trait ce que contient la cuiller; ne pas cracher les noyaux de cerise dans l'assiette, mais les recevoir dans la main et les déposer ensuite : et tant d'autres conventions acceptées.

Il y a eu un toast à la fée des Poupées, à *nos petites mères*, à l'Alsace qui avait été témoin de ces heures d'existence si bien employées.

Le jour parut, il se fit un grand silence, et en un clin d'œil nous étions toutes au lit, la couverture jusqu'au menton.

Il me semble te voir d'ici; te frottant les yeux et finissant par dire : Merveille rêve !

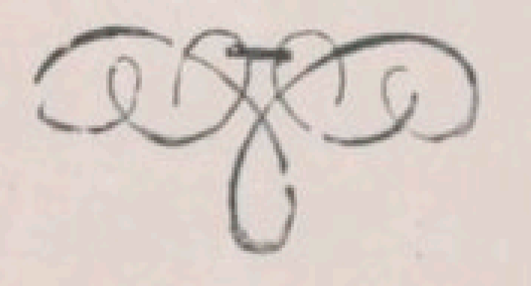
Précisément; la fée et ses dons, tout cela est un rêve; mais beaucoup de gens ont la manie de raconter des rêves moins jolis que le mien, et je ne vois pas pourquoi j'aurais passé sous silence un songe. qui me poursuit comme le souvenir d'une douce réalité. D'ailleurs, ne rêve-t-on pas avec ses amis?

Pardonne-moi donc cette folie. Je n'en suis pas moins sérieuse ce matin, et sans les tendresses de Loulouse et de ses amies, je gémirais de ces fêtes prolongées qui me dissipent et me montent l'imagination. Un projet de courses dans nos environs me fournira bientôt matière à des récits plus sérieux.

Adieu, ma Charmante, l'histoire de ton petit Antoine et de sa mère m'a vivement intéressée. Que n'as-tu fait cette rencontre dans nos montagnes!

Encore adieu, et mille baisers.

MERVEILLE.



LETTRE XIII.

CHARMANTE A MERVEILLE.

15 juillet.

Tu as raison : bien des rêves de bonne femme ne valent pas le tien, et je te remercie de me l'avoir raconté.

Il y a aussi des gens qui expliquent les rêves.

Or, voici comment j'explique le tien :

Tu seras une fée aussi, toi, et tu répandras tes dons sur les poupées.

Je t'entends, ma douce amie ; tu me demandes ce que j'attends de ta baguette enchantée : rien du tout. Tu ne manqueras pas de rencontrer des folles qui imploreront ton pouvoir. Mais comme tu seras nécessairement une fée bienfaisante, garde-toi de leur accorder tout ce qu'elles te demanderont : ce serait pour leur malheur.

Pour moi, chère amie, je le sens bien, jamais je ne m'élèverai aussi haut : n'importe : tu m'aimes, c'est assez.

Le beau temps, qui avait si bien servi nos plaisirs jusqu'ici, nous a abandonnés.

Puisque tu habites un pays de montagnes, tu connais l'effet produit par les brusques changements de la température : plus de soleil, plus de gaieté.

Hier, à notre réveil, nous avons trouvé les montagnes couvertes de neige.

Thérèse et Léon furent d'abord charmés de ce spectacle ; ils coururent chez Mme Eugénie en criant : de la neige ! de la neige ! Malheureusement cette joie ne dura guère ; la montagne, devenue étincelante avec les pâles rayons du soleil, disparut tout à coup sous des torrents de pluie.

« Qu'allons-nous devenir ? demanda Thérèse d'un air consterné.

— Nous allons travailler pour Charmante, mon enfant, nous lirons, nous causerons. Il faut s'habituer aux contrariétés, parce qu'il y en a beaucoup en ce monde, et le meilleur moyen de ne pas trop en souffrir, c'est de ne pas vouloir toujours faire sa volonté.

Il pleut ! Eh bien, au lieu de nous promener, nous tirerons parti de nos petits talents.

Voyez Charmante, il n'y a pas l'ombre de mauvaise humeur sur sa figure. »

Cette remarque en faveur de ma personne eut un plein succès.

De quel secours ne sommes-nous pas ? J'en ai plus de joie que d'orgueil.

Nous voilà donc, les enfants, Mme Eugénie et moi, résolus à faire bonne contenance.

« Ah ! si javais ma boîte de couleurs ! s'écrie Léon.

— Elle est ici, mon cher enfant.

— Vous y avez pensé, madame ?

— Quand Alphonse avait votre âge, il se consolait du mauvais temps avec sa boîte de couleurs.

— Alors, vous avez pensé que le petit Léon pourrait aussi, lui, avoir besoin de consolations un jour. Que nous sommes heureux d'être avec vous ! »

Mme Eugénie soupira; moi seule j'entendis ce soupir.

Le changement qui s'était opéré dans l'atmosphère donna à Thérèse l'idée de me faire une robe chaude. Avec quelle anxiété l'excellente petite fille suivait les ciseaux de sa gouvernante, taillant un patron ! Mais lorsque Mme Eugénie lui remit les ciseaux en disant : « A votre tour, mettez l'étoffe sur le patron, et taillez. » Thérèse devint rouge d'effroi et de plaisir.

Tout réussit à merveille (remarques-tu comme nos deux noms reviennent souvent dans le langage français ?).

Léon peignait des chevaux gris, tirant sur le bleu, et des cavaliers habillés de vert pomme. Sais-tu à quel régiment ils appartiennent ?

Thérèse ayant achevé sa tâche, il lui prit fantaisie de me mettre dans tous mes atours, pour aller rendre visite à une princesse d'Espagne dont l'arrivée faisait grand bruit.

Je supprime le bavardage inspiré par chaque objet de ma toilette. J'arrive à un fait important.

J'avais mes perles, comme disent les femmes du monde. Or, Thérèse, que la pluie rendait de plus en plus causeuse, demanda combien coûterait un collier de perles fines pour moi.

Mme Eugénie, je suis obligée de l'avouer, haussa les épaules de pitié (ce que je ne lui avais jamais vu faire, car elle a des manières parfaites), et répondit qu'elle n'allait point chercher des perles au fond de la mer pour des poupées.

Le pinceau de Léon resta dans le verre, et Thérèse m'enfonça une épingle dans le dos, tant la surprise du frère et de la sœur fut grande.

« Au fond de la mer, madame !

— Oui, mes petits amis.

— Voilà un bon sujet de conversation, dit la petite curieuse; tout le monde en profitera. Je dis tout le monde, parce que si, par hasard, Charmante a espéré avoir un collier de vraies perles, elle sera la première à comprendre que ce serait une folie de faire présent à une poupée d'une chose qui ne s'obtient bien certainement qu'avec beaucoup de peine. Car je suppose qu'il n'est pas

facile d'aller au fond de la mer, quand on n'est pas poisson !

— Si ma petite sœur voulait se taire, elle y gagnerait autant que moi.

— C'est vrai, Léon.

— Eh bien ! enfants, si vous m'en croyez, vous prendrez votre atlas ; rien n'ajoute à l'intérêt d'un récit comme la vue du pays où l'action se passe. Prenez donc la carte d'Asie ; très-bien ; voyez-vous cette belle île de Ceylan ? C'est là que nous allons trouver des perles.

— Est-ce qu'on n'en trouve que là ?

— On en trouve également tout le long de la côte d'Arabie, dans diverses îles du golfe Persique, dont nous parlions l'autre jour ; il y en a encore dans l'océan Indien, le long de la côte de Coromandel.

— Et il faut aller au fond de la mer pour les prendre ? dit Thérèse, impatiente de venir au fait.

— Absolument.

— C'est une manière de prendre les bains de mer.

— Écoutez : c'est au mois de février que commence la pêche des perles, et elle dure jusque dans les premiers jours d'avril. On voit alors arriver sur la plage des milliers d'hommes de tous les pays, de toutes les couleurs. Ces hommes se bâtissent des huttes, dressent des tentes pour ex-

poser leurs marchandises. Quand tous les bateaux sont réunis, un coup de canon annonce le départ; les ouvriers, appelés plongeurs, se dirigent vers les bancs où l'on est sûr de trouver des perles, et avant l'aurore on se met en devoir de pêcher. Chaque barque porte six rameurs et dix plongeurs; le patron de la barque sert de pilote. Les plongeurs ne descendent pas tous à la fois; ils se divisent par bandes de cinq, qui descendent et remontent alternativement.

— Est-ce qu'ils n'ont pas peur de se noyer? demanda Léon, en laissant de côté sa peinture.

— Ces hommes, mon cher Léon, s'exercent à ce rude labeur depuis leur enfance. Et puis ils prennent de grandes mesures de sûreté. Chaque plongeur s'aide d'une grosse pierre de granit en forme de pyramide, arrondie aux deux bouts; un trou fait à l'extrémité la plus petite de la pierre permet d'y passer une corde. Puis le plongeur est muni d'un sac en filet pour mettre les coquilles où se trouvent les perles. Il tient une corde dont le bout est resté dans la barque, et qui sert à le remonter, dès qu'il donne le signal.

— Mais comment peut-il emporter tant de choses?

— Attendez : il prend entre les doigts du pied droit, la corde à laquelle est attachée la pierre; il met entre ceux du pied gauche le filet; puis il

saisit de la main droite la corde qui lui servira pour donner le signal, il se bouche les narines avec l'autre main.

— Oh ! madame ! c'est affreux !

— Arrivé au fond de l'eau, il se dépêche d'emplir son filet de toutes les huîtres perlières qui sont sous sa main, et il se fait remonter bien vite.

— Rapporte-t-il beaucoup d'huîtres, madame ?

— On dit qu'il n'est pas sans exemple qu'un plongeur rapporte cent cinquante coquilles d'un seul trajet, parce qu'il arrive quelquefois que ces huîtres forment des chapelets : excellente affaire pour le pauvre homme.

— Est-ce qu'il ne meurt pas ?

— Non ; mais ce voyage est si pénible, que remonté dans la barque, l'eau lui sort par le nez, la bouche et les oreilles, et quelquefois même il sort du sang.

— Ils n'ont pas envie de recommencer, je pense !

— Au contraire, un plongeur descend et remonte quarante ou cinquante fois par jour. »

Thérèse et Léon jetèrent un cri d'effroi, et j'ai manqué en faire autant.

« Ne pourraient-ils pas au moins mettre du coton dans leurs oreilles ? dit Thérèse.

— Ils n'y ont pas encore songé ; cependant, quelques-uns se tamponnent le nez et les oreilles.

— Combieu de temps restent-ils donc sous l'eau ?

— Cela dépend des individus : une minute ou une minute et demie, deux minutes au plus. J'ai lu dans un livre de voyages qu'un plongeur célèbre y était resté six minutes.

— Comme j'aurais peur d'être mangée par quelque bête !

— Eux aussi le craignent, mon enfant ; car il y a toujours des requins qui rôdent au fond de la mer, et il arrive de temps à autre qu'un plongeur a une jambe emportée. Ceux qui reviennent sains et saufs n'en valent guère mieux, ils meurent jeunes ; leur corps se couvre de plaies et leur vue s'affaiblit considérablement.

— Mais pourquoi font-ils un pareil métier, aussi ?

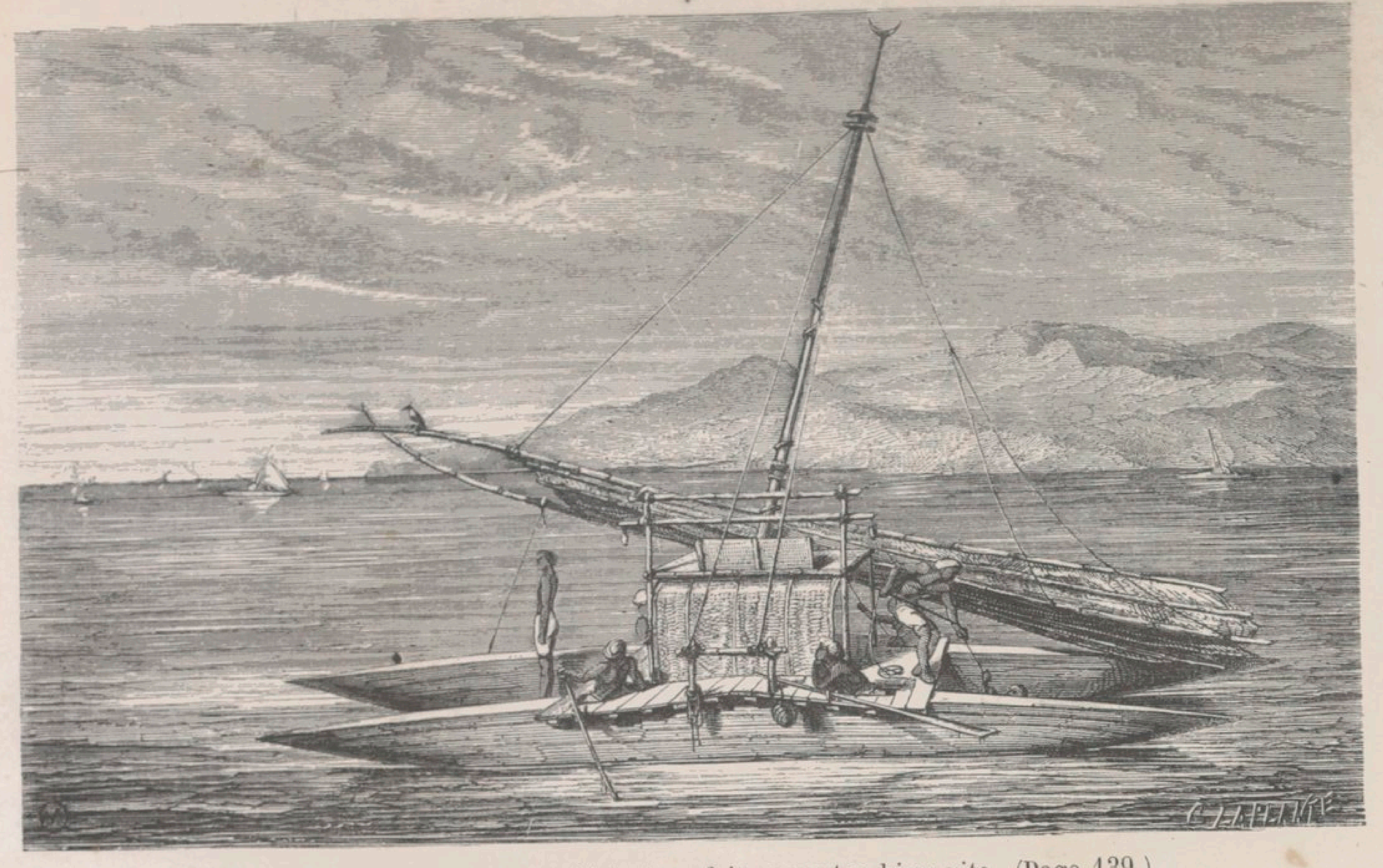
— Pour gagner leur vie.

— Gagnent-ils beaucoup, au moins, ces pauvres plongeurs ?

— C'est selon : ils sont payés de diverses manières. Ils conviennent avant la pêche de leur salaire, qui consiste en argent ou en quelques huîtres ; alors ils courent la chance d'y trouver plus ou moins de perles.

— Combien une huître renferme-t-elle de perles ?

— On en trouve quelquefois jusqu'à cent cinquante ; mais aussi, on risque d'ouvrir cinquante huîtres avant de trouver une seule perle.



Il se dèpêche d'emplir son filet et se fait remonter bien vite. (Page 139.)

— Et pour les ôter, comment fait-on?

— C'est une grande affaire. Dès qu'on a déchargé les bateaux, chaque propriétaire emporte ses huîtres, et, comme l'avare, il met son trésor dans des trous creusés en terre. On étend une natte sur l'ouverture de ces trous pour empêcher l'air d'y pénétrer, et on abandonne ces huîtres pendant un certain temps. Quand on suppose qu'elles sont suffisamment desséchées, on les ouvre pour prendre les perles. Il arrive quelquefois qu'on est obligé de les faire bouillir, afin que la perle sorte plus facilement. Les perles hors de la coquille, on les couvre de poudre de perles pour les tailler et les arrondir.

— Madame, Charmante croyait qu'on trouvait les perles toutes rondes.

— Pas toujours! Vient ensuite un autre travail: on assortit les perles par grosseur, on les perce et on les enfile. Il y a des ouvriers spécialement désignés pour cela. Un bon ouvrier peut percer trois cents petites perles dans sa journée ou six cents grosses. Toutes ces opérations étant achevées, les Indiens s'empressent d'acheter les perles et ils les envoient en Europe, où il s'en fait un très-grand commerce. Il y a des perles qui coûtent vingt-cinq francs pièce, d'autres plus, d'autres moins; un collier peut coûter quatre mille, vingt-cinq mille et même quarante mille francs; cela

dépend de la grosseur et de la régularité des perles.

— Eh bien ! n'y pensons plus, dit Thérèse, Charmante n'aura pas de collier de perles fines. Après tout, ces perles n'eussent rien ajouté à son bonheur ! »

J'étais vraiment on ne peut plus satisfaite de l'attention de Thérèse et de Léon; mais je t'avoue que je ne le fus pas moins en les voyant se précipiter vers les fenêtres pour admirer le ciel redevenu bleu.

« Voyez, disaient-ils, les montagnes sont revenues, et le soleil les sèche.

— C'est une invitation à aller nous promener, » dit Mme Eugénie.

En un instant les perles, les plongeurs et les requins furent oubliés.

Adieu, chère amie; j'irais au fond de la mer. si je savais t'y trouver.

CHARMANTE.



LETTRE XIV.

LA MÊME A LA MÊME.

25 juillet.

Pas de réponse! Quel mal me fait ton silence, ma chère Merveille!

Qu'est-il arrivé? Je suppose tout, plutôt que de croire à ton indifférence. La vie des poupées tient à si peu de chose! Vienne un caprice, et c'en est fait de nous! Les meilleures petites filles ont parfois des fantaisies cruelles, inspirées par cet esprit de destruction que tu as pu observer comme moi. Je me souviens d'une petite Suédoise de mes amies, âgée de six ans, il est vrai, qui reçut de son parrain une magnifique poupée française, une mariée : grande, svelte, habillée de satin, avec une couronne de fleurs, un voile de tulle; rien ne manquait à l'élégance de sa personne. Elle souriait à ses propres charmes et à la belle destinée que chacun lui prédisait.

L'enfant dont elle faisait l'orgueil l'amena un our à la pension : grands compliments, sourdes pensées d'envie.

La petite fille, se promenant dans la cour avec la mariée, vit par malheur une servante qui descendait un seau dans le puits; aussitôt il prit l'horrible fantaisie à la petite de faire descendre sa poupée; et comme les enfants trouvent souvent des complices pour accomplir leurs crimes, l'infortunée mariée fut mise dans le seau et s'embarqua pour ce périlleux voyage.

Je frémis encore au souvenir des applaudissements des spectateurs de cette scène; figure-toi des têtes brunes et blondes, formant guirlande autour de la margelle du puits. La mariée descendait, descendait; on la voyait pâlir, trembler, à mesure qu'elle approchait de l'abîme.

On entendit une forte secousse, puis, après une seconde de silence, la méchante servante remonta le seau. La mariée remonta aussi, mais dans quel état! Les roses de ses joues avaient à jamais disparu; ses yeux étaient remplis de larmes, son corps était devenu une véritable pâtée, ses riches vêtements d'affreuses guenilles. Les plus âgées des petites filles rirent de cette métamorphose, mais l'enfant pleura et en voulut longtemps à cette servante, qui avait accompli un crime en lui laissant croire à l'innocence de sa fantaisie. Tu le vois, Merveille, de semblables souvenirs ne sont pas faits pour m'aider à supporter ton silence; cependant je me fie à ta Loulouse.

Un grand personnage a passé ces jours-ci par Luchon : il ne venait point prendre les eaux.

Il ne fait partie ni du corps diplomatique ni de l'armée, ce qui n'empêche pas qu'il tient beaucoup de place et reçoit la visite de tous les bai gneurs.

Le matin une trompette et un tambour se firent entendre ; puis un



monsieur nous annonça qu'il arrivait des Indes avec un magnifique éléphant.

De tous les éloges accordés au nouvel hôte de Luchon, j'ai surtout retenu qu'il était doué d'un excellent naturel; que ses ancêtres avaient bien pu porter au combat des rois terribles et puissants, mais qu'il a reçu une éducation soignée, amplement justifiée par ses talents, et ne se plaît que parmi les gens civilisés. Thérèse, Léon et moi n'avions jamais vu d'éléphants que dans nos livres, et nous étions fort curieux d'en voir un en vie.

Le temps était magnifique, et quoiqu'il ne soit pas de très-bon goût d'avoir une mise recherchée pour faire une semblable visite, Thérèse voulut absolument me mettre dans tous mes atours, disant qu'un personnage de treize pieds de haut valait bien la peine qu'on fît quelques frais pour lui.

« Je crois, dit Léon avec une certaine supériorité masculine, que les éléphants ne se soucient pas plus de la toilette des poupées que de leur propre toilette. N'est-ce pas, madame?

— Je ne sais pas au juste, mon petit ami, ce qu'ils pensent de la toilette des poupées; mais quant à la leur, ils sont loin d'y être insensibles.

— Un éléphant! C'est un peu fort!

— Aux Indes, mes enfants, on donne aux élé-

phants les mêmes soins que reçoivent nos chevaux; ils rendent aussi des services: on les monte et on les attelle à des chariots; de plus, ils ont l'honneur de faire cortége aux rois et aux seigneurs. On les couvre, en pareilles circonstances, de riches étoffes, de plaques brillantes; on leur peint les joues et les oreilles, on les couronne de fleurs, on attache des sonnettes autour d'eux, enfin les longues défenses que vous allez voir tout à l'heure sont elles-mêmes couvertes d'or et d'argent. Le plus curieux, c'est que les éléphants semblent prendre plaisir à se laisser parer : ils ont de la coquetterie. »

Le discours de Mme Eugénie fut écouté silencieusement; mais lorsque nous fûmes en présence de l'immense bête, notre crédulité faillit nous échapper, et si la gouvernante ne nous eût pas affirmé qu'il en était encore ainsi aux Indes orientales, j'aurais été la première à croire qu'elle se plaisait à nous faire des contes, sachant combien nous les aimons.

Nous voilà donc entrés dans le cirque.

L'image grossièrement peinte sur la toile qui flottait à l'extérieur ne diminua point notre surprise.

Thérèse n'en revenait pas et n'était qu'à moitié rassurée.

La trompe attira d'abord notre attention. Le

cornac (ou conducteur), bon homme, s'intéressa immédiatement aux enfants et à moi; il mit tout en œuvre pour satisfaire notre curiosité.

« N'ayez pas peur, mes petits amis, dit-il en caressant l'éléphant. C'est l'animal le plus doux du monde. Il n'est pas ingrat, allez; il me connaît, il m'aime. Voyez comme il tourne la tête au son de ma voix. Il est obéissant, non par crainte, mais par affection. »

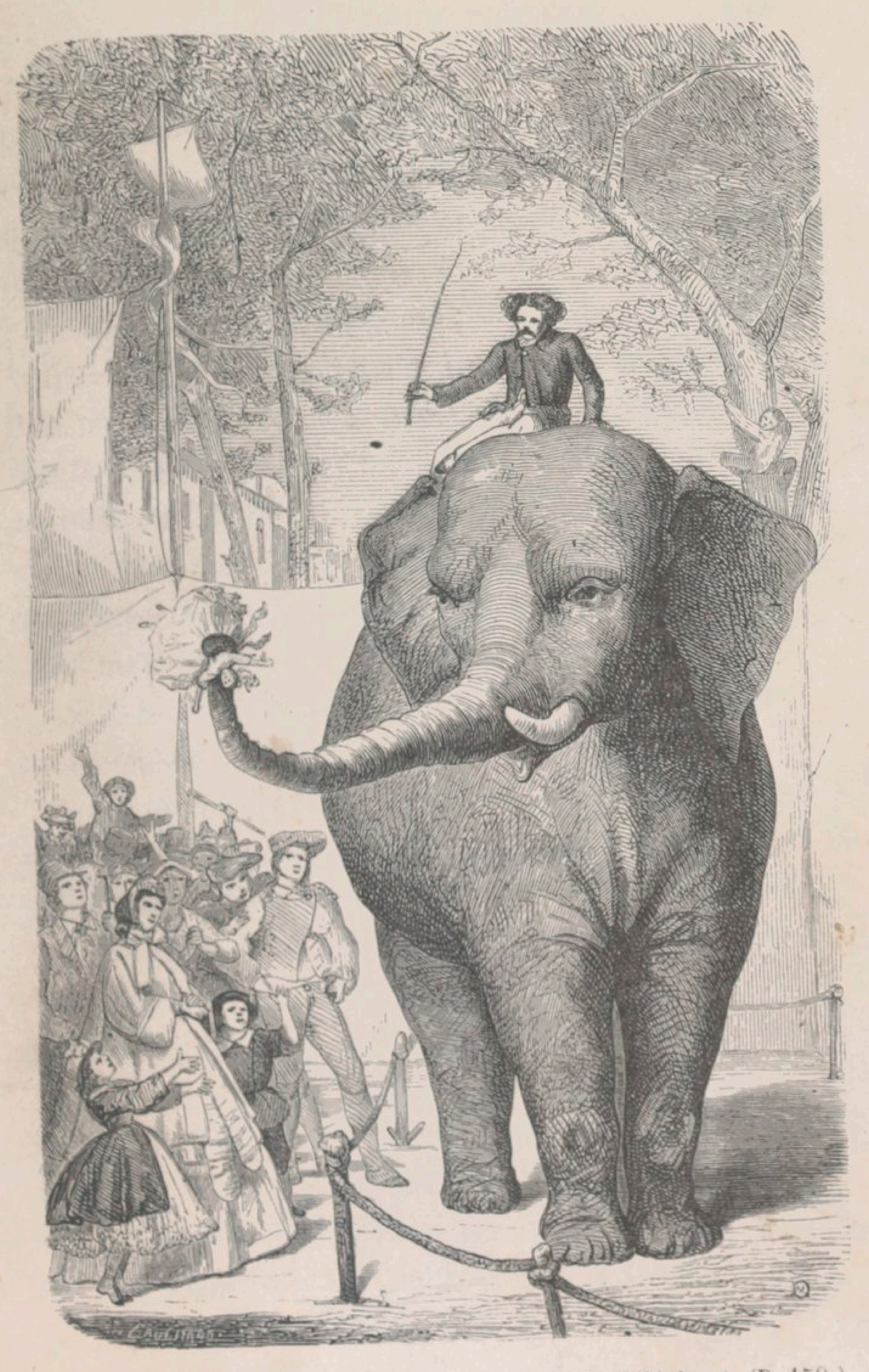
Le cornac commanda à l'éléphant de fléchir les genoux, puis s'élança sur le dos de l'animal. Alors, il lui ordonna de saluer le petit monsieur et la petite demoiselle venus pour faire sa connaissance.

Comment fit-il ce salut?

— Avec sa trompe, ma chère, comme nous saluons de la main. Le cornac nous a dit que cette trompe faisait l'office d'une véritable main : l'éléphant s'en sert pour ramasser la poussière, enlever des fardeaux, qu'il place lui-même sur son dos.

Nous étions dans un véritable ébahissement de tout ce que nous voyions et entendions, lorsque tout à coup je me sentis saisie par la trompe de l'éléphant et enlevée à une hauteur prodigieuse : tu vois d'ici l'effet.

Un cri général s'éleva dans l'assemblée : l'éléphant et moi nous fûmes les seuls qui gardèrent du sang-froid.



Tout à coup je me sentis saisie par la trompe de l'éléphant. (P. 150.)

Le bon animal me déposa doucement dans les bras de son maître ; celui-ci s'empressa de me restituer à Thérèse, fort mécontente, et nous avoua que cette manœuvre s'était exécutée sur un signe de lui.

Si tu aimes l'extraordinaire, ma chère amie, en voilà. Quant à Thérèse, dès que je lui fus rendue, elle me cacha sous son manteau, elle n'aurait pas été fâchée de prendre congé du cornac et de l'éléphant ; mais Léon, enhardi par la complaisance qu'on avait eue pour nous, fit quelques questions au brave homme, lequel, comme tu le penses, était bien disposé à y répondre.

« Est-ce que les éléphants mangent de la viande crue comme les lions?

— Fi donc ! nous ne sommes pas féroces, mon petit monsieur, nous ne mangerions même pas de côtelettes comme celles que vous avez mangées ce matin. Non, non, reprit avec emphase le cornac, les éléphants ne mangent ni chair ni poisson, ils se nourrissent de racines, d'herbes, de feuilles, de bois tendre, de fruits et de graines. Seulement, il leur en faut pas mal : ce bon petit animal que vous voyez mange par jour cent livres de riz, cuit ou cru, mélangé d'herbes (je crus étouffer), et il boirait volontiers un petit verre de vin ou de liqueur.

— Est-ce qu'il marche ?

— S'il m'arche? je vous en réponds, mieux que vous et moi. Il fait quinze ou vingt lieues par jour tout à son aise, et si nous étions pressés, il en ferait trente ou quarante. S'il marche! Sans compter qu'il est d'une adresse extrême! Il ne serait pas embarrassé pour terrasser un lion. C'est que, quand il est en colère, il ne badine pas. Lui si doux, si patient, si affectueux (le cornac caressait l'éléphant), devient l'animal le plus terrible. Alors, il fait trembler la terre avec son corps, arrache les arbres et peut même faire une brèche à un mur avec ses défenses.

— Pourvu qu'il ne se fâche pas contre nous!

— Vous n'avez rien à craindre : à toutes ses qualités, l'éléphant joint celle d'aimer les enfants.

— Quelle vilaine peau!

— Il est pourtant bien propre, allez; ces animaux-là se baignent deux ou trois fois par jour, quand ils se trouvent à proximité d'une rivière, Il y a bien des petites filles qui ne savent pas si bien se débarbouiller que lui. Il faut le voir remplir sa trompe d'eau et puis se laver, se laver! Ils font quelquefois des malices, ces bons éléphants; si l'on s'avise de leur manquer de respect, de les contrarier, ils ne se gênent pas pour vous arroser comme il faut. S'il marche! et qu'il nage encore comme un poisson.

— Il nage! plaisantez-vous, monsieur?

— S'il pouvait parler, mon brave éléphant, il vous dirait que les gens de son espèce rendent les plus grands services dans les passages de rivières, qu'ils peuvent se charger de deux pièces de canon et d'une infinité d'autres choses, sans compter qu'ils ne s'opposent point à ce que les hommes qui ne savent pas nager se pendent à leurs oreilles ou à leur queue. »

Mme Eugénie donna le signal du départ, au grand regret de Léon et de Thérèse.

Tu ne t'étonneras guère, si je te dis qu'il ne fut question que d'éléphants tout le reste du jour.

C'est une chose bien précieuse, selon moi simple poupée, de pouvoir instruire de petits enfants en satisfaisant leur curiosité.

Si Thérèse et Léon avaient dû lire tout ce qu'ils ont appris dans cette journée, ils y auraient bien vite renoncé, et pourtant ils aiment la lecture.

Tout en cheminant, la conversation continua.

« Comme ses petits yeux sont vifs! Avez-vous vu, madame, comme il regardait tendrement son maître? Et ses oreilles! sont-elles longues! Il les remuait toujours. Il est vraiment bien laid, ce pauvre éléphant!

— J'en conviens, mes enfants : toutefois sa laideur est rachetée par l'intelligence dont il fait preuve dans tous les services qu'il rend à l'homme, ce qui prouve encore une fois de plus que la

beauté est peu de chose, même pour un animal, quand on ne possède pas les qualités nécessaires pour se rendre utile et se faire aimer.

Le cornac aurait encore pu vous dire que les éléphants aiment la musique et qu'on parvient à leur faire marquer la mesure avec le pied, au son du tambour et des trompettes.

— Thérèse, ma sœur, si tu le prenais à la place de ton *mé....tro....nome*, dont le tic tac t'impatiente ?

— Oui, mon frère, c'est une bonne idée ; charge-toi de trouver un petit éléphant, et puis il faudra que tu aies un tambour et moi une trompette.

— Ce sera bien amusant !

— Petits fous, laissez-moi vous raconter encore d'autres prodiges de votre nouvel ami. Quoique son nez ne soit pas un modèle et qu'il ne puisse en tirer vanité, il a l'odorat très-fin. Ce gros personnage aime les parfums, les fleurs odorantes : si votre papa lui donnait la permission de se promener près des beaux orangers du jardin, il en mangerait les fleurs avec délices, et vous le verriez en un instant dépouiller les arbustes avec sa trompe.

— Oh ! que je voudrais voir cela, madame. Quand nous serons à Bordeaux, il faudra demander à papa de faire venir un éléphant à la campagne, pour manger nos orangers.

— Monsieur votre père goûterait peu la proposition ; ensuite, je crois que l'éléphant ne voudrait pas traiter ainsi les arbustes d'un propriétaire, il a trop de savoir-vivre pour ne pas résister à une friandise. C'est surtout dans son pays qu'il s'accorde de semblables douceurs ; quand il se promène en liberté dans les prairies, il choisit les plantes odoriférantes ; dans les bois, il mange les branches et les fruits, aussi bien que les feuilles de bananiers et des cocotiers. On dit, je ne l'ai pas vu, que l'éléphant choisit les fleurs les plus parfumées, les cueille une à une, en fait un bouquet, en respire le parfum.

— Et le met à sa ceinture, dit Léon enchanté de son bon mot.

— Non, la gourmandise l'emporte sur la coquetterie, il porte le bouquet à sa bouche et semble le goûter avec plaisir.

— Tout cela est bien étonnant, madame, et si ma bonne me le disait, je croirais qu'elle me fait des contes de négresse.

— Est-ce que tous les éléphants sont noirs ?

— Non, il y en a de roux et de blancs ; mais les noirs sont plus communs.

— Ce doit être drôle, un éléphant blanc !

— Ah ! les éléphants blancs sont de grands personnages ! Les Indiens, dans leur ignorance, croient que l'âme des empereurs passe dans les éléphants

blancs; ils témoignent peut-être plus de respect à ces éléphants qu'ils n'en témoignent à leurs princes.

— Comment cela?

— Ils les placent dans des palais, leur donnent des domestiques, de la vaisselle d'or, et aussi, je présume, un bon cuisinier. Les éléphants blancs sont revêtus de riches ornements; ils ne fléchissent les genoux que devant l'empereur, qui leur rend leur salut.

— Je suis sûr, dit Léon, que si les éléphants pouvaient parler, ils seraient les premiers à dire : « Vous êtes des ignorants; nous sommes des ani-« maux utiles, courageux et reconnaissants, mais « nous n'avons point d'âme d'empereur, et ça nous « est bien égal! »

— C'est fort possible, répondit gravement Mme Eugénie. En voilà assez, mes chers enfants.

— Oh! madame, je voudrais savoir combien pèse un éléphant.

— Ma petite fille, j'ai lu quelque part qu'un grand éléphant a le poids de cinquante hommes.

— Quel malheur, s'il marchait sur les cors de notre maître de danse, Thérèse!

— Que tu es drôle, mon frère!

— Madame, continua Thérèse, le cornac a dit qu'on trouvait les plus beaux éléphants dans l'île

de Ceylan; alors, on pourrait bien leur mettre des colliers de perles fines.

— C'est une bonne idée.

— N'est-ce pas que c'est avec les défenses d'éléphants qu'on fait de l'ivoire?

— C'est à dire que ces défenses sont d'une substance qu'on nomme ivoire.

— Tous ces jolis groupes, ces couteaux, ces petits vaisseaux ont coûté la vie aux éléphants; les Indiens leur font la chasse, car l'ivoire est d'un grand commerce.

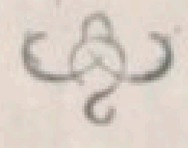
— Pauvres bêtes, » dirent tristement Thérèse et Léon!

Ainsi se termina notre conversation sur les éléphants.

Je suis presque tentée de te demander pardon d'une lettre aussi longue et aussi savante.

Toutefois, je te dis adieu, ma chérie, sans trompe et sans trompette.

CHARMANTE



LETTRE XV.

MERVEILLE A CHARMANTE.

30 juillet.

Ouf! quelle lettre pesante, chère amie! Plus d'une fois, je te l'avoue, j'ai eu besoin de songer à la petite main rose qui traçait ce *bavardage d'éléphant*, pour arriver jusqu'au bout.

Ton récit ne manque pas d'intérêt; seulement j'aimerais mieux l'entendre de la bouche d'une docte gouvernante, que de le devoir à la plume d'une poupée.

Je suis franche, car je t'aime. Hélas! l'expérience m'a appris la vanité des affections du monde : on se flatte, jusqu'au moment où l'on se trahit.

Moi, ma Charmante, je ne descends pas plus dans les profondeurs de la mer que je ne monte sur les éléphants; ce qui n'empêche pas que j'ai à te raconter un fait très-extraordinaire.

As-tu rencontré sur ton chemin de ces jeunes oncles, pleins de complaisance pour leurs neveux

et nièces? Ils n'usent de leur autorité que pour se faire aimer : porter les petits lorsqu'ils sont las ou qu'un ruisseau menace leurs petits pieds timides; atteindre les branches de noisettes hors de leur portée, faire des arcs, dresser un chien, raconter des histoires, demander la grâce d'un paresseux aux cheveux blonds et aux joues roses.

Nous possédons ce trésor. L'oncle Raymond est ici; sa présence parmi nous est celle d'un enchanteur. Il a les inventions les plus merveilleuses pour amuser nos petites filles. Loulouse l'aime tendrement; elle est fière de lui et ne manque pas de l'appeler *mon oncle* vingt-cinq fois par jour.

Une poupée comme moi ne pouvait échapper à l'attention d'un jeune homme tel que *notre oncle*. Il a compris mon importance dans la famille, et il ne s'est pas borné à ces agaceries qu'un collégien bien élevé ne manque pas de faire à toute poupée comme il faut.

Or donc, ma Charmante, c'était après le déjeuner; il faisait une chaleur extrême, et les mamans ne voulurent pas nous laisser aller au parc. Une seconde de plus et toute la bande joyeuse allait bouder.

L'oncle Raymond dit à Loulouse :

« Demande donc à Merveille de vous donner

une représentation de danse sur la corde ; elle est très-forte dans ce genre d'exercice, je le sais.

— Ma poupée ! la prends-tu pour une marionnette ?

— Tant s'en faut, ma nièce : l'art de danser sur la corde n'a rien de commun avec les sauts de ces misérable marionnettes dont tu parles.

— Vraiment ! Alors je ne dis pas non ; mais comment faire ?

— D'abord, il faut demander à Merveille son consentement. »

Aussitôt, Loulouse et deux de ses amies vinrent me dire en grande pompe qu'elles avaient entendu parler de mon talent, et que je serais bien aimable de leur donner une représentation.

Il paraît que, malgré la chaleur peu favorable à une danseuse de corde, j'accueillis la proposition avec une grâce au-dessus de tout éloge : le jeu était commencé.

Pendant que Louise me faisait une toilette de circonstance, robe de crêpe rose, souliers de satin blanc, Raymond, au moyen de deux chevalets placés vis-à-vis l'un de l'autre, tendait une corde de grosseur moyenne à une certaine hauteur.

Je t'avoue qu'en entrant dans le billard, où les spectateurs étaient réunis, j'éprouvai une sorte de vertige à la pensée de monter sur la corde.

Quoique assez maîtresse de moi-même pour ne

pas changer de visage, Raymond vit ce que j'éprouvais, et il me dit avec une bonté que je n'oublierai jamais : « Ma chère Merveille, ayez confiance, je sais que je me ferais un mauvais parti avec le monde entier si j'exposais votre vie, et d'ailleurs la poupée de Loulouse peut-elle m'être indifférente ? Ne craignez donc rien. »

Il me mit dans les mains un petit balancier couvert de papier d'argent, me plaça sur la corde, fit apporter du blanc d'Espagne, en frotta la semelle



Je courus légère comme l'oiseau.

de mes souliers, et l'orchestre, confié à Roselein, s'étant fait entendre, je commençai à lever un pied et puis l'autre, d'abord lentement, puis plus vite, et enfin je courus légère comme l'oiseau.

Louise ne goûtait qu'à moitié mes succès. Moi, je crus d'abord que c'en était fait de mon nez ;

pas du tout, peu à peu je pris goût à la danse, et ce fut avec un véritable sentiment de satisfaction que je fis mon premier entrechat. C'est extrêmement agréable, Charmante, de se sentir élevée au-dessus de tout le monde; mais la modestie n'y gagne rien.

La représentation a duré une heure. La corde est restée tendue, et j'y reparaîtrai pour mériter de nouveaux applaudissements. J'étais en nage. Loulouse a jeté sur moi un châle, m'a emmenée dans sa chambre; j'ai changé de linge; Louise a même poussé la précaution jusqu'à chauffer ma chemise (tant pis pour les Darling). Elle m'essuyait le visage, m'éventait, me plaignait; elle me fit boire un peu de kirshen dans de l'eau chaude, comme font les hommes au retour de la chasse.

J'entends d'ici la question de ma Charmante : Comment une poupée peut-elle danser sur la corde?

Cette question ne sera point résolue par moi; j'ai promis le secret. Les poupées ne jouent point avec une promesse. J'ai donc le regret, ma douce amie, de ne pouvoir satisfaire ta curiosité; mais si tu étais ici, je consentirais de grand cœur à partager mes succès avec toi. La présence de l'oncle Raymond amène une variété bien précieuse dans notre vie.

Hier, nous sommes allés faire une visite qui avait été remise jusqu'à ce jour à cause de quelques prétendues difficultés, comme le passage d'une rivière avec des ânes, une montagne à descendre à la nuit.

Raymond a répondu de nous, et la partie a été décidée à la grande satisfaction de tout le monde. Le voyage s'est passé comme l'oncle l'avait promis : pas le moindre accident; la prudence d'une part, l'obéissance de l'autre, il n'en faut pas davantage pour assurer les plaisirs de l'enfance. Nous sommes arrivés dans un vieux château où la mode n'a pas encore pu exercer son influence, quoique situé à cent lieues de Paris, abrégées par le secours du chemin de fer. Ce château est très-différent du nôtre : ce qui m'a surtout frappée, c'est la différence des jouets. Sortie des Salons de Giroux, je n'aurais jamais cru qu'on osât offrir aux petites filles d'aujourd'hui des jouets de bois, de fer-blanc et de faïence. Je fus donc très-surprise en voyant deux bonnes petites sœurs, Noémi et Rosalie, nous présenter une vieille poupée de famille, habillée d'indienne et sans crinoline.

Cette poupée, appelée Manette, excite autant d'admiration que nous; elle est aimée, choyée par les deux sœurs, comme toi et moi le sommes par Loulouse et Thérèse.

Nanette a un ménage de bois, une garde de sol-

dats de plomb ; son carrosse de fer-blanc ne roule pas au moyen de ressorts ; une des petites filles le tire avec une ficelle. Comme société, Nanette a un polichinelle qui s'agite sans aucune espèce de dignité, un chat et un chien ; elle se promène dans une prairie de Nuremberg dont les arbres



Comme société Nanette a un polichinelle. (Page 166.)

gardent toujours la même symétrie et ont la même teinte en toute saison.

J'étais embarrassée de me trouver dans cet intérieur si simple. Évidemment, Nanette ne court pas les chemins comme nous ; elle n'a pas de costume de voyage pour aller d'une campagne à

l'autre; mais son trousseau a été taillé et joliment cousu par les deux sœurs; j'ai vu un bas tricoté par Noémi, c'est un petit chef-d'œuvre. Quand la robe de Nanette est sale, on la savonne.

Ah! que tu te tromperais, Charmante, si tu croyais que j'étais fier de mon élégance! J'étais humiliée de ma crinoline, de mon chapeau *batelière*, de mes bas à jour et de mon saute-en-barque.

Louise ne partageait pas mes sentiments; elle me regardait d'un air de satisfaction et semblait dire :

« Quelle différence! »

Entre nous, bien entre nous, ma chère amie, n'est-ce pas folie de renoncer à ces joujoux d'autrefois et de faire de nous des objets de prix?

Ces petites filles avaient l'air aussi heureux que Loulouse et ses amies. Et nous-mêmes, Charmante, que gagnons-nous à tant de luxe?

Une fois qu'on a donné à sa fille une poupée merveilleuse, on ne dépense plus rien pour les joujoux. Nous sommes dans la solitude pendant les heures de travail. Nanette a toujours de la société; qui l'empêche de causer avec ce brave Polichinelle plein d'esprit et de gaieté?

Pour elle, la nuit la plus sombre est sans terreur : au moindre effroi, cavaliers et fantassins marchent à sa défense; le vieux chien, tout râpé

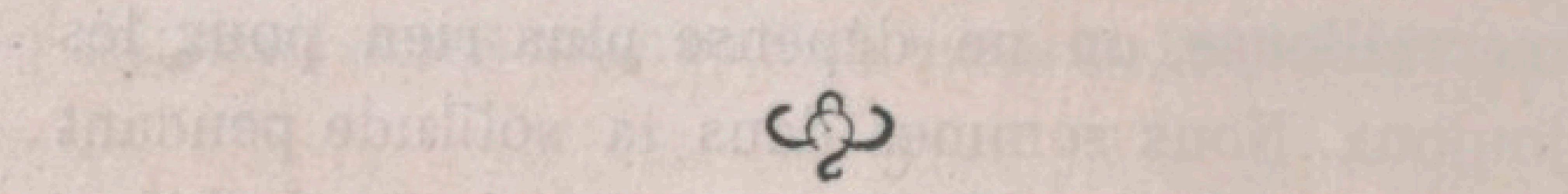
qu'il est, fait bonne garde; Minet ne laisse pas sortir de son trou la souris la plus rusée.

Si nous voyons de la verdure et des fleurs, c'est grâce à la tendresse de nos *petites mamans;* mais que de pauvres poupées seraient heureuses de se trouver de temps en temps dans une belle prairie de Nuremberg, d'y voir une poule et un coq en bois peint!

Du reste, les enfants ont justifié ma critique en s'amusant avec ces modestes joujoux. L'oncle Raymond en a fait ressortir l'avantage et l'agrément, et je suis remontée sur mon âne, bien convaincue que le progrès est nuisible aux poupées et aux plaisirs de l'enfance.

Quoi qu'il en soit.... Adieu.

MERVEILLE.



LETTRE XVI.

LA MÊME A LA MÊME.

Août.

Je ne voudrais pas faire de médisance, et toutefois il m'est impossible de te laisser ignorer les observations que me fournissent ces demoiselles. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'il est permis de remarquer les défauts d'autrui pour son propre avancement.

Je ne nommerai personne, Charmante, non pas même à toi, ma chérie.

Tu as certainement dû observer que les enfants ont deux sortes de défauts : les défauts naturels et ceux qu'on leur donne.

La gentille petite fille à laquelle je pense en ce moment ne serait pas coquette, si sa mère ne portait pas la recherche d'elle-même jusque dans la toilette de son enfant. Quelle erreur, Charmante, de croire que des poupées et des enfants peuvent porter avec indifférence de riches ajustements !

Il faut entendre mon petit personnage deman-

der à sa bonne, quelle robe, quelle ceinture elle lui mettra! Et lorsque le choix de la bonne n'est pas d'accord avec celui de mademoiselle, il s'ensuit une querelle et souvent des larmes.

Arrivée au salon, l'enfant va droit à sa mère et à ses amies *les plus sûres* pour recevoir des compliments. Toutefois, cette petite fille marche à sa conquête avec un air de modestie qui fait mal à voir. Mais bientôt elle considère l'effet que produit son apparition; ses compagnes l'admirent et la petite ne manque pas de dire : « Ma robe a coûté cent francs; moi, j'ai trois chapeaux! »

Oui, j'ai entendu cela, et j'ai *failli* sauter de joie jusqu'au plafond, quand une bonne personne demanda à la petite fille : « Mademoiselle, mettez-vous vos trois chapeaux les uns sur les autres? »

L'enfant ne comprit pas au juste; cependant elle resta interdite et rougit.

Oh! la coquetterie! que ne fait-on pas pour la donner aux enfants? Et plus tard on s'étonne de récolter ce qu'on a semé.

Pauvres chéris! vous êtes si beaux et si heureux dans votre simplicité! Voyez ma Loulouse sauter, gambader l'été dans sa robe de toile et l'hiver dans sa robe de mérinos! son corps a de la souplesse, parce que rien ne l'opprime, ses bras sont potelés, hâlés, et en fait de bijoux je ne lui



Les enfants ont deux sortes de défauts : les défauts naturels et ceux qu'on leur donne.

connais que ceux qu'elle fabrique elle-même : des bracelets en graines de melon ou en perles bleues, et dans la saison des cerises en forme de boucles d'oreilles.

A quoi servent ces réflexions, dis-tu ? Pouvons-nous entreprendre la réforme du genre humain, faire la leçon aux mères ?

Assurément, Charmante, nos prétentions ne doivent pas s'élever jusque-là ; mais nous pouvons quelque chose, ne fût-ce que par les réflexions sages qui nous traversent l'esprit et dont le reflet se voit, n'en doute pas, sur notre physionomie.

Ensuite, il faut tout prévoir : notre correspondance peut tomber aux mains d'une personne.... Tu pâlis et pourquoi, Charmante? cette pensée ne me trouble nullement.

Que verrait-on dans le commerce de nos lettres? L'expression de deux cœurs sincères. Laissons ces terreurs aux petites filles dont le griffonnage et les fautes d'orthographe sont souvent un sujet de confusion.

Notre écriture, soit dit en passant, est belle, large et franche ; un enfant de huit ans nous lirait aussi bien qu'une grand'mère de quatre-vingt-dix ans.

Toutefois, chère amie, je suis loin de faire des vœux pour qu'un œil indiscret tombe sur ces pa-

ges. Ma vanité de poupée de *lettres* ne va pas jusque-là, et je ne sacrifierais pas volontiers à la gloire le mystère qui protége notre bavardage ignoré du monde entier, même contre cette bonne directrice de la poste, qui nous pèse et nous timbre avec tout son sérieux.

Oh! par exemple! comme je me suis éloignée de mon sujet! J'y reviens.

Que dire de cette détestable habitude de questionner les enfants sur ce qu'ils ont vu et entendu? N'est-ce pas les disposer à la critique, créer des mécontents et des insupportables?

J'ai assisté une fois à un interrogatoire sur un dîner.



L'enfant, exercé à ce genre d'observation, nomma tous les plats, en définit l'arrangement et le goût. Comme c'est important!

Tu souris, méchante! Eh bien, si j'avais un estomac, je ne modifierais pas ma manière de penser.

C'est par de tels moyens qu'on rend les enfants rapporteurs.

Fi! que c'est laid de rapporter!

Je ne suis qu'une poupée, mademoiselle, mais je n'ai pas à me reprocher de vous avoir dénoncée à votre bonne ou à votre maman.... et pourtant je vous ai vue, petite gourmande, prendre des pruneaux et des dragées rondes, un jour que vous étiez seule dans la chambre. Oui, mademoiselle, votre petite main tremblait, vous regardiez de côté et d'autre avec la crainte d'être surprise; votre bouche était si remplie que vous aviez de grosses joues, absolument comme votre bonne le jour de sa fluxion. Oh! que c'est laid d'être gourmande! Ce n'est guère plus beau d'être curieuse. Vous l'êtes aussi, mademoiselle; n'accusez pas Loulouse de me l'avoir dit; je vous ai vue de mes yeux écouter aux portes, vous pencher par la fenêtre pour regarder un singe qui jouait aux cartes, c'était l'heure de vos leçons; vous étiez seule, et si quelqu'un n'était pas entré pour vous retenir par votre robe, vous tombiez dans la rue, petite curieuse!

Je m'aperçois, chère amie, que j'ai empiété sur le domaine des défauts naturels; j'y reste, car tu ne tiens pas plus à la symétrie que moi.

Nous avons eu ces jours passés une scène affreuse : la plus blonde et la plus rose de nos pe-

tites filles, mais aussi la plus jeune, imagina de monter sur le siége du tilbury avec l'oncle Raymond. Un refus devait nécessairement être la réponse à une telle fantaisie, d'autant plus que les chevaux sont jeunes.

Quelle ne fut pas notre surprise, en voyant cette enfant insister, pleurer, frapper du pied, crier, se rouler et mordre sa bonne! J'avais bien vu rougir le front de ma Louise dans quelques discussions, mais jamais un spectacle aussi affreux ne s'était offert à mes regards. Moi, qui danse hardiment sur la corde, j'avais peur. Oui, grand peur!

Cette tête lisse se hérissa, ces beaux yeux bleus devinrent terribles; cette petite bouche rose, si jolie quand elle a des moustaches de crème ou de chocolat, était hideuse.

Charmante, plaignons cette pauvre petite fille. Que n'aurais-je pas donné pour la voir fouetter? Mais personne n'a eu cette bonne idée!

Chère enfant, que ne puis-je te guérir de cette affreuse maladie, qui se nomme la colère! Vois, quand la raison t'est revenue, comme tu as honte! tu te caches, je le comprends; si pareil malheur m'arrivait, j'en ferais autant. Tu souffres aussi, ton petit cœur bat trop vite, tu étouffes; tes larmes brûlent ces bonnes joues que tes parents aiment tant à caresser. Oh! ma chérie, corrige-toi

bien vite, autrement tu seras malheureuse ; car personne ne t'aimera, pas même ta poupée, et c'est ce qu'il y a de plus triste au monde.

Il me reste à te raconter une histoire que je voudrais pouvoir oublier. O mémoire! don précieux et terrible qui nous ramène vers le passé avec toute l'illusion de la réalité, tu es l'écho fidèle de nos douleurs, tu fais renaître le danger et l'effroi qui l'accompagne, tu rends les pleurs à nos yeux, le sourire à nos lèvres.

Oh Charmante! je donnerais ma plus belle robe pour perdre le souvenir de ce que je vais te raconter. Je voudrais avoir de cette encre sympathique et mystérieuse qui ne laisse pas de trace sur le papier.

Une enfant que j'aime, une enfant chérie de ses parents, traitée avec une indulgence à toute épreuve, cette enfant a fait un mensonge : horreur! horreur!

« Ma fille, est-ce toi qui as renversé l'encrier sur ma table?

— Non, maman. »

Enfant, pendant que tu trahissais la vérité, tes yeux te trahissaient aussi. Personne ne croit à ce non; tu l'as dit bien haut pour essayer d'y croire toi-même.

Le livre est magnifique : la Touraine illustrée. Le château d'Amboise est couvert d'un affreux pâté.

La mère ne regrette pas ce beau livre; elle voudrait qu'il n'eût jamais paru sur la table, puisqu'il a été l'occasion d'un mensonge.

Cependant, les domestiques interrogés disent non; la coupable est connue de tous. L'aveu attendu ne vient pas. Or, tu sauras que nous avons un petit chien, lequel marche sur les pattes de derrière pour obtenir un morceau de sucre, passe au travers d'un cerceau, se promène l'hiver en redingote verte, la canne à la patte. Tout à coup, la mère accuse cet aimable savant d'avoir voulu s'introduire dans le château d'Amboise : sa queue doit être la coupable. Il est condamné à l'exil. C'en est fait, Zéphyr quittera cette maison où il reçut le jour. On l'enverra en Lorraine chez une bonne dame qui n'a pas d'encrier sur sa table et encore moins de livres illustrés. Une occasion se présente, Zéphyr partira. Les chevaux sont attelés; l'innocent Zéphyr (c'était pitié de le voir) entend les chevaux; il croit qu'il s'agit comme tant d'autres fois d'une promenade. Il jappe, il saute avec toutes les grâces d'un chien, qui s'est bien conduit, sur les genoux de sa petite maîtresse, lui lèche les mains, la regarde, *lui parle*.

Tout à coup des sanglots éclatent.

« Ciel! Zéphyr aurait-il mordu mon enfant chérie?

— Oh! mère, que j'ai de chagrin!

— Que veux-tu, ma fille, Zéphyr doit nous quitter....

— Maman, Zéphyr n'est pas un chien maladroit. La coupable c'est....

— Tu la connais?

— Oh! oui, c'est moi.

— Je le savais, répondit gravement la mère; et comme mon enfant n'a pas eu confiance en moi, j'ai dû avoir recours à un petit artifice pour lui arracher un aveu que j'aurais été heureuse d'entendre. Comment ma fille a-t-elle pu mentir?

— Je n'en sais rien, maman, pardonnez-moi; grondez-moi, quoique je sois bien malheureuse. Jamais je n'aurais cru qu'un mensonge ferait tout cela!... Et puis on ne me croira plus jamais!

— La confiance reviendra, quand tu auras été fidelle à la vérité pendant un certain temps; car je ne puis te cacher que tu as perdu mon estime, celle de tes amies et de nos serviteurs: c'est ta punition. »

Cet incident a troublé la paix de notre intérieur; mais tous les nuages passent, et celui-ci a passé. Nous sommes redevenues heureuses, parce que la petite fille est redevenue sage.

Adieu, Charmante, je te dis en toute vérité que tu n'as pas d'amie plus dévouée que

MERVEILLE.



LETTRE XVII.

CHARMANTE A MERVEILLE.

10 août.

Je conçois qu'une poupée qui danse sur la corde goûte peu les éléphants : si j'avais pu prévoir jusqu'où tu t'élèverais, ma chère amie, je me serais bien gardée de raconter les exploits de ce brave éléphant qui, malgré toute son intelligence, ne sera jamais, du moins je le crois, un danseur de corde.

Tu m'aimes, et tu me dis la vérité ; eh bien, moi je t'aime, et j'accepte la vérité. Je ne suis nullement piquée de tes observations, ma chère Merveille, mais je ne vois pas sans une certaine crainte la vie désœuvrée que tu mènes. Ta correspondance s'en ressent ; tu n'es plus cette grave poupée d'autrefois. Remarque, chère amie, que c'est en suivant tes conseils que je m'instruis. Et combien je m'en applaudis ! Au lieu d'être habillée et déshabillée six fois par jour, de faire l'éternelle dînette, d'être mise en pénitence, et fouettée au besoin, je passe mes journées dans la société intime de

Mme Eugénie et des enfants. J'assiste aux leçons; j'ai un petit pupitre, un tablier de soie noire pour épargner les taches d'encre à ma robe rose; je travaille à mon trousseau; je suis de toutes les parties. La semaine prochaine nous irons faire les vendanges à Langon.

Je ne connais pas ton Alsace, mais je ne me fi-



Madame Eugénie.

gure rien de plus beau que notre pays avec son ciel toujours bleu. La Garonne est un fleuve majestueux. La première fois que nous avons pris le bateau à vapeur pour nous rendre à ce joli port

de Langon, j'étais transportée de joie et d'admiration. Les vignes aux pampres verts chinés de rouge ressemblaient, sous les rayons du soleil, à une longue chaîne d'émeraude et de rubis. Le fleuve est bordé de belles maisons ayant toutes des terrasses où s'empressent d'accourir les mères et les enfants pour voir passer le bateau. On aime les voyageurs, on les salue avec bienveillance.

Chemin faisant, la clochette du bateau avertit les riverains, et aussitôt des barques amènent de nouveaux voyageurs.

Je pensais à toi, Merveille : mon cœur te cherche toujours, lorsqu'un grand et doux spectacle s'offre à mes regards.

Les pays de vendanges ont un caractère de gaieté qui se communique aux habitants les plus paisibles, même lorsque, comme nous, ils ne boivent pas de vin doux.

Mme Eugénie, que j'aime chaque jour davantage, a une grande joie : son fils passe les vacances avec nous. C'est un élève de Saint-Cyr, grand et beau garçon. Il parle de guerres et de combats à toute heure. Il nous fait faire l'exercice, et bientôt nous tirerons au pistolet. M. Alphonse prétend que notre éducation serait incomplète sans cela.

Mme Eugénie est fière de son fils; quand elle le voit à cheval, elle rougit d'orgueil, et je crois que

si quelqu'un lui offrait d'éloigner Alphonse d'un champ de bataille, elle refuserait.

Ce jeune homme n'a point le caractère de *ton oncle Raymond*, il ne joue pas avec nous, il travaille, saute les fossés à cheval et me semble fort occupé de ses moustaches. Il aime sa mère. J'ai surpris plus d'une fois une expression de tendre respect dans son regard. Quelle humble et douce femme que cette mère! Son cœur s'est donné franchement à nous. Aussi, quoique la présence de M. Alphonse rompe un peu notre intimité, je vois avec peine comme les jours passent vite : bientôt le fils quittera sa mère.

A propos de temps, ma bien chère, Thérèse a reçu une montre, et la bonne petite n'a pas voulu que sa poupée fût moins bien traitée qu'elle-même. J'ai donc une belle montre au côté, seulement elle ne va pas; il est toujours midi à ma montre. Cette immobilité me paraît un avantage, et non pas un défaut, comme le prétend Thérèse. Le temps fuit, tout le monde s'en désole : pour moi, il est toujours midi. Oh, Merveille! que de gens voudraient ainsi enchaîner les heures!...

Ce présent d'un bon oncle devait nécessairement faire naître bien des questions. Thérèse répond avec complaisance à tous ceux qui lui demandent l'heure, ne comprenant plus comment elle a pu jusqu'ici se passer d'une montre.

Tu sais que la petite aime à s'instruire; toutefois elle est douée d'une certaine discrétion qu'il est rare de rencontrer chez les enfants. La plupart d'entre eux pensent qu'une gouvernante doit tout savoir, et ils prennent souvent un malin plaisir à mettre sa science à l'épreuve. Ce n'est pas ainsi que ma petite Thérèse agit avec Mme Eugénie, il y a toujours de la réserve dans ses questions : « Madame, dit-elle l'autre soir, c'est une bien bonne invention qu'une montre : on ne pourrait pas vivre, n'est-ce pas, sans savoir l'heure.

— Vraiment si, mon enfant, il y a des gens qui ne se soucient guère de savoir l'heure, et ils ne s'en portent pas moins bien, je vous assure.

— Oh! oui, mais c'est une bonne invention. Est-ce que Jacob avait une montre?

— Non.

— Vous le savez?

— Positivement.

— Je disais cela pour plaisanter, madame. Comment pouvez-vous être sûre que Jacob n'avait pas de montre?

— Par la raison, reprit en souriant Mme Eugénie, que les hommes ont vécu longtemps sans avoir recours à ce moyen pour marquer le cours des heures.

— Léon, viens vite, madame va nous raconter l'histoire des montres.

— Tu ne rêves plus que montres, ma sœur, et puis tu veux toujours savoir le commencement de tout!

— C'est plus facile que de savoir la fin : écoute.

— Mon cher Léon, dit Mme Eugénie, je suis loin de blâmer votre sœur d'aimer à se rendre compte de ce qui frappe son attention. A votre âge, mes chers amis, c'est une excellente manière de s'instruire. La *montre de Jacob* m'annonce qu'il est sept heures, nous pouvons sortir ; nous causerons en nous promenant. »

A ces mots : la *montre de Jacob*, Thérèse prit à peine le temps de nouer son chapeau, et m'emmena nu-tête, selon l'usage de beaucoup de poupées du Midi.

Mme Eugénie ne fit pas languir notre curiosité.

« Mes chers enfants, vous avez assez de raison pour comprendre que toutes les inventions humaines ne sont pas nées le même jour, mais qu'elles sont l'œuvre de l'expérience et du génie de l'homme.

« Pendant longtemps les astres, le soleil surtout, et les ombres qu'il laisse derrière lui ont été les moyens de mesurer le temps.

« La *montre de Jacob* était le soleil. En voyant tout à l'heure l'ombre s'allonger sur la montagne

que nous apercevons de nos fenêtres, j'ai su que l'heure de notre promenade était venue.

« Le cadran solaire devant lequel vous passez avec indifférence est la montre par excellence pour le vieux jardinier. Jean n'a pas de montre et il sait toujours l'heure.

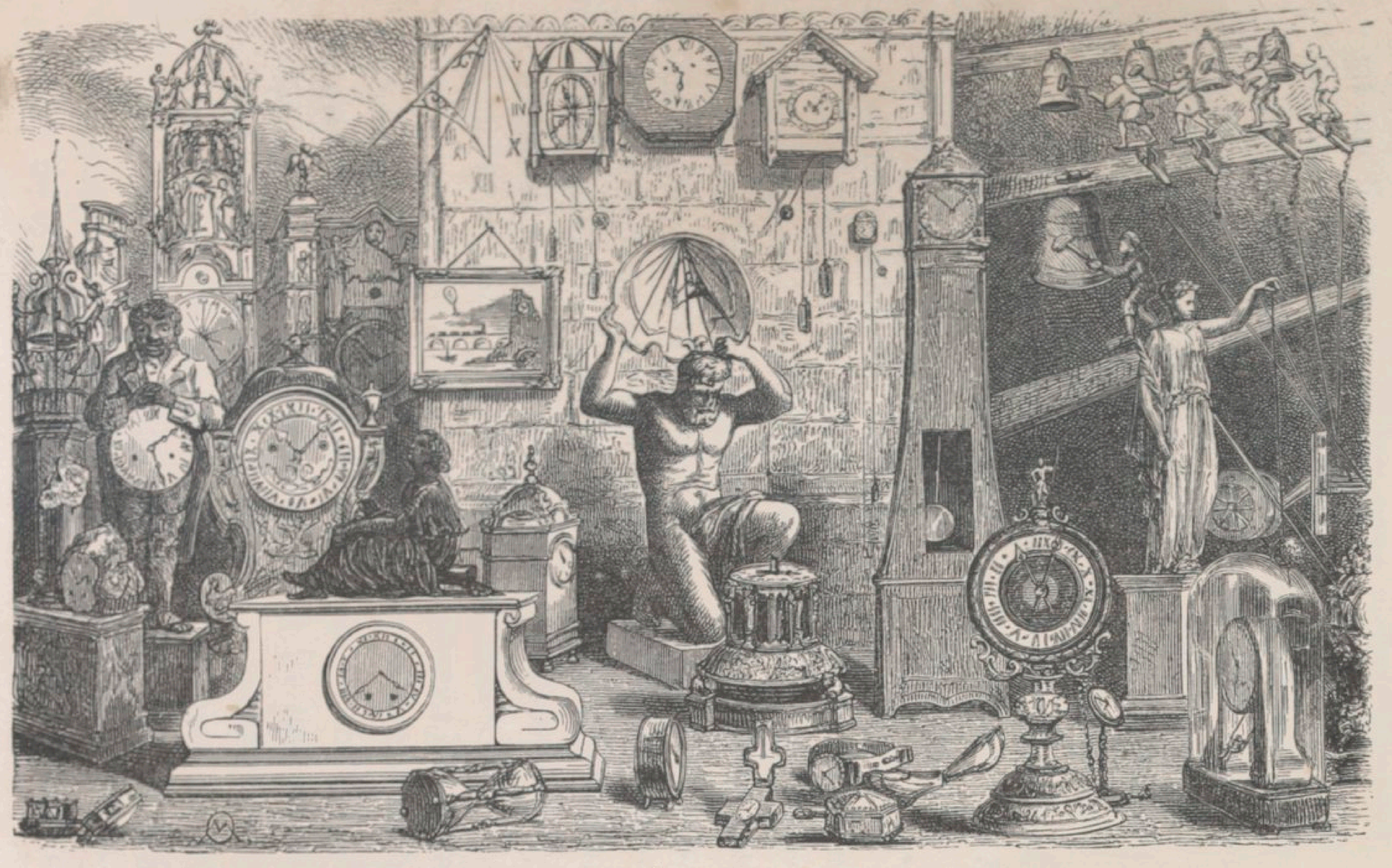
« Les peuples anciens ont fait toutes les expériences qui nous ont amenés à pouvoir diviser les douze heures qui s'écoulent entre le lever et le coucher du soleil. Ainsi, il y avait des horloges d'eau et de sable.

— Comme le sablier de Catherine pour faire cuire les œufs, s'écria Thérèse avec enthousiasme.

— Précisément. L'horloge d'eau consistait à placer de l'eau dans une urne ou dans une coquille : on la faisait couler goutte à goutte, par un petit trou, dans un autre vase. Vous comprenez que ce travail durait un ou deux jours. L'eau tombée et recueillie indiquait la mesure du temps comme le sablier de Catherine.

— Madame! Charmante et moi étions bien loin de nous douter de tout cela!

— Au onzième siècle, on inventa les horloges à poids; mais elles coûtaient si cher et étaient si rares, que le roi de France eût été bien content d'orner son palais de celle qui est dans la cuisine. Ce ne fut que quatre cents ans plus tard qu'on



Madame Eugénie ne fit pas languir notre curiosité.

vit ces horloges chez les gens riches. En 1364, Charles V, dit le Sage (vous voyez que ce mot n'est pas seulement applicable aux enfants), roi de France, fit venir d'Allemagne un célèbre mécanicien pour faire une horloge.

— Comment s'appelait-il?

— Qu'est-ce que cela te fait, Thérèse?

— Ce mécanicien se nommait Henri de Wick. L'horloge qu'il fit fut placée au palais du roi, en 1370.

— Et les montres, madame?

— Au quinzième siècle, Pierre Hele, puisque vous aimez à savoir le nom des gens, né à Nuremberg, la ville des jouets, inventa les horloges de poche, qui ne sont autre chose que les montres. Ces premières montres, ma chère Thérèse, n'avaient pas la forme de la vôtre; elles étaient ovales, aussi les appelait on *œufs vivants de Nuremberg*.

— Oh! madame, que j'aime ces histoires-là!

— Malgré toute l'admiration qu'excita l'apparition de ces montres, elles étaient loin d'avoir la précision des nôtres. Beaucoup de savants s'appliquèrent à les perfectionner, et ils ont réussi, comme vous le voyez, puisque aujourd'hui rien n'est plus ordinaire que d'avoir une montre. Cependant, celles qui ont une grande précision sont encore un objet fort cher.

« De toutes ces recherches et de ces inventions

successives est né le réveil-matin, que beaucoup de gens apprécient peu, il est vrai, mais qui n'en est pas moins l'ami fidèle des hommes laborieux et des voyageurs.

« Les religieux furent les premiers à faire usage du *réveil-matin*. Déjà à cette époque on avait inventé un mécanisme au moyen duquel une bougie s'allumait elle-même au moment où la sonnerie se faisait entendre.

« Il y a encore les horloges à carillon.

— Oui, j'en ai entendu à Liége, j'étais toute petite, toute petite, et, quand je pleurais, ma bonne me portait sur la place pour entendre le carillon, qui me consolait.

— Eh bien! cette invention existait avant le quinzième siècle. On a vu aussi plus tard des horloges *à jeux de harpes et de flûtes*.

« Des horloges, on est arrivé à faire jouer des airs aux montres, aux tabatières et aux pelotes. Il suffit pour cela de pousser un ressort.

— Bon papa a une tabatière qui joue le *Barbier de Séville*.

— Vous voyez, mes enfants, tout ce qu'il a fallu de temps, d'étude et de patience aux hommes, pour arriver à ce qu'une montre ne soit plus un objet de luxe. Aujourd'hui, l'ouvrier et les petites filles sages ne peuvent plus ignorer la marche du temps. »

Thérèse était dans l'étonnement des connaissances de Mme Eugénie, et moi j'admirais son zèle et sa prévoyance; car le matin même j'avais vu l'intelligente et bonne personne lire un long article sur l'horlogerie. Ce soin m'a donné une bien plus grande idée de Mme Eugénie, que la science d'un membre de l'Institut ne m'eût fait d'effet.

Appelle-moi pédante si tu veux, ma bien chère, mais je trouve toujours un plaisir nouveau à ces causeries instructives. J'espère que toi-même tu finiras par y prendre goût.

J'ai lu avec un vif intérêt ce que tu me dis des défauts des enfants. Je constate avec bonheur que ma petite Thérèse n'a que des défauts *simples*, qui céderont aux soins de son excellente gouvernante. Quant à Léon, c'est encore un dénicheur d'oiseaux, un peintre dont il faut se méfier. L'amour du vert et du rouge le pousse quelquefois à illustrer des livres qui perdent considérablement à sortir de l'ordinaire.

Adieu, ma Merveille chérie, aimons-nous toujours tendrement, c'est ce qu'il y a de plus doux dans notre vie.

CHARMANTE.



LETTRE XVIII.

MERVEILLE A CHARMANTE.

1er septembre.

Tes reproches sont justes; malheureusement, je ne me sens pas du tout en train de changer de conduite : je m'amuse, et, quoi que tu en dises, c'est le vrai rôle d'une poupée. Je suis trop franche pour ne pas t'avouer que les vacances sont tout à fait de mon goût. Toutefois, ne t'inquiète pas, Merveille est une sensitive, et le jour où la scène changera, je saurai mon rôle à l'instant.

Tes histoires me plaisent. De quel charme est cette correspondance! vraiment, nous sommes d'heureuses poupées! Que de gens n'ont rien à se dire ou ne savent rien se dire, dès qu'ils sont séparés! Mais, dis-tu (car tu as toujours été inconsolable de ne pouvoir parler), ils se parlent, ils entendent le son de la voix, cette musique de l'âme! Ma chérie, il faut savoir se contenter de ce qu'on a; d'ailleurs j'ai entendu dire bien souvent que les paroles s'envolent et que les écrits restent. Voilà pourquoi sans doute il y a tant de beaux

parleurs et si peu de lettres intimes comme les nôtres. Mais, trêve de réflexions, viens avec moi, Charmante, faire une belle promenade.

La partie de l'Alsace que nous habitons, le Bas-Rhin, a possédé autrefois un grand nombre de châteaux forts; des ruines s'élèvent au-dessus des Vosges comme le témoignage des hommes qui ont passé. La partie de plaisir par excellence consiste à aller faire une dînette dans les ruines. On emporte assez de provisions pour passer la journée sans trop souffrir de l'éloignement de l'office.

Le temps était splendide avant-hier; bonne maman, qui est toujours la bien-aimée, quoique je t'en parle peu, annonça dès huit heures du matin une promenade au vieux Windstein (c'est comme si je disais au château de la pierre du vent). A cette nouvelle inattendue, un chœur de cris joyeux s'éleva dans les airs, et ce ne fut pas une petite affaire de contenir cette bande impatiente jusqu'à midi, heure à laquelle s'effectua le départ. Un char à bancs nous emporta : ma présence n'est plus mise en question.

Pour arriver au vieux Windstein on traverse la vallée du Jægerthal (la vallée du chasseur); ici tout finit en *thal*. Oh! n'aie pas peur, Charmante, je ne te donnerai pas de leçons d'allemand. J'avais d'abord songé à apprendre cette langue; mais

c'est trop difficile. Toutefois, je sais quelques-uns de ces petits mots de tendresse qui existent dans toutes les langues, et passent naturellement du cœur à la bouche. Louise ne m'a pas laissé ignorer le charme de ce langage. Pardon de cette petite parenthèse, chère amie, je reprends ma course. Nous allions vite, et moi j'irai encore plus vite : je ne te ferai pas une description détaillée de la route. J'arrive d'un bond à un château où nous attendait un goûter, quoiqu'il fût encore de bonne heure ; mais les petites filles et les poupées bien élevées ne refusent jamais un fromage à la crème et des gâteaux.

Il n'y avait point d'enfant dans ce château. Une dame âgée nous reçut avec bonté : quelle noble et bonne physionomie ! Ses traits se retrouvent dans les portraits de famille dont le salon est orné.

Notre attention fut bientôt attirée par le bruit d'une usine, où l'on fait des barres de fer ; l'oncle Raymond voulut nous y conduire, répondant sur sa tête du petit troupeau ; mais il trouva peu d'empressement ; je crois qu'une fabrique de sucre d'orge en bâtons eût bien autrement stimulé la curiosité de nos jeunes touristes.

Après une halte, pendant laquelle le temps fut bien employé, je t'assure, on se remit en route.

Le paysage changea tout à coup d'aspect : ce n'était plus le mouvement de la fabrique ; notre

voiture passait en silence au bord d'un étang dont les eaux sont noires comme de l'encre, une petite fille crut même que c'en était. On lui dit que l'étang, encaissé entre deux montagnes couvertes de hêtres et de sapins, reflétait la couleur sombre des arbres. Cette explication ne put dissiper l'impression que j'éprouvais à la vue de ces eaux noires. Ce qui m'étonne, c'est que les poissons y courent gaiement comme dans un lac pur et limpide.

Enfin, après avoir suivi ce lugubre chemin, nous sommes arrivés au martinet qui alimente l'usine. Il est mû par un petit cours d'eau retenu par des écluses, ce qui fait que l'eau en sort furieuse et tombe en écume blanche pour disparaître sous le pont.

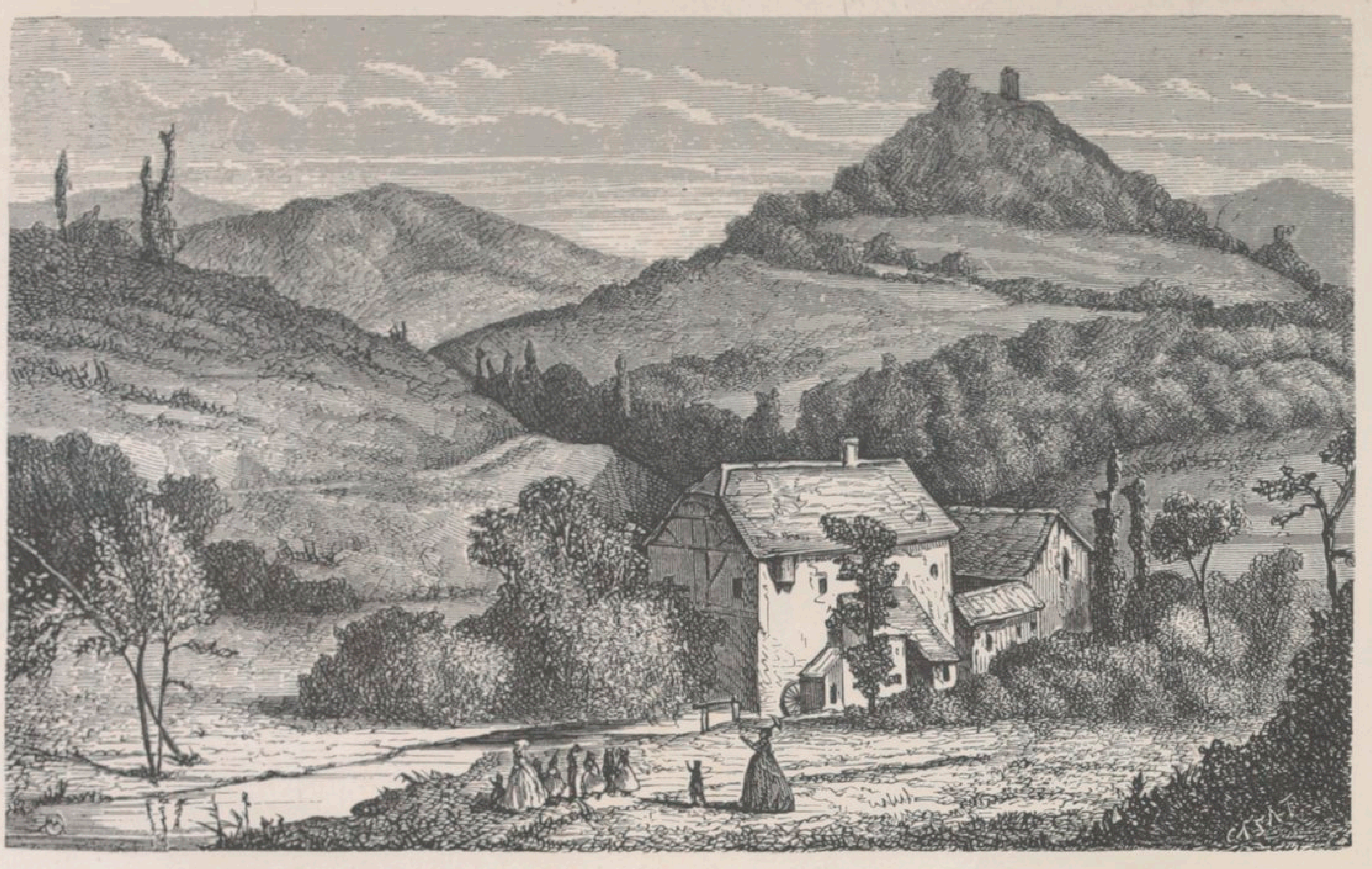
Arrivés à un petit sentier, nous descendîmes de voiture, et bientôt la ruine du Windstein s'offrit à nos regards. Je t'avoue, ma chère amie, qu'à l'aspect de cette tour placée à une hauteur prodigieuse, je fus enchantée de me sentir dans les bras de Loulouse. Toute la troupe voulait s'élancer au sommet du rocher ; bonne maman nous rappela que nous avions à faire une visite au garde forestier, dont la maison est bâtie dans le roc; il s'y trouve aussi des souterrains qui servent d'écurie, de grange et de cuisine.

Raymond ayant découvert une espèce de salle

creusée dans le roc, la société s'y établit; on fit du feu pour cuire des pommes de terre apportées tout exprès. Bonne maman favorisait cette dînette en grand, car elle craignait de voir les petites s'engager dans le sentier qui conduit à la ruine jusqu'à une certaine hauteur. Elle vante toujours les vues prises d'en bas. Ce manége lui réussit quelquefois. Loulouse ayant fait des questions, bonne maman s'empressa d'y répondre.

Certainement, le Windstein était un château fort, ces rochers que vous voyez étaient surmontés et flanqués de tours et d'autres édifices dont il est surprenant de trouver encore des restes, car on croit que le vieux Windstein a été bâti en 1212. Il y a des souterrains, des cachots, des chambres, une cuisine, tout ce qui constate une grande habitation. Nous verrons tout à l'heure l'entrée d'un souterrain qui devait communiquer avec le Schœneck (*le joli coin*), d'où la vue est si belle.

Bonne maman eut beau faire, il fallut se mettre en route; j'étais contre cette excursion remplie de dangers. N'importe, nous voilà grimpant; du reste, toutes ces robes roses, bleues et blanches, ces petits pieds gravissant la montagne, étaient d'un effet charmant. Les cris de surprise et d'effroi se succédaient. Raymond était un officier d'ordonnance incomparable : il parait à tous les dangers;



Bientôt la ruine de Windstein s'offrit à nos regards. (Page 195.)

une fois il me prit sur ses épaules et Loulouse sous son bras.

Pourquoi avoir fait cette dangereuse promenade? Par l'unique raison, ma chère, que les voyageurs ne manquent jamais d'aller visiter les ruines du vieux Windstein et que les enfants veulent toujours imiter les grandes personnes, se figurant que le plaisir est surtout là où ils ne peuvent aller; mais cette ruine, établie sur un rocher de neuf cents pieds de longueur, n'a été pour eux et pour moi qu'une masse imposante.

Raymond nous a dit que d'immenses trésors étaient cachés dans les souterrains du Windstein; qu'il voudrait bien les prendre pour acheter des poupées à ces demoiselles, mais que des chiens infernaux gardaient l'entrée du souterrain. Je préfère son autre conte. Il prétend avoir vu la nuit une dame sortir de ce sombre séjour pour se promener au clair de lune; elle était belle et blonde, et portait une magnifique couronne sur la tête.

Cette excursion a eu surtout pour résultat de faire apprécier aux enfants les promenades faciles au milieu desquelles nous sommes placés. Il ne me déplaît pas non plus de te prouver que j'habite un pays qui a ses beautés. Je ne suis pas assez forte en géographie pour établir une discussion; mais je crois que *mon pays* vaut bien le

tien. Oh! si tu voyais nos forêts! Figure-toi d'immenses jardins plantés de bruyères roses et blanches, des tapis de mousse toujours fraîche et douce aux pieds. Les Vosges, malgré leur couronne de hêtres et de sapins, n'ont point l'aspect sévère des Pyrénées. Ici, il n'y a point de précipices et de torrents, la vallée est paisible, et les ombres prolongées de septembre se jouent dans les prairies prêtes à rendre une nouvelle moisson embaumée. Que ne donnerais-je pas, ma chérie, pour passer quelques heures avec toi dans notre forêt du Grossenwald! Que dirions-nous? Rien; mais est-il toujours nécessaire de parler pour s'entendre?

Depuis ta dernière lettre, je suis moins gaie et je vois arriver avec un certain contentement le jour du départ des amies de Louise. Tu as raison, l'oisiveté des vacances est dangereuse, et j'aspire à reprendre ma vie ordinaire. . . . .

. . . .

Tous nos oiseaux sont envolés, à l'exception de notre gentille Milagros. Le bruit, les plaisirs ont à peine disparu, et déjà nous sentons le bienfait du calme de la vie de famille.

Aucune bonne action, Charmante, n'était venue marquer nos journées; nous ne vivions que pour nous amuser. Notre cœur était-il changé? Non; seulement, nous ne pensions qu'à nous. Pendant

ce temps-là, Suzanne, la fille du jardinier, *notre amie*, âgée de huit ans, était gravement malade. Nous n'avions pas remarqué que ses petits paniers de fraises, ses bouquets de la montagne nous manquaient! Oh! le monde. Sa puissance s'est fait sentir jusque dans le cœur de ma Louise. *Grand monde, petit monde*, l'un et l'autre renferment l'égoïsme. Regarde, observe, Charmante, et tu te convaincras de cette affreuse vérité.

A peine les amies furent-elle parties, que Louise demanda Suzanne.

« Suzanne! elle est au lit depuis un mois, la pauvre petite! »

Aussitôt Louise court chez sa mère lui annoncer la maladie de Suzanne.

« Crois-tu, chère enfant, que j'aie négligé cette bonne petite fille avec laquelle tu as joué tant de fois?

— Maman, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que Suzanne était malade?

— Je n'ai pas voulu t'attrister; cependant si tu avais prononcé son nom une seule fois, je ne t'aurais pas caché la vérité.

— C'est singulier! dit Louise en me regardant, j'aime beaucoup Suzanne et je n'ai pas du tout pensé à elle. Maman, expliquez-moi comment cela se fait.

— C'est une bien vilaine raison, Louise; mais

je te la dirai. Tu n'as pas pensé à Suzanne parce que tu n'avais pas besoin d'elle pour jouer.

— Maman, c'est vrai! Est-ce que j'ai un mauvais cœur?

— Non, ma fille ; il y a bien un peu d'égoïsme dans cet oubli, mais il y a aussi la légèreté de ton âge. »

Une visite à Suzanne fut immédiatement résolue. Milagros voulut en être, et comme il n'y avait aucun danger pour les enfants et pour moi, Mme Deville nous conduisit sans tarder chez la petite malade.

Notre arrivée fit grand effet ; la *maison* de la jardinière se composait d'une grande chambre, où couchait toute la famille, et d'un cabinet n'ayant d'autre jour que celui qui arrivait par une porte donnant dans la chambre. Ces bonnes gens n'étaient point dans la misère; leur travail eût-il été insuffisant, le château était là pour venir en aide à ses braves serviteurs.

Loulouse était entrée là souvent, munie d'une tartine pour Suzanne ; alors tout le monde se portait bien, était joyeux, et Louise avait trouvé plus d'un sujet d'amusement dans cette chambre, qui lui paraissait tout autre, maintenant que sa petite amie était malade.

Suzanne était levée; assise dans le vieux fauteuil de son père, enveloppée d'une couverture,

elle ne pouvait faire aucun mouvement; mais sa figure amaigrie prit une expression de joie que je n'oublierai jamais.

« Tu es malade, Suzanne?

— Oh! ça va mieux, mamzelle Louise; mais j'ai pris des médecines joliment mauvaises, allez! aussi votre maman me donnera des récompenses pour ma peine.

— Quand tu seras guérie, nous jouerons; vois-tu Milagros! C'est une petite amie bien gentille, elle ne querelle pas, elle veut toujours jouer à ce qu'on veut. »

Suzanne ne répondait pas grand'chose, ses yeux ne me quittaient pas; il est vrai que ce jour-là j'avais le cœur content, on aurait peut-être pu m'appeler *Charmante*.

Pendant que les mères causaient des progrès de la santé de l'enfant, les petites aussi causaient.

« Je voudrais te faire un plaisir, dit Loulouse à Suzanne, dis-moi ce que tu désires. »

Les joues de la malade se colorèrent; elle baissa les yeux et deux larmes en tombèrent.

« Qu'as-tu donc? Maman, Suzanne pleure, parce que je veux lui faire plaisir.

— Il ne faut pas fatiguer Suzanne, mes enfants, retirons-nous.

— Maman, moi je veux lui faire plaisir. Je t'en prie, dis-moi ce que tu désires. »

Et comme nous nous penchions vers elle, Suzanne me prit sans proférer une seule parole.

« Ma poupée! C'est impossible!

— Pas pour toujours, dit Suzanne, seulement un peu jusqu'à demain.... mamzelle Louise. »

La jardinière sentit l'indiscrétion de son enfant, toutefois elle l'excusa comme une mère qui serait bien heureuse de satisfaire le caprice de sa fille malade.

« Laisse-la-lui, dit Milagros, je te prêterai Niña, ou si tu l'aimes mieux, j'irai la chercher pour Suzanne. »

Cette proposition décida de mon sort. Loulouse, les yeux brillants de larmes, le teint animé, dit à Suzanne :

« Je te la prête jusqu'à demain, aies-en bien soin, dame! »

Suzanne éclata de rire.

Pendant que cette petite scène se passait entre les enfants, j'entendais Mme Deville dire à la jardinière :

« Acceptez, vous me ferez plaisir. »

Et la bonne paysanne répondait :

« Puisque madame le veut.... Du reste j'en aurai grand soin. »

Rien ne peut te donner une idée de l'agitation de ma Loulouse. Si je ne me trompe, le souvenir de ce sacrifice ne s'effacera pas de sa mémoire. En

quittant la chaumière, elle renouvela ses recommandations à Suzanne, elle me posa le mieux possible, pour ne pas me chiffonner, sur les genoux de la petite fille, qni n'en croyait pas plus ses yeux que ses oreilles.

Te l'avouerai-je, Charmante ! moi qui t'écris des



Elle me posa sur les genoux de la petite fille. (Page 205.)

pages de philosophie, je fus un peu impressionnée en me voyant dans cette chaumière, et je me demandai avec une sorte d'effroi ce que j'allais devenir pendant vingt-quatre heures chez ces bons paysans. Tu voudrais sourire de pitié ? Je te le pardonne, car je n'ai pas tardé à me juger moi-même et à prononcer ma condamnation.

Seule avec son enfant, la jardinière me prit dans ses mains, me retourna, examina mon linge, ma robe, mes cheveux et mes yeux. Cette brave femme touchait chaque objet de ma toilette avec une délicatesse extrême. Fidèle à sa promesse, elle ne permit pas à Suzanne de me manier à son gré; elle me tint longtemps, très-longtemps devant sa petite fille, me tournant et me retournant suivant le caprice de l'enfant.

« Mère, si elle était à moi!

— Que ferions-nous d'une demoiselle comme ça, Suzanne? Tu aurais toujours l'air d'avoir la poupée du château. Mais laisse venir la Saint-Denis, et tu auras une *fille* à toi, bien sage, point coquette, et qui sera de la famille; tu pourras la retourner à ton aise. Une poupée en robe de soie, ça n'est pas pour nous, ma mignonne. Allons, je vais mettre Mlle Merveille sur mon lit, et toi, tu vas te coucher. »

Suzanne ne fit pas d'objection, elle se laissa mettre au lit, et après que sa mère l'eut embrassée et bien bordée, l'enfant s'endormit; nul doute que je lui apparus en rêve.

La mère de Suzanne me regarda encore des pieds à la tête; cette fois c'était pour son propre compte, puis elle me mit dans l'armoire.

Par un hasard tout à fait heureux, une fente de la vieille armoire me permit de ne pas rester

étrangère à ce qui se passait dans ce modeste intérieur. J'étais presque assise sur une pile de linge qui sentait la bonne lessive. Tu aurais grand tort de me plaindre : un peu d'ombre fait grand bien après le soleil.

Jean, notre bon jardinier, rentra, la bêche sur le dos. A peine avait-il ouvert la porte, qu'il cherchait des yeux son enfant.

« Elle dort, Madeleine?

— Oui, madame est venue avec les enfants. La petite Louise lui a laissé sa poupée jusqu'à demain. C'est du bon monde, mon ami, pas fier, pas rechigné. »

Madeleine ouvrit l'armoire et me montra à Jean, qui, je dois le dire à son avantage, ne fit pas grande attention à moi.

« J'en ai promis une à Suzanne.

— Tu as bien fait. »

Le bonhomme se leva pour regarder sa fille endormie.

« Madeleine, j'ai encore peur. Si nous la perdions?

— Oh! mon homme, ne dis pas de ces paroles-là, quand tout est à l'espérance. Si tu l'avais vue avec la poupée de Mlle Loulouse, tu n'aurais plus de ces idées-là. Tu me tournes le cœur, Jean; remercions plutôt le ciel qui nous a laissé notre enfant. »

Comme tu le penses bien, chère amie, je n'ai rien vu d'extraordinaire par la fente de mon armoire, et toutefois j'étais loin de me douter de toutes les vertus qu'abritait le toit de cette pauvre chaumière. Pas une plainte : la conversation du mari et de la femme n'a pas d'autre objet que le travail du jour et celui du lendemain. Le service de la table était beaucoup moins élégant qu'au château, mais l'appétit de Jean et de Madeleine ne paraissait nullement en souffrir. D'où j'ai conclu, avec un malin plaisir, que toutes les bonnes choses qui me passent sous le nez ne sont guère plus utiles aux autres qu'à moi.

Ma nuit a été très-paisible. Madeleine s'est levée trois fois pour s'assurer du sommeil de sa fille. La pauvre femme dormait profondément lorsque, vers quatre heures du matin, la voix de Suzanne se fit entendre : « Mère, à boire. » La petite fille fut bientôt servie. J'entendis un baiser et la recommandation de dormir encore pour guérir et aller cueillir des noisettes.

Mme Deville et les enfants arrivèrent de bonne heure. Un troisième personnage les accompagnait : Michette, la femme de charge, était allée à la ville acheter une poupée pour Suzanne. C'était une jolie Alsacienne avec un bonnet à ruban vert et or.

La surprise fut d'autant plus grande que le som-

meil m'avait tout à fait effacée du souvenir de la malade. On ne sait pas assez, Charmante, ou du moins on feint d'ignorer le bonheur qu'éprouve une petite fille en recevant sa première poupée. Suzanne devint rouge, balbutia, et prit des mains de Loulouse la jeune Alsacienne qui lui souriait. Je sortis de l'armoire, le danger était passé pour moi. Suzanne ne voyait que sa poupée, et je ne sais quel trésor eût pu l'en distraire un instant.

Ma petite mère remercia Madeleine du soin qu'elle avait pris de ma personne et me tint sur son cœur pendant le trajet de la chaumière au château.

Quand nous fûmes rentrées dans notre chambre, Louise crut devoir s'excuser de m'avoir fait passer une nuit hors du toit maternel. Elle ne dissimula point combien cette séparation lui avait coûté.

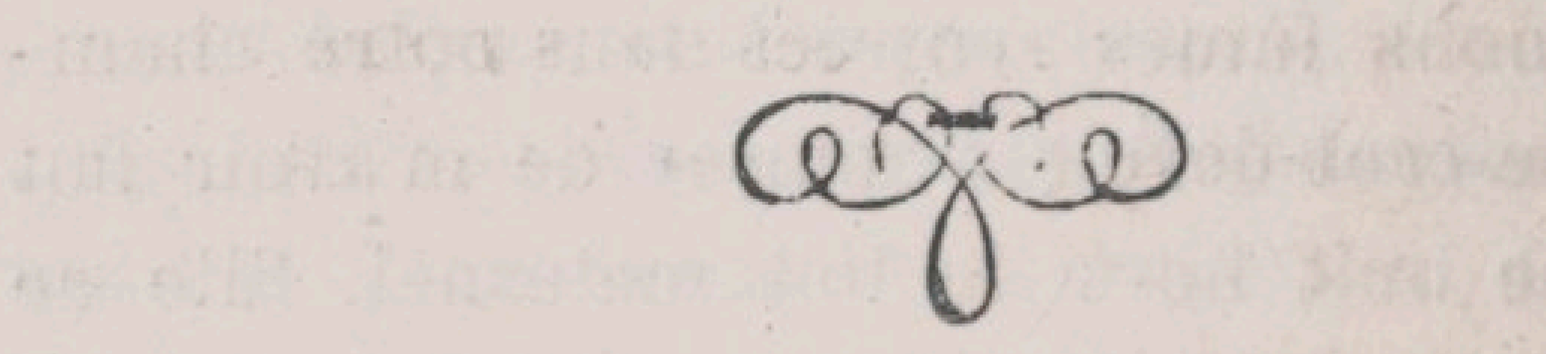
« Mais, vois-tu, ma poupée, ajouta Louise d'un petit air charmant, elle te trouvait si jolie, si gentille! Et puis il faut bien avoir pitié des malades, et surtout des pauvres enfants qui ne sont pas gâtés comme moi. »

Que ne pouvais-je dire à Louise que la tendresse d'un père et d'une mère suffit au bonheur de l'enfant, que Suzanne est aussi chérie qu'elle, et que ces pauvres gens se délassent des labeurs de chaque jour en regardant leur fillette, tout comme le riche papa de Louise oublie les ennuis et les pré-

occupations qu'amène la fortune en regardant sa jolie petite Louise!

Adieu, je te ménage une surprise. Permets-moi, en attendant, de te dire encore une fois que je t'aimerai toujours.

MERVEILLE.



LETTRE XIX.

LA MÊME A LA MÊME.

Non, Charmante, je ne veux pas rivaliser avec toi, je ne veux pas me donner des airs de *bas-bleu* qui ne m'iraient pas du tout (du moins je le crois), mais j'aurai la simplicité de te dire les choses merveilleuses que l'oncle Raymond nous a apprises.

Nous traversions la place du village, lorsqu'un marchand, assis sur le brancard de sa petite voiture, attira notre attention par ces mots prononcés d'une voix forte : *Vingt sous les grosses, dix sous les petites. Voyez, voyez, elles sont vivantes, grasses et bonnes à manger.*

Nous n'étions pas chargés d'approvisionner le château ; toutefois le marchand obtint notre attention. Quelle ne fut pas notre surprise en voyant des espèces de boîtes rondes, noires et jaunes, entassées les unes sur les autres. Tout à coup Milagros s'écria : *Ça remue!*

Le marchand sourit à la petite fille, prit une *des*

petites boîtes, nous montra une tête, des pattes. C'était une tortue. Raymond en acheta deux, et au lieu d'aller nous promener, nous sommes rentrés en toute hâte. Ce fut un grand spectacle de voir les tortues se traîner sur l'herbe. Louise et Milagros n'en revenaient pas. « Quelles vilaines bêtes ! » dit Louise.

Milagros n'était point de cet avis, et Raymond, voyant dans les yeux de la bonne petite fille un désir qu'elle n'osait avouer, lui offrit la moins grosse des tortues en lui recommandant d'en avoir bien soin.

« L'autre, ajouta Raymond, nous la mangerons.

— La manger? mon oncle, vous riez!

— Pas du tout, Louise, N'as-tu pas vu tous les habitants du village faire leurs provisions? Parce qu'un animal est laid et qu'il ne court pas, faut-il le mépriser? Je sais des choses bien intéressantes sur ces pauvres bêtes, mais puisque tu ne t'intéresses qu'aux étourdies comme toi, je.... »

Raymond ne put achever, Loulouse lui mit sa petite main sur la bouche, sauta sur ses genoux, le pria et le supplia si bien, que le grave oncle ayant fait asseoir les deux petites filles sur l'herbe, commença son discours par une leçon de morale, ce qu'on voit pour l'ordinaire à la fin. Cette méthode m'a paru assez piquante, et je la conseille-

rais volontiers aux maîtres : ils seraient peut-être plus sûrs d'être écoutés.

« Ma chère Louise, dit l'oncle Raymond, enchanté de l'importance que lui donnait la rencontre de deux tortues, je voudrais que les petites filles perdissent l'habitude de juger les choses et *les gens* sur l'extérieur. Ton joli chat blanc, auquel tu as mis un ruban rose au cou, qui mange de la crème dans ta soucoupe, est un personnage beaucoup moins intéressant que cette pauvre tortue. »

Louise voulut réclamer, Raymond ne lui en laissa pas le temps.

« Admire donc d'abord cette petite maison dans laquelle vit l'animal, et en parlant, Raymond tournait et retournait la tortue, frappant sur le dos qu'il appela une *carapace*. Si la tortue n'a pas l'agilité ni la force des autres animaux, elle est à l'abri de bien des malheurs. Touche, Louise, cette dure enveloppe, et tu comprendras que la tortue peut voyager tranquillement sans craindre d'être attaquée par ses ennemis.

— Quels ennemis ?

— Les animaux carnassiers, les oiseaux de proie, qui, je t'assure, se régaleraient volontiers de la chair de tortue.

— Elles sont armées, dit gravement Milagros.

— Précisément. »

Raymond nous fit remarquer que mesdames les

tortues ont la bouche fendue jusqu'aux oreilles, ce qui leur valut mille mauvais compliments de la part des petites filles.

« Je croyais, dit Louise, qu'une tortue était très-grosse, très-grosse.

— Tu as raison, il y en a d'immenses qui pèsent huit cents livres; mais celles-là sont dans la mer.

— *Ma petite* était-elle dans la mer? demanda Milagros.

— Non, c'est une petite tortue d'eau douce, peut-être une Française du Midi.

— Fi! mon oncle, dites une tortue du midi de la France.

— Les grandes tortues de mer, continua tranquillement la petite Espagnole, comment peut-on les prendre, puisqu'elles sont si grosses? et pourquoi les tourmenter?

— Ma chère Milagros, quand vous mangez du poulet, vous ne vous souvenez guère du plaisir que vous avez à jeter du grain dans la basse-cour, parce que les poulets sont notre nourriture naturelle. Eh bien! mon enfant, les tortues de mer sont d'un grand secours pour les navigateurs lorsqu'ils se trouvent sur des plages désertes, privés d'aliments frais et sains. Ces grosses tortues broutent l'herbe au fond de la mer.

— Elles ont donc des dents, monsieur Raymond?

— Non, leur mâchoires très-fortes les en dispensent.

— Mais comment peut-on les prendre au fond de la mer! demanda Louise à son tour.

— Ce n'est pas là qu'on les prend, Loulouse. Quand les tortues ont brouté l'herbe, elles vont à l'embouchure des fleuves pour boire de l'eau douce; c'est alors que les chasseurs s'en emparent, ou bien encore lorsque voulant prendre le frais, elles sortent la tête de l'eau. Mais si l on dit lent comme une tortue, on pourrait dire aussi, prudent comme une tortue. Dès qu'elles aperçoivent l'ombre d'un danger, elles se gardent bien de pareille fantaisie, elles s'en vont au fond de la mer, où elles se trouvent réunies par troupeaux.

— Mon oncle, est-ce qu'il y a des tortues au fond de la jolie mer bleue de Biarritz?

— Non, elles auraient encore trop froid; on les trouve dans les climats chauds; cependant il n'est pas sans exemple que ces grandes voyageuses s'égarent dans nos fleuves ou sur nos côtes.

— Sont-elles méchantes?

— Loin de là : ce sont les meilleures personnes du monde : douces. faciles à vivre, ni gourmandes ni querelleuses, ne déclarant la guerre à qui que ce soit

— Mais pourquoi les prendre?

— Pour s'en nourrir. La chair de la tortue est

dans certains pays d'une aussi grande ressource que la morue en France.

— Comment les pêche-t-on?

— Les pêcheurs se tiennent en silence sur le rivage à l'entrée de la nuit, surtout lorsqu'il y a clair de lune, et aussitôt que les tortues sortent de l'eau ou y rentrent, ils les assomment à coups de massue, ou bien ils les mettent sur le dos et leur jettent du sable dans les yeux afin de pouvoir s'en emparer. Ils les salent et en font un grand commerce. Les œufs de tortues sont aussi très-estimés.

— Mon oncle, dit Louise en laissant échapper son abondante chevelure, Milagros dit tout bas que j'ai un peigne de tortue.

— Il est vrai que tu es redevable de ton joli peigne à la tortue. Cependant il ne faut pas croire que toutes les tortues soient revêtues de ces belles écailles dont les hommes ont su tirer depuis bien des siècles les ornements que nous voyons. Autrefois un peigne comme celui de Loulouse eût coûté fort cher; c'est grâce aux nombreux voyageurs que l'écaille est devenue commune en Europe. L'écaille se trouve sur la carapace de certaines tortues, comme les ardoises qui couvrent le château. Ces écailles sont l'objet d'un grand commerce. Il y a des tortues qui portent jusqu'à quatre livres, sept livres même, de belles écailles.



Aussitôt que les tortues sortent de l'eau, ils les assomment à coups de massue. (Page 216.)

— Il doit être bien difficile de faire un peigne?

— Difficile ou non, ma chère Milagros, les tortues ne s'en mêlent pas : ceux qui s'enrichissent aux dépens de leur vie prennent la peine de façonner l'écaille; on la jette dans l'eau chaude pour la ramollir, on la met dans un moule pour lui imprimer une forme quelconque, et puis on presse fortement avec du fer. Lorsque l'écaille a subi cette préparation, un ouvrier la polit, fait des ciselures et ajoute tous les ornements qu'on désire.

— Comme la bonbonnière de maman; il y a des étoiles d'or! »

Nous étions déjà pas mal ébahies de tout ce que nous venions d'apprendre, ma chère amie, lorsque Raymond nous dit que parmi les vingt-quatre espèces différentes de tortues qui existent, il y en a une qu'on nomme la tortue *Luth*, parce que dans les contrées de la Grèce les inventeurs de la musique se servirent de la carapace d'une grande tortue pour faire un instrument sur lequel ils attachèrent des cordes. Ceci nous sembla extrêment merveilleux et je ne suis pas sûre que nos petites filles n'aient pas recours un jour ou l'autre au savoir-faire de Raymond pour construire des *instruments de musique* avec les carapaces des deux pauvres tortues qui paissent sur la prairie.

Il ne se passe pas de récréation sans que Mila-

gros et Louise se couchent sur le gazon pour surveiller de plus près les faits et gestes des pacifiques tortues. Il n'est question que de ces nouvelles hôtes. Les grâces, les beaux yeux, l'élégance et le sourire de Merveille ont disparu sous une carapace! N'importe, je ne suis pas jalouse et je ne donnerais pas ma liberté pour un palais d'écaille. Adieu, il se peut très-bien que cette lettre de tortue t'ait plongée dans un profond sommeil; permets-moi, ma douce amie, de t'en tirer par mille tendres baisers.



Les inventeurs de la musique se servirent de la carapace d'une tortue pour faire un instrument. (Page 217.)



LETTRE XX.

CHARMANTE A MERVEILLE.

Un événement qui était prévu n'en a pas moins attristé notre intérieur, ma chère Merveille : Léon, notre petit frère, est au collége; que de larmes a versées Thérèse depuis huit jours! Malgré mon goût pour les *merveilles de la nature*, je m'intéresse par-dessus tout à ce qui se passe dans le cœur et dans la tête de nos enfants. Tu auras donc tout au long, ma bien chère, le récit des petites scènes que le départ de Léon a amenées dans notre intérieur.

La première fois qu'il fut question du collége, nous étions aux Pyrénées. Deux mois nous séparaient de l'événement : deux mois, ce n'est rien pour nous qui savons que le temps a des ailes; mais pour Thérèse, c'était un avenir si éloigné, que la bonne petite ne prit aucun souci du chagrin qui la menaçait.

Le frère et la sœur s'aiment, ils se querellent aussi. Combien de fois Mme Eugénie n'est-elle pas intervenue pour rétablir la paix! N'importe,

Thérèse pleure, se désole, compte les jours, et soupire après le premier congé de Léon. Pauvres chérubins, ce qui vous arrive, arrive à bien d'autres! L'absence (oh! que c'est triste à dire, Merveille!) nous apprend à connaître nos amis; il faut que leurs qualités nous manquent pour que nous soyons justes envers eux! Te l'avouerai-je, ma chérie? Chez Giroux tu me semblais une poupée ordinaire, aujourd'hui tu es plus qu'une merveille pour moi, tu es mon propre cœur.

Mme Eugénie n'est pas femme à laisser passer inaperçue une pareille circonstance; elle en tire parti pour former le cœur et l'esprit de Thérèse, et tu me sauras gré de t'initier à nos causeries intimes.

« Madame, disait Thérèse hier au soir, je ne croyais pas avoir tant de chagrin du départ de Léon. Voyez comme je pleure, c'est affreux!

— Et pourtant, il n'y a pas quinze jours que vous êtes arrivée chez moi fort en colère contre Léon qui avait accroché un cœur de salade à la cage de votre chardonneret sans votre permission.

— Oui, c'est vrai, madame; maintenant je ne me souviens plus de rien du tout, du tout. Je m'ennuie de ne pas voir Léon; je pense à lui toujours, toujours. Je crois qu'il est bien mal-

heureux de ne plus travailler avec nous, de ne plus se promener sur le Cours, de n'avoir plus de dessert. Aussi, je lui garde la moitié du mien. Je vois bien que Léon était le plus complaisant des frères. Comme je l'aime! madame, croyez-vous que j'aurai toujours autant de chagrin?

— Non, ma petite amie, vous serez beaucoup plus heureuse quand vous reverrez Léon.

— Vraiment?

— C'est certain : tout le monde a besoin de temps en temps d'une petite épreuve, d'une privation, pour mieux apprécier ce qu'il possède. Charmante elle-même, délaissée par vous depuis le départ de votre frère, s'épanouira sous vos baisers; si par hasard la petite personne s'est avisée de vous trouver impatiente, négligente, étourdie; si en un mot elle s'est fatiguée de votre société, quel plaisir n'éprouvera-t-elle pas la première fois que vous lui ferez vos petites confidences, que vous lui donnerez une leçon de piano ou de dessin, et que pour récompense de son application vous la menerez au parloir rendre visite avec nous au collégien! »

Le nuage était passé : un flux de paroles vint rassurer Mme Eugénie et moi sur l'état du cœur de Thérèse. « Non, madame, Charmante ne paraîtra point dans un collége, ce n'est pas sa place; mais au fait, je l'ai un peu négligée, cette pauvre

fille! » Et aussitôt Thérèse se mit à me peigner, me pommader, m'essuyer le visage avec une gaze de soie. Et tout en m'habillant elle me conta ses petits chagrins. Il fut décidé que nous écririons à Léon et il fut décidé aussi que notre lettre le transporterait de joie.

Heureusement que nous sommes discrètes, Merveille, car rien n'eût été plus piquant que de me mettre à l'œuvre sous les yeux de Thérèse. J'ai été aussi humble que la personne la plus parfaite; je me suis laissé prendre la main en toute confiance et voici ce que Thérèse m'a fait écrire.

« Mon cher Léon,

« Ton absence m'a révélé tout ce qu'il y a de tendresse dans mon cœur pour toi. Mon petit Léon, je ne savais pas que je t'aimais si fort. Sans la crainte de rougir mes beaux yeux bleus que tu aimes, je pleurerais comme ta sœur.

« A force de chercher des consolations, nous avons trouvé celle-ci : Tu travailleras bien, tu seras toujours le premier de ta classe (en commençant par le haut), tu auras des prix et des couronnes, ton papa et ta maman pleureront de joie; tu seras ébouriffé comme il t'arrive toujours quand tu es joyeux; tu seras plus savant que nous; ne crains pas que nous en devenions jalouses, au contraire, il sera bien doux de s'in-

struire en t'écoutant, mon Léon. Mais ne t'avise pas de croire que nos jeux sont finis. Oh! non, que serait notre vie? Nous courrons encore dans les prés, nous ferons des pelotes de coucous pour nous les jeter à la tête. Nous oublions un peu



Nul doute que tous les collégiens connaîtront mes sentiments pour le frère de Thérèse. (Page 225.)

notre chagrin en songeant au jour de sortie. Quelle joie de nous revoir!

« Adieu, mon cher Léon, je t'aime et je te le dis franchement en te donnant le plus doux baiser.

« CHARMANTE. »

Je t'avoue, ma chère amie, qu'en entendant Thérèse lire à haute voix cette lettre, je fus un peu confuse. Nul doute que tous les collégiens connaîtront mes sentiments pour le frère de Thérèse. On en causera, on en rira peut-être! Et pourtant je t'assure que ce billet de poupée est plus sincère que bien d'autres auxquels on ajoute foi. Rien n'est plus naturel que l'affection d'une poupée pour le frère de sa *petite maman*. . . .

. . . .

Le jour de congé est venu effacer les tristesses de la séparation.

D'abord, l'uniforme de Léon a fait une impression profonde sur nous.

« Comme tu es drôle, mon petit frère, avec tes boutons d'or et ton képi! Je te trouve très-changé : tu as l'air hardi, tapageur.

— J'ai passé aux hommes, maman l'a dit, alors il n'est pas étonnant que j'aie un autre air. Je saute, je cours, je me bats....

— Tu me fais peur, Léon!

— Ne crains rien! »

Et le cher Léon embrassa Thérèse tendrement.

« A propos, dit-il en m'apercevant, aimable Charmante, vous m'avez écrit un petit mot que je conserverai toute ma vie. Moi aussi, Charmante, je vous aime beaucoup. »

Cette petite scène d'enfantillage rassura complé-

tement Thérèse, qui s'était figuré que les boutons jaunes et le képi devaient exercer une fâcheuse influence sur l'humeur de Léon.

La petite fille ne se sentait pas de joie. Je fus un peu négligée, mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je ne sais rien de plus consolant pour des poupées raisonnables que l'union d'un frère et d'une sœur. Je sais, hélas ! que dans certaines familles des querelles troublent souvent la paix. Il y a des petits frères égoïstes, méchants, qui usent de leur force pour tourmenter leurs sœurs ; sans égards, sans complaisance, ce sont des tyrans en herbe dont les congés sont un supplice pour les parents et les serviteurs. Mais j'en conviens, Merveille, il y a aussi des petites filles taquines, exigeantes. Ce qui revient à dire que l'imperfection est partout ; toutefois, tu as pu le remarquer, une bonne petite fille est souvent la très-humble servante de son frère ; elle est naturellement portée à l'admirer.

Thérèse a recueilli, sans s'en douter, le bienfait d'une première séparation entre elle et son frère. Quelle joie de se retrouver ! quelle abnégation !

« Mon frère, à quoi veux-tu jouer ? aimes-tu mieux sortir ou rester ? Tiens, je te donne une image que l'oncle Henri m'a apportée hier. »

Puis Thérèse a ouvert ses réserves : pastilles de chocolat, cerises confites, etc. ; la corne d'abon-

dance a été vidée tout entière. De la friandise, qui n'a point effarouché le latiniste, on est passé aux plumes taillées, à l'encre bleue et aux pains à cacheter rouges. Mme Eugénie et Léon lui-même ont été obligés d'arrêter l'élan généreux de Thérèse. Si à la place de Léon s'était trouvée une petite sœur, c'en était fait de moi.

La joie s'épanouissait sur le visage de l'enfant, à mesure qu'elle donnait ses trésors. O Merveille! donner, n'est-ce pas le secret d'être heureux? Quand je vois des gens tristes, je leur souhaite le cœur de nos enfants pour se distraire. Je me souviens de nos journées de plaisir, soit ici, soit à la campagne ; mais jamais je n'avais vu Thérèse heureuse comme elle l'a été en retrouvant Léon et en lui faisant tous les petits sacrifices de son âge.

Peut-être te dis-tu que M. Léon a trouvé plus de plaisir à recevoir qu'à donner? Ce jugement est trop précipité.

Mme Eugénie nous ayant emmenés sur le port, notre attention fut bientôt détournée de l'arrivée d'un riche paquebot par la vue d'un pauvre enfant de huit ans, qui n'osait nous tendre la main, mais dont les yeux suppliants disaient bien haut : *Ayez pitié de moi.*

« Qu'il a l'air malheureux! dit Léon à sa sœur, parlons-lui. »

Ils s'approchèrent timidement.

« Tenez, mon ami, voilà dix sous, allez vite acheter un bon petit pain et quelque chose pour votre déjeuner. »

L'enfant regarda son bienfaiteur d'un air ébahi.

« Allez donc, vous avez faim, je le vois bien.

— Ah! monsieur, dit l'enfant en rougissant, il y a quelqu'un à qui cet argent est plus nécessaire qu'à moi. Dix sous! et la journée n'est pas finie. C'est l'heure où ces messieurs vont au café, et bien souvent ils me donnent un petit sou en passant.

— A qui allez-vous donner votre argent? demanda Thérèse.

—A ma grand'mère, elle a quatre-vingts ans. Je la lève, puis je viens à cette place.... (il n'acheva pas), et le soir je m'en retourne coucher ma vieille grand'mère.

— N'avez-vous aucune ressource? demanda Mme Eugénie.

- Ma grand'mère a bien cent francs de rente, madame, et sa chambre, parce que grand-père était matelot; mais ça n'empêche pas que nous sommes pauvres, et que je ne peux pas m'instruire, moi qui aime tant l'instruction! »

Ce mot qui te fait sourire, chère amie, devait avoir d'immenses, d'heureuses conséquences pour l'enfant.

Léon voulut justifier l'importance que lui donnait aux yeux des passants son costume de collégien.

« Écoute.... mais comment t'appelles-tu ?

— Jacques Dumont, monsieur.

— Eh bien! Jacques, mon papa est riche : viens avec nous, je vais lui demander de te faire donner de l'instruction. »

Mme Eugénie oublia à plaisir son autorité habituelle ; elle ramena les enfants à la maison.

En voyant Jacques accompagner les promeneurs, les domestiques crurent qu'il s'agissait de donner un morceau de pain au pauvre enfant.

« Où est papa? demanda Léon.

— Monsieur est dans son cabinet avec l'homme d'affaires.

— Ça ne fait rien; viens, Jacques.

— Papa, dit Léon en entrant avec son protégé, voilà un petit garçon qui voudrait bien s'instruire, mais il est trop pauvre. Alors, j'ai pensé, papa, que vous, qui avez trois navires, vous pourriez bien payer pour qu'il étudie comme moi. »

Mme Eugénie et Thérèse se tenaient à la porte, suivant avec intérêt cette scène dont l'issue ne les laissait pas sans quelque appréhension ; mais, ma chère Merveille, la confiante simplicité de Léon fut d'une éloquence admirable. Je crois vraiment que M. Launoy vit étalées sous ses yeux toutes les



Papa, voilà un petit garçon_qui voudrait bien s'instruire. (Page 230.

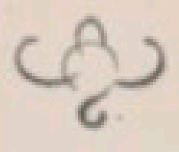
balles de coton, de sucre et de café que ses trois navires lui amènent dans le port de Bordeaux. Mme Eugénie fut interpellée. Une enquête a été faite le jour même. Jacques avait bien dit la vérité, sauf tous les actes de piété filiale qu'il accomplissait depuis l'âge de six ans.

Dans l'espace de vingt-quatre heures, l'existence de la vieille femme a été assurée. Jacques ira à l'école ; il est déjà habillé; ses yeux et son sourire ont repris l'expression de l'enfance qui croit au bonheur. Thérèse et Léon ne se possèdent pas de joie.

J'aime ces enfants, Merveille ; j'aime leurs parents qui ont obéi à la généreuse impulsion de cet âge où le cœur ne voit point d'obstacle pour faire des heureux.

Adieu, ma chérie; j'attends une bonne lettre, et je la paye d'avance par un tendre baiser

CHARMANTE.



LETTRE XXI.

MERVEILLE A CHARMANTE.

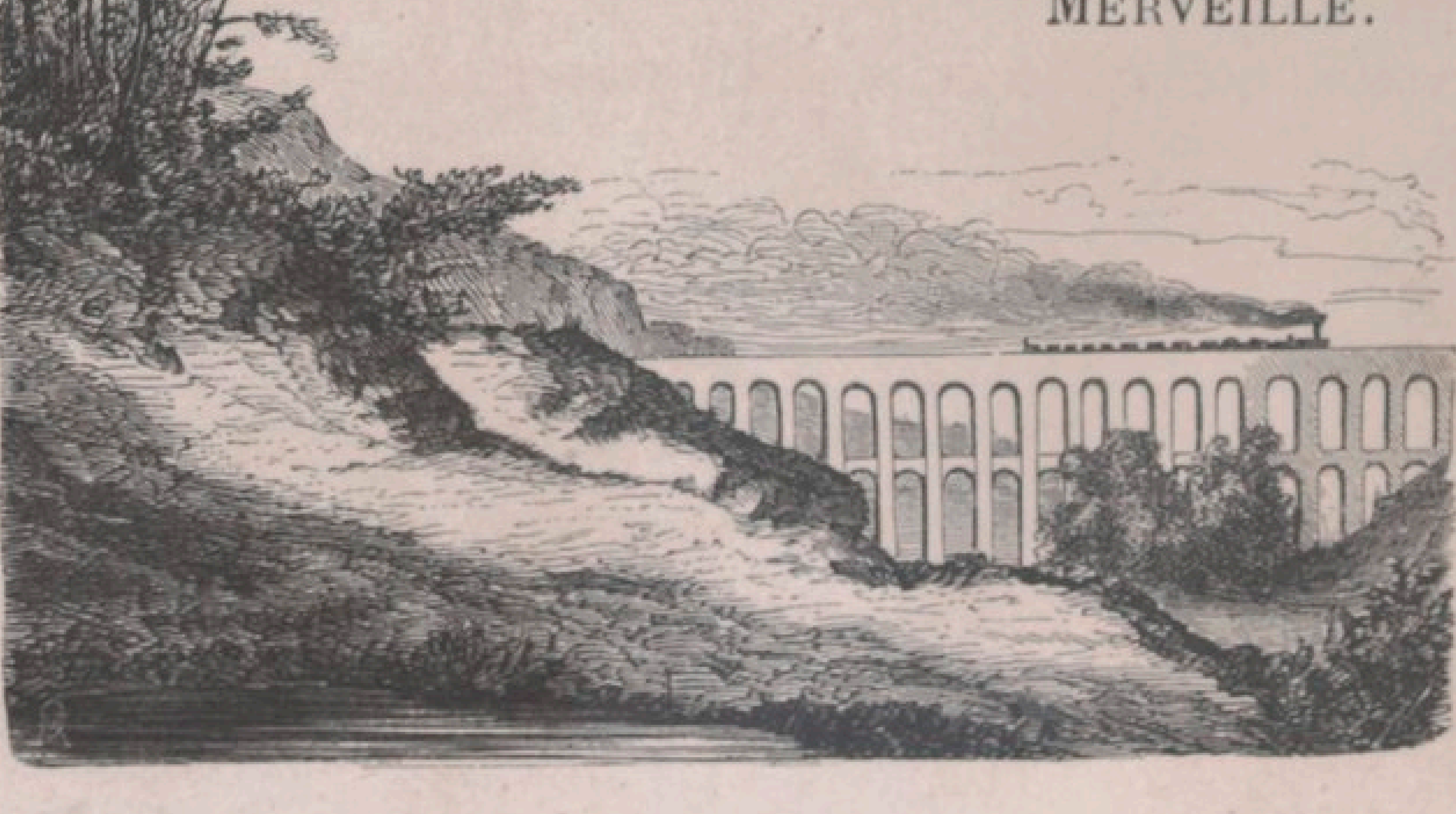
4 octobre.

Chère amie,

Quand tu auras reçu ce billet, je serai loin du *Château des roses*. Nous allons assister au mariage de notre cousine Frédérique, dont je ne t'ai rien dit, parce que je ne la connais pas.

Je n'ai pas voulu partir sans te prévenir du motif de mon silence, qui aurait pu t'inquiéter, ma meilleure et ma plus chère amie.

MERVEILLE.



LETTRE XXII.

LA MÊME A LA MÊME.

6 octobre.

Ah! Charmante! quel brouhaha! Il faut une forte tête comme la mienne pour résister à une pareille épreuve.

Nous sommes arrivées ce matin; il est à peine midi, et déjà nous voilà en toilette. Déjà nous faisons des compliments, nous admirons, nous jouons : car, par un bonheur inouï, deux petites filles se trouvent, comme Loulouse, inséparables de leurs mères.

Mais, avant d'aller plus loin, j'ai à te raconter les péripéties d'une nuit passée en chemin de fer.

Louise, et moi-même, je te l'avoue, nous étions charmées de changer de place.

Nous voilà bien installées dans le wagon; Loulouse, toujours bonne et gentille pour sa poupée, me tint à la portière tant qu'il fit jour, me nommant les villes et les châteaux qui passaient sous

nos yeux; elle me nommait aussi les stations et me les faisait suivre du doigt sur l'indicateur. Il faut que tu saches que j'ai extrêmement engraissé depuis que j'habite ce beau pays d'Alsace; j'attribue ce changement à l'air : la choucroute et les foies gras n'y sont absolument pour rien.

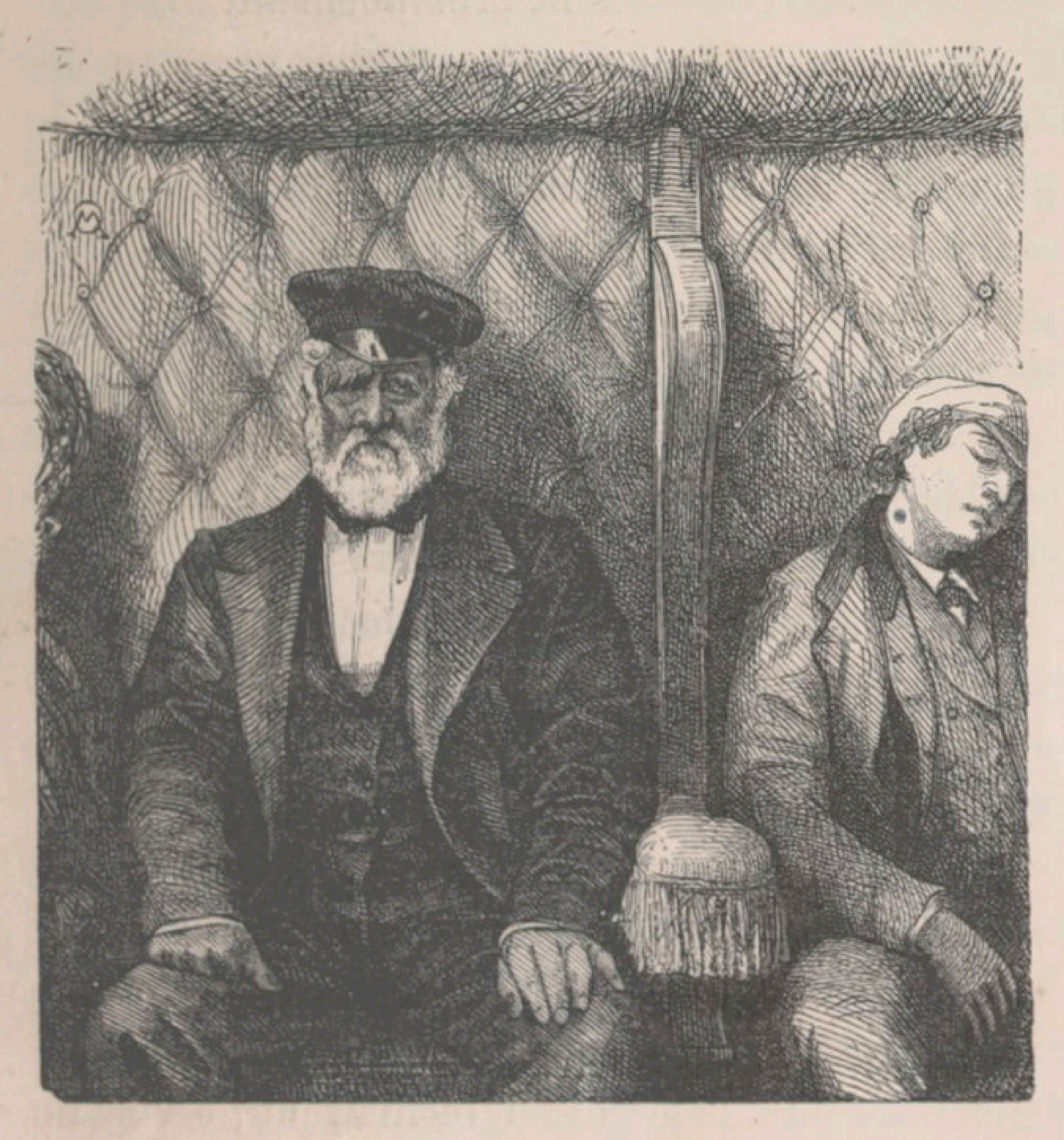
Quelle que soit la tendresse d'une mère, elle finit par sentir le poids de l'enfant assis sur ses genoux. Louise me dit donc de sa voix la plus douce :

« Merveille, je vais te faire un petit lit dans le filet : tu seras très-bien, et je ne craindrai pas de te laisser tomber pendant que je dormirai. »

Cette idée était tout à fait de mon goût; la tête appuyée sur un châle moelleux, je voyais mes compagnons de voyage chercher une position commode qu'ils ne trouvaient pas; peu à peu la conversation s'éteignit et le silence ne fut interrompu que par le ronflement de notre excellente Jacquine, qui n'a jamais pu prendre sur elle de se taire absolument. Tout à coup la portière s'ouvre, et un huitième voyageur vient compléter le wagon.

La place vide avait été jusqu'à ce moment occupée par nos châles et nos manteaux; la bonne volonté des gens endormis ne suffit point au nouveau venu; il se plaignit d'une voix menaçante de

ne pas trouver libre la place à laquelle il avait droit; il enfonça sous la banquette un gros sac de nuit en tapisserie représentant un bouledogue, et il se disposait à placer dans le filet un carton



Un huitième voyageur vient compléter le wagon. (Page 236.)

à chapeau, deux cannes et un parapluie, lorsqu'il m'aperçut. « Une poupée ici! c'est un peu fort : tant pis pour elle, si nous lui cassons le nez. » Et le méchant homme allait, sans pitié pour ma

jeunesse et ma beauté, me mettre à cheval sur une patère, lorsque la maman de Louise intervint avec autorité ; elle arrêta le bras de ce monsieur, me prit doucement et me plaça entre elle et Loulouse qui dormait profondément.

La place était libre; le carton à chapeau, les deux cannes et le parapluie s'étalaient tout du long, et l'intrus continuait à se plaindre : « Pourquoi ne ferait-on pas un wagon à part pour les poupées? C'est à voir : j'en parlerai aux administrateurs. On ne sait vraiment quelle importance donner aux petites filles d'aujourd'hui. Est-ce qu'autrefois on permettait de semblables fantaisies à ces demoiselles? Ma mère et ma grand'-mère n'ont jamais eu de pareilles faiblesses pour mes sœurs. »

Ce discours pitoyable ne fut interrompu que par des haussements d'épaules.

Tu voudrais bien savoir, Charmante, pourquoi il y a des gens de mauvaise humeur. Cette disposition n'est pas absolument incompatible avec un bon cœur. Ne dit-on pas en parlant de tel homme : « C'est le bourru bienfaisant? » Vois un peu l'influence fâcheuse de cette maladie! j'aurais pu en être victime, supposé que la mère de Loulouse eût dormi comme son enfant!

Le jour étant venu, *ma petite maman* fut bien surprise de me trouver à côté d'elle; l'explication

du changement qui s'était opéré lui ayant été donnée, elle regarda l'étranger avec étonnement et avec une sorte de terreur. Lui, ne tarda pas à m'adresser la parole : « Mademoiselle, quand on ne paye pas sa place, on s'arrange pour ne pas prendre celle des autres; vous seriez beaucoup mieux au fond d'une malle qu'ici. » Et, comme personne ne répondait à ce fâcheux, lorsque le conducteur se présenta à la portière pour réclamer les billets : « Vous devriez, dit-il, avoir un wagon pour les poupées, afin que les voyageurs n'en aient pas l'ennui. »

Pas le plus petit mot de réponse, d'où j'ai conclu que le conducteur était un bon père de famille qui connaît notre importance.

Louise fut tellement indignée de la façon peu respectueuse dont ce méchant personnage me regardait, qu'elle me ferma les yeux; j'aurais voulu pouvoir l'en remercier.

Je suis impartiale, Charmante, et je soutiens que cet homme n'est point méchant; il est de mauvaise humeur; ce qui veut dire en passant que ce vilain défaut compromet les meilleures qualités et nous rend insupportables. Le moyen de dire cela à nos petites filles?

Tu as entendu parler des fêtes qui précèdent et suivent les mariages, de la magnificence des trousseaux, de l'étalage plus ou moins séant

qu'on en fait, du luxe ridicule qu'on apporte dans les choses de la moindre importance, du peu de connaissance qu'ont d'eux-mêmes les jeunes gens qu'on marie. Tu sais, comme moi, que les dots sont pesées.

Je tremblais, ma chère amie, de voir de près un pareil mariage. Par bonheur, il n'en est rien : ma cousine Frédérique a de braves parents qui ont compris autrement l'établissement de leur fille. Depuis plus d'une année, Georges a été observé, étudié par eux, et ils ont la certitude que Frédérique aime son futur mari. J'ai été soulagée d'un poids immense en constatant cette heureuse exception pour *ma cousine*.

C'est une gracieuse et gentille personne, ma cousine Frédérique : blonde, fraîche, pas trop grande, ce qui plaît toujours à une poupée; avec cela de l'esprit, de la tendresse et une grande simplicité. Elle aime Georges, et Georges l'aime. Il n'y a pas plus d'embarras ici que de parcimonie; la dot, je n'en ai pas entendu parler. Les habitants du village sont heureux du bonheur de leur aimable châtelaine, et la certitude de ne pas la voir s'envoler pour Paris met le comble à leur joie. Ils seront encore visités par elle, consolés et secourus au besoin. « Ma cousine Frédérique, je vous aime, et quoique vous soyez beaucoup plus occupée de ce charmant M. Georges que

de moi, je vous rends justice, et j'espère que nous nous reverrons. »

La comédie est devenue un amusement de toutes les saisons pour les gens du monde : le mariage de Frédérique devait nécessairement motiver une représentation. Des voisins ont imaginé d'inviter la famille, et surtout les fiancés, à jouer un rôle. « C'est un passe-temps, » disait Mme la comtesse, qui s'étonnait de trouver peu d'entrain. J'avais bonne envie de dire à cette belle dame : « C'est un théâtre où vous aspirez toutes à montrer vos diamants et vos perles, votre esprit et vos grâces, que vous en ayez peu ou point. »

Quoi qu'il en soit, il a fallu consentir à jouer la comédie; nous avons même dû arriver une semaine à l'avance. Quelle entreprise, ma chère, pour une maîtresse de maison! En quelques heures le château a été bouleversé; un baron, qui a la grande habitude des décors, s'est chargé d'organiser une salle de spectacle. Les planches, les lustres et les meubles entendent bien mieux raison que les acteurs. A mon grand regret, nous avons assisté aux débats amenés par la distribution des rôles; Frédérique, bien entendu, devait paraître couverte de perles et de fleurs; malheureusement le costume convenait surtout à une femme de grande taille; de là, cabales, petites intrigues, bouderies, brouilles, raccommodements

imparfaits. Ce qui me console un peu, c'est la peine inouïe qu'éprouvent la plupart de ces acteurs à exercer leur mémoire négligée depuis bon nombre d'années. Telles dames qui daignent à peine régler des comptes de maison, se lèvent avec le jour, prennent leurs cahiers, se promènent à grands pas, laissent le livre, le reprennent encore, et enfin répètent leur leçon à une femme de chambre *lettrée*, qui, je t'en réponds, ne passe pas une faute à sa bonne maîtresse.

Quel exemple, ma chère amie, pour nos enfants bien-aimés ! que de temps perdu ! de dépenses folles ! car on ne prend point de rôles de bergères ; ce sont toujours des reines ou des personnages qu'il eût mieux valu ne pas tirer de l'oubli.

Ne m'accuse pas de sévérité, ma Charmante ; je consens volontiers à ce que de jeunes filles, de jeunes femmes s'amusent à ces jeux, et moi-même j'accepterai un rôle au besoin, pourvu que la pièce soit morale ; mais, parmi nos jeunes premières, il y a des mamans de quarante ans et des *étourdis* de cinquante ans qui se glissent dans la troupe.

Par bonheur, les enfants sont loin de réfléchir comme nous.

Du reste, la mère de Louise et bonne maman nous éloignent autant que possible de toutes ces

scènes du monde. Toutefois, l'influence s'en fait ressentir. Une de nos petites filles n'a-t-elle pas imaginé de vouloir me marier! J'en frémis encore! me vois-tu unissant ma destinée à quelque insipide polichinelle, ou à un faux marquis? Heureusement que Louise a repoussé cette folle proposition.

« Je ne veux pas marier ma poupée! » Pressée par ses petites amies, Louise a déclaré qu'il serait contraire à toutes les lois de la justice et du bon sens de marier une *personne* qui ne peut dire *ni oui ni non.*

Cet argument a eu le plus grand succès, et je sens le prix de la liberté, comme quelqu'un qui a été menacé de la perdre.

Adieu, Charmante, il m'a fallu autant d'adresse que d'affection pour parvenir à t'écrire cette lettre. Quand reviendra la douce tranquillité du *Château des roses?*

A bientôt.... et à toujours.

MERVEILLE



LETTRE XXIII.

CHARMANTE A MERVEILLE.

12 octobre.

Chère amie,

Sans t'en douter, tu as soulevé une question bien grave dans ta dernière lettre.

Jamais peut-être n'aurais-je osé te dire que cette idée de mariage, repoussée par toi et par Loulouse d'une façon si positive, est devenue le sujet de mes plus sérieuses réflexions.

Une poupée doit-elle se marier?

Chère Merveille, écoute-moi : pour donner un conseil utile, il faut bien connaître le cœur auquel il s'adresse.

D'abord, je n'ai pas besoin de te dire que l'ambition n'entre pour rien dans mes rêves. Je ne ferai qu'un mariage d'inclination, ou point.

Je suis aussi heureuse qu'une poupée peut l'être aux mains d'un enfant. Toutefois je t'avoue que je ne serais pas fâchée de vivre un peu pour mon propre compte, de commander une dînette à mon

goût, de mettre une robe selon ma fantaisie, de donner plus de temps à notre correspondance, de me reposer de tous ces jeux qui seront encore les mêmes dans cent ans, si je ne péris pas en bateau à vapeur ou sur le terrible rail-way.



Pas plus que toi, chère amie, je ne voudrais m'allier à un polichinelle ou à quelque prétentieux marquis: je voudrais rencontrer un berger, habiter un joli chalet dans une prairie de Nuremberg avec de beaux arbres bien alignés; avoir ma basse-cour, mes vaches et mes chèvres; présider à tout cela à côté d'un aimable berger de nos montagnes. De dentelles et de brocarts il n'en serait nullement question. Je déposerais même la crinoline avec transport; je prendrais le costume des mon-

tagnardes. Merveille, j'ai comme des éblouissements de bonheur à la pensée de battre la crème, de faire des fromages et de jeter du grain à mes poules.

Si tu me demandes où j'ai pris de pareilles idées, je te dirai que je n'en sais rien : seulement, depuis quelque temps, il me semble entendre une voie qui me répète sans cesse : *Charmante, marie-toi ! Charmante, marie-toi !*

Puisque les circonstances t'ont amenée au mariage de ta cousine Frédérique, tu es bien à même de réfléchir sérieusement sur une question que personne assurément n'a daigné examiner. Je ne te promets pas de suivre tes conseils ; mais je te prie toutefois de ne pas me les refuser.

Quant à l'objection qu'une poupée ne dit *ni oui ni non*, je te rappellerai que *qui ne dit rien consent.*

J'approuve fort tes réflexions sur la comédie de château ; les gens du monde devraient se reposer *des représentations* de la ville, regarder les champs, le ciel bleu, et, le dirai-je? oui, je le dirai : les mamans gagneraient beaucoup plus à s'occuper des plaisirs de leurs enfants qu'à jouer elles-mêmes.

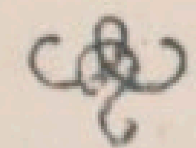
Pardonne-moi, chère amie, la brièveté de cette lettre : cette pensée d'un changement d'existence m'a jetée dans un trouble dont, je le crains bien,

mon aimable petite Thérèse ne me tirera pas de sitôt.

Adieu, j'attends ta réponse avec l'impatience de quelqu'un qui désire qu'on approuve ses projets.

Ta confiante amie,

CHARMANTE.



LETTRE XXIV.

MERVEILLE A CHARMANTE.

15 octobre.

Chère et charmante amie,

J'ai un rôle à apprendre; mais l'espoir du succès s'efface à la pensée de causer avec toi dans un moment où je te sais triste.

Eh bien! ma petite Charmante, tes rêves n'ont pas le sens commun : te marier! y penses-tu? Oublies-tu que notre bonheur consiste à faire celui des enfants auxquelles nous sommes confiées? Voudrais-tu tomber dans la vulgarité *des personnes*, suivre la voie battue? D'ailleurs ce berger et ces moutons t'ennuieraient au bout d'une heure.

T'occuper du ménage! quelle corvée tu ambitionnes là, ma chère petite! Pour ma part, j'aimerais mieux qu'on me servît des pains à cacheter que d'avoir un chef; j'aimerais mieux aller à pied toute ma vie, que de commander mon carrosse, même si c'était celui de Cendrillon.

Je sais bien qu'une de nos aïeules dit dans ses mémoires qu'on l'avait mariée à un certain prince Fortuné. Mais le mariage n'a pas été heureux. Le prince a laissé sa tête sur le chemin de fer, ce qui, selon moi, veut dire que ton berger laisserait la sienne au fond d'un précipice.

Charmante, qu'as-tu fait de ta raison?

Je n'aurais jamais cru qu'une poupée pût s'oublier jusqu'à rêver. Tu ferais une belle figure dans ta prairie de Nuremberg où personne n'irait te voir! Sans compter que tu aurais à souffrir plus que tu ne penses, de passer tes jours avec un petit va-nu-pieds sans connaissance du monde, sans esprit, sans expérience. Sottise! sottise! ma bonne amie. Ce qui fait le charme de notre vie, c'est l'imprévu, l'insouciance de notre destinée et la joie de nous trouver dans les bras d'une bonne petite fille, d'être son premier amour.

Allons, Charmante, envoie-moi promener ton berger dans la prairie de Nuremberg, redouble de tendresse pour Thérèse et Léon, et aussi pour cette aimable Mme Eugénie, qui certainement serait de mon avis, si tu la consultais. J'ai peur de t'avoir fait de la peine, et je ne peux attendre la fin de ma lettre pour t'embrasser tendrement, ah! mais bien tendrement!

Il était facile de prévoir que la grande comédie amènerait une petite comédie.

Raymond, sur lequel on ne comptait plus, est arrivé après la première répétition de ces dames et de ces messieurs; il a dit à Louise : « Ne vois-tu pas que Merveille veut jouer la comédie? » A ces mots, une troupe d'acteurs s'est aussitôt formée.

« Moi, je serai la *belle*, *toi*, *tu seras la bête.*

— Mesdemoiselles, je vous trouve bien peu polies. Comment! Vous distribuez les rôles entre vous, petites égoïstes, sans songer à vos poupées, qui ont, sans aucun doute, plus de talent que vous! Eh bien! continua Raymond, tu l'aurais reconnu à ce discours, jouez ce que bon vous semble; moi, je vais composer une pièce pour les poupées et vous verrez.... ce que vous verrez. »

L'oncle se promenait à grands pas comme un directeur de théâtre offensé. Il sortit un instant avec moi et reparut bientôt; sa mise avait subi des changements notables : sa tête ébouriffée comme celle d'un charlatan, une cravate blanche avec un nœud en ailes de moulin, annonçaient la gravité des circonstances; d'une voix solennelle il dit à l'assemblée : « J'ai l'honneur de vous présenter Mlle Rosalba, personne d'un talent incomparable; elle chante à elle seule le duo, danse le ballet sur la corde, et autres prodiges. »

Cette petite scène répandit une gaieté folle dans

notre cercle; moi-même j'aurais bien voulu laisser échapper quelques bons éclats de rire.

Une entente cordiale a succédé au tumulte, et ce matin l'oncle Raymond nous a présenté une charade. Les rôles sont distribués, une affiche est



Une affiche est apposée dans le vestibule du château.

apposée dans le vestibule du château; des laquais viennent retenir des loges à l'avance; notre théâtre s'est élevé comme par enchantement; car Raymond n'a pas voulu nous faire paraître sur celui des grandes personnes : son génie n'emprunte rien.

J'espère que tes rêves seront évanouis avant la fin de la représentation : tourne la page.

CHARADE.

PREMIER TABLEAU.

(La scène représente des pêcheurs occupés à tirer un filet. — Plus loin, des enfants jouent sur le sable. — Une maman travaille. — Un capitaine, armé d'une longue-vue, regarde à l'horizon. — La salle est comble.)

UN PÊCHEUR.

Jour de ma vie! Le marché sera bon aujourd'hui! Nous avons bien manœuvré, mes amis; ne perdons pas de temps; allons à la criée.

(*Les pêcheurs sortent.*)

(*Une petite fille accourt vers sa maman.*)

J'ai trouvé un beau coquillage rose : voyez comme il est joli; je vais en ramasser beaucoup, beaucoup.

(*La mère regarde sa petite fille et l'embrasse.*)

Oui, mon trésor.

(*Miss Kennedy en costume excentrique de voyage. — Le major Kennedy son père. — Une femme de chambre, un domestique, des paquets, un commissionnaire français, un petit chien.*)

LE MAJOR.

Garçonne, vo condouire moa dans un maison.



Miss Kennedy se pâme dans les bras de sa femme de chambre. (Page 255.)

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur a-t-il l'adresse?

LE MAJOR.

Je dis à vo, dans un maison.

LE COMMISSIONNAIRE.

Laquelle, monsieur?

LE MAJOR.

Un bon maison, because. mon fil il était... il était malade.

(*Pendant cette conversation, miss Kennedy se pâme dans les bras de sa femme de chambre, qui lui fait respirer des sels; le domestique se tient droit au milieu des paquets; le chien aboie.*)

LE COMMISSIONNAIRE.

Je comprends.

LE MAJOR.

C'était un bonheur!

LE COMMISSIONNAIRE.

Si monsieur veut venir, je vais le conduire dans une bonne maison.

MISS KENNEDY.

Oh!

(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

(Des jeunes filles et des poupées travaillent autour d'une table; la lampe est allumée. — La mère travaille aussi.)

UNE JEUNE FILLE.

Courage! courage! Nous avançons. Céline,

chante-nous un petit air pour chasser le sommeil.

CÉLINE.

Volontiers.

(*Elle chante.*)

LA MÈRE.

Mes bonnes filles, êtes-vous bien fatiguées ?

TOUTES A LA FOIS.

Pas du tout, maman : nous en viendrons à bout.

LAURE.

Et puis travailler pour une si bonne dame ! Elle verra bien qu'il a fallu donner un fameux coup de collier.

ÉMILIE.

Elle nous payera le double, vous verrez. (*Elle se lève et va se mettre à genoux devant sa mère.*) Et la petite mère chérie aura un bon poêle dans sa chambre, il y fera chaud tout l'hiver. (*Elle tend le front à sa mère, qui l'embrasse. — On entend sonner deux heures.*)

LA MÈRE, *avec autorité.*

Mes enfants, c'est assez : je ne veux pas qu'on travaille une minute de plus.

(*Les ouvrières se lèvent, rangent tout, et se retirent avec leur mère. — La toile tombe. — On entend beaucoup de bruit.*)

TROISIÈME TABLEAU.

(La scène représente un salon, au milieu duquel une corde est tendue. — Un piano ouvert.)

(*Mlle Rosalba, en manteau de cour, une couronne de roses sur la tête, une robe de tulle blanc, un éventail à la main. Elle s'assied au piano, et donne le* la. — *On entend aussitôt le nocturne à deux voix de Blangini :* Divinité des cœurs sensibles, ô lune, astre mystérieux. — *Applaudissements, cris, trépignements. — Raymond prend la cantatrice par la main et la présente au public. — Une dame d'atour détache le manteau de Rosalba, et l'incomparable personne monte sur la corde, prend son balancier, court, voltige ; elle jette son balancier, saute, salue, ferme les yeux, les ouvre, et finit par s'asseoir fièrement sur la corde. — Des cris d'enthousiasme éclatent de toutes parts :* Hourra ! merveille ! merveille ! *C'était le mot de la charade. — La toile tombe.*)

Rosalba est forcée de reparaître trois fois avec l'aimable directeur.

Charmante, j'ai compris, j'ai senti l'enivrement du succès public. J'étais émue, mes yeux brillaient d'un éclat plus vif et plus tendre. J'étais ivre de joie, Charmante, d'orgueil, si tu veux. Oh ! si je pouvais dire à une mère raisonnable le

danger de ces représentations! Si je pouvais déclarer au monde entier que je ne voudrais pas recommencer ce jeu, dans la crainte de développer en moi le goût du théâtre, de tomber dans la catégorie des marionnettes!

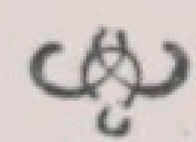
Loulouse m'a embrassée plus de vingt fois. Le soir, en me couchant, elle m'a fait prendre une petite tasse de fleurs d'oranger (de Toulon) pour calmer mes nerfs; mais ce qui m'a fait du bien, c'est d'entendre ces mots : « C'est fini, Merveille, nous partons demain pour le *Château des roses.* »

J'ai senti la raison rentrer dans ma tête et la joie dans mon cœur.

Adieu, Charmante; malgré tous mes succès, je me dis toujours ta petite amie.

MERVEILLE.

P. S. — Laisse traîner la charade, tu auras peut-être le plaisir de la voir jouer par tes enfants et de prendre mon rôle.



LETTRE XXV.

CHARMANTE A MERVEILLE.

18 octobre.

Que j'ai donc bien fait, chère amie, de t'ouvrir mon cœur ! Ton jugement et ta sagesse toujours tempérés par l'affection, donnent à tes conseils une autorité que je ne trouve pas dans les plus grands moralistes. Soit que tu me dises de tendres paroles ou que tu me persifles, tu as le pouvoir de changer mes sentiments.

J'ai lu et relu ta lettre et je ne comprends plus ma folie. Merci, merci, ma bonne Merveille, de tes sages conseils.

Ta charade est fort amusante; ici ce genre de plaisir n'est point à la mode ; d'ailleurs Léon jette un peu de sérieux dans notre vie. Thérèse aime plus son frère que sa poupée, et je suis loin d'en être jalouse. Il y a des poupées qui voudraient partout et toujours occuper la première place. Je vois sans trop d'amertume que Thérèse grandit et qu'un jour ou

l'autre on me priera poliment de rester dans l'armoire.

Cependant, Mme Eugénie tient beaucoup à moi ; elle prétend (elle a raison en cela comme en tout) que nous sommes un moyen excellent pour développer le goût de l'aiguille, l'ordre et l'arrangement.

Thérèse commence à ne plus m'emmener avec elle; l'autre jour je suis restée à la maison, et j'ai reçu en son absence la visite de deux petites amies que leur bonne était censée surveiller, mais en réalité nous étions seules.

C'est très-drôle, ma chère amie, des petites filles qui causent entre elles! Presque aussi drôle que des poupées qui s'écrivent.

« Aimes-tu ta bonne? demanda Caroline à Mlle Nana.

— Oui, je l'aime beaucoup.

— Et pourquoi l'aimes-tu?

— Dame! parce qu'elle est bonne; elle sait des histoires de son pays, et quand je suis sage, elle ne se fâche pas; et puis elle me laisse toucher à tout. »

Nana se mit à faire un tour dans la chambre et m'aperçut assise sur une petite chaise : « Tiens, une poupée!

— Oh! je la connais, cette poupée-là, dit Caroline, j'aime mieux la mienne.

— Oh! c'est égal, jouons; je serai sa bonne et toi sa maman. Non, non, causons : moi je voudrais être grande, et toi?

— Moi, je m'amuse bien. Qu'est-ce que tu feras, quand tu seras grande?

— J'irai au bal, j'aurai de belles robes avec des fleurs, je sortirai toujours, toujours, et puis j'irai à Paris. Et toi, Nana?

— Moi, je n'irai pas à Paris. J'aurai des fleurs, des oiseaux de toutes les couleurs dans une grande cage, je leur donnerai du biscuit. Oh! quand je serai grande, moi, je ferai comme maman, j'aurai des grands ciseaux, je taillerai les robes, j'aurai un dé d'or, je donnerai beaucoup, beaucoup d'argent aux pauvres de la campagne, et puis je chanterai de l'italien. Et toi, est-ce que tu chanteras de l'italien?

— Non, tu m'ennuies.

— Je t'ennuie! Eh bien! si je t'ennuie.... c'est pas ma faute.... »

Thérèse arriva fort à propos; elle courut vers ses petites amies, elle commença par embrasser Nana, la plus petite, et, sans en être priée, elle se mit à raconter tout ce qu'elle avait vu dans ses courses. Je te fais grâce des questions, des parenthèses, et j'arrive au sujet principal.

« Tu sais, Nana, le petit Jacques, il n'est plus maigre, il a des couleurs comme nous; il mange,

il dort dans un bon lit, il apprend des leçons, et papa dit que Jacques sera riche un jour parce qu'il travaille bien. Quand nous allons le voir, il est si content qu'il pleure. »

Thérèse aurait bien voulu parler longtemps de son ami Jacques, mais les petites filles n'entendaient rien à son discours ; il fallut, pour les contenter, courir dans le jardin.

Je fus bien étonnée de les voir revenir au bout de quelques instants : Caroline tenait captif au fond de son chapeau un beau papillon orange et noir.

Les trois amies ne savaient comment saisir le prisonnier.

« Qu'allons-nous en faire? demanda Thérèse.

— Il faut, dit Caroline, le piquer sur une carte.

— Non! non! s'écria la petite Nana, il faut le laisser aller dans le jardin manger des fleurs. »

Pendant cette discussion, les trois têtes étaient penchées sur le chapeau et les petites mains élargissaient et rétrécissaient tour à tour l'ouverture de la coiffe où le papillon était constitué prisonnier.

La porte s'ouvrit, un petit chien se présenta avec assurance. Il avait bien raison : c'était un libérateur.

A sa vue, Caroline se relâcha un peu de sa rigueur, le papillon s'envola sans rien dire, n'ayant

d'autre témoin que Nana qui protégeait sa fuite. Quand elle le vit effleurer de son aile le rideau de la fenêtre et s'élancer dans l'air, la petite fille éclata de rire, battit des mains et annonça à Caroline, avec une joie malicieuse, que le beau captif était parti.

J'ai entendu le papillon chanter la bonté de Nana.

C'est bien nous, Merveille, qui pouvons juger le cœur des enfants! Que de cruautés n'avons-nous pas vues s'ac-



Les trois têtes étaient penchées sur le chapeau. (P. 262.)

complir sous nos yeux? Mouches écrasées dans du papier pour faire des dessins de sang. Horreur! horreur! le hanneton, victime de l'écolier et du gamin de la rue, tantôt renfermé dans une boîte

ou dans un cornet de papier, ou bien s'élançant un fil à la patte avec l'illusion de la liberté.

Je n'aime pas les hannetons, Merveille, pas même en chocolat; mais ces cruautés me font souffrir. Je sais bien que l'enfant n'a pas toujours conscience du mal qu'il fait, et pourtant la bonne petite fille qui laisse la vie à une *bébête* me plaît plus que celle qui l'écrase.

Mme Eugénie a mes principes; je l'ai souvent entendue plaider la cause d'une fourmi laborieuse, d'un moucheron. Thérèse et Léon ne se sont pas fait prier pour abolir la peine de mort, et toutes ces innocentes petites créatures vivent en paix autour de nous. Si nous jouons avec le chien, la partie est égale; quand il en a assez, nous le laissons tranquille. Mme Eugénie nous a raconté, à propos de ces exécutions cruelles deux histoires dont elle a été témoin dans son enfance.

Une petite fille de six ans (c'est déjà bien vieux pour commettre un pareil crime) avait deux tourterelles qu'elle croyait aimer tendrement. Hélas! c'était un caprice, rien de plus. Un jour, on la cherchait partout sans pouvoir la trouver. « Voyez, dit la mère, si la petite.... (j'aime mieux ne pas la nommer) est avec ses tourterelles. » Effectivement, on la trouva contemplant ses tourterelles qu'elle avait plumées à vif, et qui se débattaient contre les horreurs de la mort.

Cette méchante enfant eut beaucoup de peine à comprendre qu'elle s'amusait d'une cruauté. Cependant elle se repentit.

« Mais, ajouta Mme Eugénie, tout en croyant à son repentir, je n'ai jamais pu devenir son amie. Il n'en fut pas de même d'une autre petite Françoise, âgée de cinq ans, qui, jouant à la poupée, aperçut un beau canard vert que sa bonne laissait courir dans la chambre; l'enfant coiffa d'un bonnet de nuit le pauvre aquatique, et ne pouvant faire tenir le bonnet, le fixa avec une épingle à friser. Aussitôt le canard tourna la tête et tomba sur le carreau. Grand succès pour Françoise. A peine sa bonne fut-elle entrée qu'elle la conduisit triomphante vers le beau canard qui faisait *dodo*. Cette fois-ci la morale consista à manger la victime et à laisser ses contemporains à la basse-cour. »

Il est question d'un voyage à Paris, j'en serai. Non-seulement mes appréhensions contre la province n'existent plus, mais il m'en coûtera beaucoup de quitter ma bonne ville de Bordeaux, et puis (autant te le dire) je crains d'être négligée. J'ai toujours redouté les nouvelles connaissances, Thérèse est sûre de me retrouver quand elle voudra; il n'y a point de ménagements à prendre avec une poupée. Grâce au soin que la bonne petite a eu de moi, je n'aurai point le sort de quel-

ques-unes des poupées de notre société, qui, étant parties blondes d'ici, sont revenues avec des perruques noires. Je suis toujours la même; Thérèse a l'habitude de me placer souvent devant la glace. En suis-je fâchée? Je suis trop franche pour dire oui. J'aime à voir l'éclat de mon teint, ma bonne tournure et ma jolie toilette. Ce qui est permis à une poupée ne l'est pas à une petite fille. Je ne sais rien de plus sot qu'une enfant se mirant, se regardant avec complaisance. L'autre jour, une compagne de Thérèse lui disait :

« Jouons à faire des grimaces.

— Oh! non, dit Thérèse, c'est trop laid, regardons plutôt de belles images. »

La petite grimacière se soumit, mais parut très-étonnée de voir sa proposition repoussée par son amie.

Il faisait une chaleur excessive ce jour-là, et Thérèse demanda à la petite fille comment elle pouvait laisser une robe de velours à sa poupée.

« Elle n'en a pas d'autres. »

Alors ma *petite mère* conduisit Mlle Zoé dans mes atours, et lui montra une commode rangée comme celle d'un enfant, puis mes fourrures, mes chapeaux et mes bijoux en graines de melon et en pois d'Amérique. Cet étalage, auquel l'amour-propre n'était pas étranger, fut pour Thérèse l'occasion d'un sacrifice. La petite fille fut tellement

charmée d'un de mes manchons en chat blanc et d'une pelisse rose garnie de la même fourrure, que Thérèse ne put se dispenser de la lui offrir. Et comme celle-ci était rouge et confuse, Thérèse dit : « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier ; Charmante prétend que votre poupée doit aller en Angleterre l'hiver prochain, et, désirant laisser un souvenir à sa compatriote, elle m'a chargée de lui offrir cette parure-là. »

C'était interpréter fort mal mes sentiments. Si j'avais été à même de faire un présent à cette infortunée poupée, j'aurais commencé par lui donner le premier des vêtements, dont, hélas! elle manquait (quelle honte!); je l'aurais débarrassée de cette robe de velours râpé, dans laquelle je la voyais étouffer, pour l'habiller suivant la saison.

Je ne connais pas cette petite fille, Merveille, toutefois je n'hésite pas à déclarer qu'elle manque d'ordre et n'a pas d'affection pour sa poupée. Vraiment nous sommes heureuses d'avoir rencontré des enfants comme Loulouse et Thérèse! Je n'ai pas la folie de m'inquiéter de l'avenir comme font la plupart des gens qui nous entourent, mais je ne puis m'empêcher de songer à ce qui se passerait en nous, si demain l'indifférence venait remplacer l'amour dont nous sommes l'objet.

Voilà une lettre bien remplie de riens qui ne sauraient plaire qu'à toi.

Adieu, ma chérie, brûle mes lettres, mais garde la douceur du baiser que je t'envoie.

CHARMANTE.



LETTRE XXVI.

Brûler tes lettres! Charmante, y penses-tu? jamais. Ce serait détruire l'œuvre de ton intelligence et les bienfaits d'un cœur généreux.

J'aime mieux te laisser courir le risque de passer à la postérité que de supprimer une des lignes écrites de ta main. Je suis trop sûre de toi, Charmante, pour craindre que ce qui fait ma joie aujourd'hui devienne un sujet de tristesse. Supposons, ma chère amie, qu'on surprenne cette correspondance, qu'en arriverait-il? Grande surprise, grande rumeur! Des poupées qui écrivent! Eh bien! mesdemoiselles, qu'avez-vous à redire! Peut-être regrettez-vous de n'avoir pas profité de notre talent pour nous confier certaines lettres de jour de l'an, qui vous ont coûté mille soupirs, mille ennuis, plutôt que de vous rendre heureuses! Pour cela, il faudrait ne pas connaître la paresse, aimer à faire plaisir à une bonne maman, à un bon papa. Oh! vous seriez enchantées de laisser à vos poupées tout ce qui vous coûte de la peine. Il n'en sera jamais ainsi, sachez-le

bien, la fée des poupées dérobera toujours nos talents à vos yeux, afin que vous preniez de la peine.

Le bon côté de la surprise serait pour nos semblables; car il faut bien l'avouer, ma chère, toutes les poupées ne sont pas studieuses comme nous, encore moins philosophes; elles passent leur vie sans penser, sans réfléchir.... Sont-elles moins heureuses que nous, Charmante! d'autres répondront.

J'aurais dû commencer par dater ma lettre, de sorte que tu saurais notre retour au *Château des roses*.

Je me suis initiée à la vie de Loulouse à ce point de partager toutes ses impressions.

Les plaisirs ne nous ont pas manqué, comme tu le sais. Eh bien, rien ne peut te dire la douceur du retour pour nous deux. Louise a revu sa petite chambre blanche avec bonheur; elle a regardé ses images comme si on les avait accrochées en son absence; ses petits paniers, sa perruche empaillée ont été époussetés par elle; il y a eu revue générale de tous les objets laissés. Les livres d'étude ont reçu un bon accueil; le pupitre a été ouvert, les plumes ont été visitées, les cahiers feuilletés; tout, en un mot, me fait présumer que ma chère petite fille va se remettre au travail avec un zèle nouveau. Quel plaisir de donner des va-

cances à de bons et aimables enfants, qui comprennent que l'étude est nécessaire, qui ont confiance en leurs parents et ne doutent pas que les labeurs du moment ne doivent se changer en douces récompenses!

Je voyais des idées raisonnables aller et venir dans la tête de ma Loulouse, et, le croirais-tu? j'en étais toute fière.

Après avoir fait l'inspection de sa chambre, Louise s'assit sur la petite chaise que bonne maman lui a donnée et me prit sur ses genoux :

« Ma poupée, je vais te dire un secret, écoute (elle parlait bas) : maman a raison, on est bien content quand on est sage; je vais devenir très-raisonnable, je t'en préviens, autant que tu l'es toi-même. Je ne crains pas que cette nouvelle t'afflige. Nous nous aimerons toujours, oh! oui, toujours, dit-elle un peu plus haut en me pressant sur son cœur; mais j'aurai des leçons plus longues, car, Merveille, demain j'aurai dix ans, et dans dix ans vingt ans, papa l'a dit. Pendant mes leçons, je ne veux pas te voir, tout serait perdu. Comment pourrais-je suivre le cours d'un fleuve, gravir une montagne sans avoir envie de te prendre avec moi? C'est impossible; mais pendant la leçon d'ouvrage tu seras là, et j'aurai l'illusion de travailler encore pour toi; car maman veut que je travaille pour les petits enfants pauvres qui ne

trouvent rien en venant au monde. Merveille, quel bonheur ce sera de leur préparer de bonnes petites brassières, des béguins, des couvertures! Et quand j'irai les voir dormir dans leur berceau, je me dirai : « C'est moi qui ai fait ce petit bon- « net! » Oh! que je serai contente! Et ce bonheur, je t'en devrai bien une partie. N'est-ce pas pour vous, mademoiselle, que j'ai commencé à travailler? Vous aussi, vous avez des béguins et de bons bas de laine. Je ne sais pas ce que j'ai, continua Louise, je suis contente, contente....

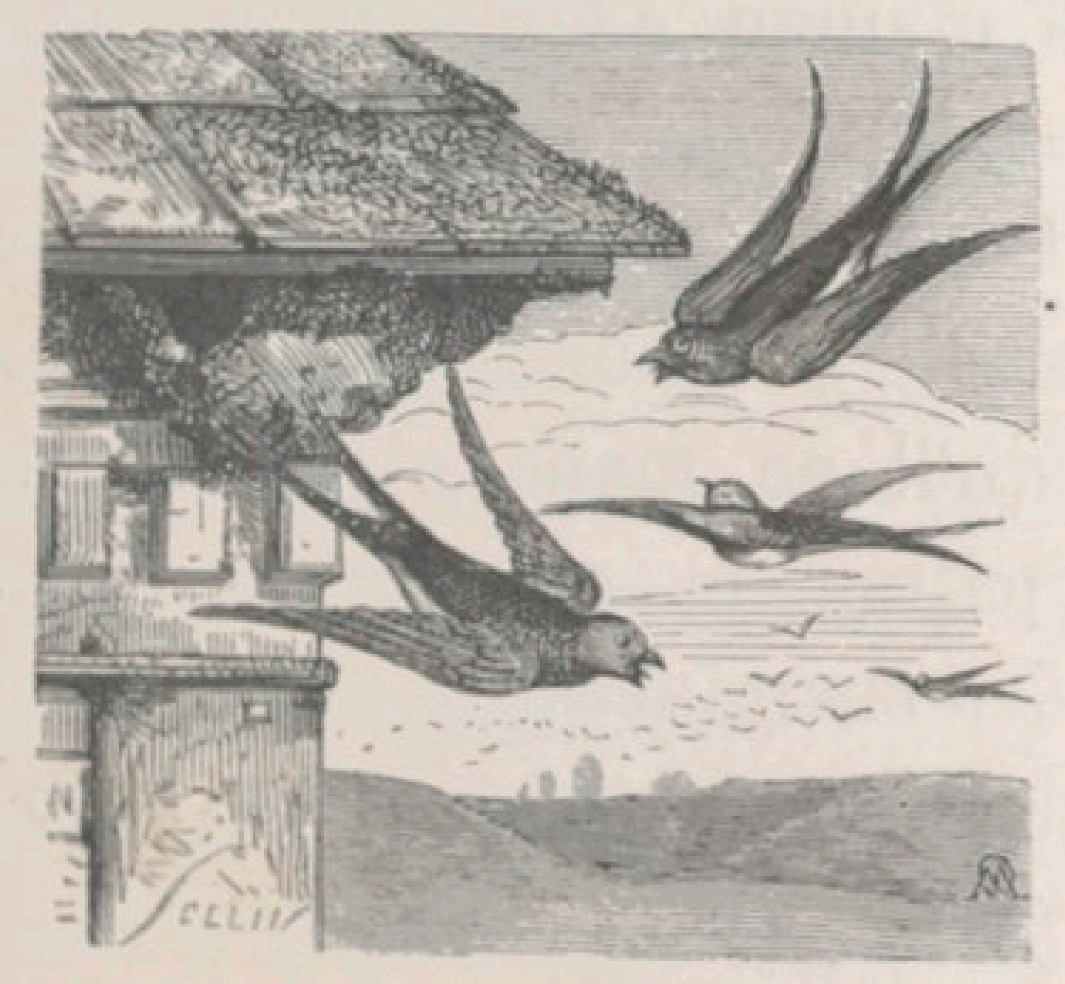
— Comme une enfant sage, dit bonne maman en se montrant. Viens, Loulouse, et toi aussi, Merveille, nous allons rendre visite à Suzanne. »

Notre présence fut un événement chez la bonne jardinière; elle nous raconta toutes les craintes que lui avait données la maladie de Suzanne. Cette conversation n'était pas amusante; mais voyant avec quelle bonté grand'mère écoutait cette pauvre femme, Louise et moi oubliâmes notre envie de causer avec Suzanne. Enfin la petite fille demanda à sa mère de nous montrer la belle Alsacienne qu'on lui avait donnée. Loulouse donna des louanges à la paysanne et fut surtout sincère dans ses éloges sur le soin que Suzanne avait eu de sa poupée.

Pendant que les petites filles causaient, je vis bonne maman glisser une pièce d'or dans la main

de la jardinière : « Il lui faut encore une bonne nourriture, dit la respectable femme. Plus tard, nous l'enverrons à l'école. » Charmante, quand je suis témoin d'une bonne action, il me semble que j'ai une âme ; je suis émue : j'aime celui qui donne et celui qui reçoit.

En quittant la jardinière nous avons pris un petit chemin favori, ce n'est pas le plus court, pour rentrer dans le parc.



Des centaines d'hirondelles se pressaient les unes contre les autres.

Un spectacle intéressant nous attendait.

Louise et moi picotions des mûres oubliées sur les haies, lorsque bonne maman appela notre attention sur le toit du grand bâtiment de la ferme. Des centaines d'hirondelles se pressaient les unes contre les autres, jasant, babillant.

« Qu'est-ce que cela, bonne maman ? demanda Louise.

— C'est l'indice que les beaux jours vont finir et que nos jolies hirondelles iront chercher un climat plus doux. Elles ont quitté la Norvége pour venir chez nous; maintenant elles iront ailleurs.

— Où croyez-vous qu'elles iront, bonne maman?

— En Afrique, probablement.

— Je voudrais bien les voir partir.

— Elles partent la nuit, afin d'échapper aux oiseaux de proie.

— Bonne maman, j'aime beaucoup les hirondelles.

— C'est tout à fait juste; ces oiseaux recherchent la société de l'homme. Tu as certainement remarqué qu'il ne manque pas de nids aux fenêtres des bâtiments, ou bien tu les auras vues au-dessus des cheminées où elles font leurs nids.

— Et puis, j'en ai vu aussi au bord de la rivière. Est-ce qu'elles se baignent?

— Elles vont à la chasse des insectes pour se nourrir, et il n'est pas rare qu'elles plongent dans l'eau pour saisir leur proie.

— Bonne maman, en voici une qui passe, oh! comme elle vole haut!

— C'est que l'air est pur. Quand il fait très-froid ou qu'il pleut, on les voit alors raser la terre.

— Il faut donc absolument du beau temps à ces chères petites hirondelles?

— Absolument : autrement elles périraient; ne t'attriste donc pas de leur départ; d'ailleurs elles reviendront, non-seulement dans notre contrée, mais chez nous; elles rebâtiront leurs nids à la même place. Il est rare qu'on les tourmente. Indépendamment des services qu'elles rendent en détruisant les insectes, on les aime. Leur présence annonce le retour du printemps, saison joyeuse pour le laboureur et les petites filles.

— Bonne maman, une fois j'ai vu une hirondelle sur ma fenêtre, elle avait la gorge couleur aurore, la tête et le reste du corps d'un noir bleu très-joli et le bec noir.

— C'était une hirondelle de cheminée.

— Mais, bonne maman, il leur faudra beaucoup de temps pour aller en Afrique.

— Cela dépendra du vent : si elles ont un vent contraire, elles relâcheront dans quelque île, comme font les navires.

— L'année prochaine, je n'oublierai pas de regarder où elles feront leurs nids.

— Tu les verras y travailler avec une grande ardeur; mais ce qui serait charmant à observer, c'est quand elles apprennent à voler à leurs petits.

— Ce sont des leçons de vol?

— Précisément. Dès que les petits sont un peu forts, les vieux leur présentent de loin la nourriture, les appelant, les animant de la voix; puis

s'éloignant à mesure qu'ils avancent; ils jouent dans les airs en se tenant à leur portée pour les secourir en cas de besoin.

— Ce sont de bons parents.

— Très-tendres et très-prudents. »

C'est ainsi que, tout en causant, nous nous sommes retrouvées devant le perron du château. Louise m'a quittée et j'en ai été presque bien aise.

Cette conversation sur les hirondelles m'avait rempli l'esprit de chimères auxquelles je me plus à rêver dans le silence de la solitude.

Il faut convenir, Charmante, que les poupées n'ont pas des idées ordinaires, quand elles en ont. Je me figurais être une heureuse hirondelle m'élevant au plus haut des airs sous un ciel bleu et pur. Que de pays passaient sous mes yeux : prairies, montagnes, fleuves et mers! Et puis, messagère du printemps, j'étais toujours la bienvenue. Je rapportais l'espérance au cœur triste et malade. La jeune fille ouvrait sa fenêtre et me souriait; il me semblait même l'entendre me conter ses peines, et moi, grande voyageuse, je lui disais : « Hélas! c'est partout de même; patience et courage, mon enfant. » Oui, je lui disais cela dans mon tendre langage, et n'en doute pas, Charmante, elle me comprenait.

Ces pensées m'étouffaient : quelle liberté! quels charmants voyages malgré les difficultés! Point

de paquets; toujours la même robe et le même collier! Et puis, je me rendrais utile, indépendamment de la chasse que je ferais aux insectes et surtout aux araignées que Loulouse ne peut souffrir, je me laisserais attacher à la patte un billet avec un fil rouge. J'irais le matin même de mon arrivée en Afrique me poser sur la fenêtre de quelque brave officier; je frapperais du bec à sa vitre; il me verrait, m'appellerait *fidèle hirondelle*. Puis voyant mon message, il le détacherait délicatement. Alors, je verrais ses yeux se remplir de larmes; puis sa bouche sourirait délicieusement. Oh! ma chère, quelle concurrence au facteur! et puis tout ce que bonne maman avait dit des mères hirondelles faisait battre mon cœur. Il me semblait être dans mon nid regardant ma couvée, comptant les plumes de mes petits; et un beau jour, après avoir fait leur toilette, je m'élançais dans les airs pour leur apprendre à voler. Jeux charmants! Je n'aurais pas non plus négligé les leçons de chant.

Oh! si j'étais hirondelle!

Je vois ton sourire : tu me demandes ce que sont devenus mes rêves de gloire, mes succès de danseuse.

Chère amie, j'aurais été mise en romance, et cette gloire-là suffit à une gentille hirondelle.

Traite-moi d'enfant, si tu le veux. Au point du

jour, j'ai vu passer un certain nombre de ces charmants oiseaux, et j'ai fait des vœux pour que la brise leur fût douce et légère.

Louise a tenu parole : l'étude n'est plus mise en question : nous nous voyons moins. Je suis aimée, respectée; mais nous ne vivons plus dans la même intimité. Que deviendrai-je? Ce que Louise voudra. Elle m'a trop aimée pour ne pas assurer mon avenir, et j'accepte d'avance le sort qu'elle me fera.

Hier soir, nous étions au salon; la lune s'élevait majestueuse au-dessus de la montagne. On causait, en attendant le retour de M. et de Mme Deville, absents depuis le matin. Gustave proposa de demander la lampe, pour achever je ne sais quel travail de son invention.

« Ta lampe, dit Louise, ne vaudra jamais cette belle lune. Restons encore ainsi. N'est-ce pas, bonne maman?

— Alors, dit le petit frère, il faut que bonne maman nous raconte une histoire, mais une vraie histoire, et non pas des contes de petites filles et de poupées. »

Louise se contenta de tirer légèrement une boucle des cheveux de Gustave. Le sarcasme lancé contre les petites filles et les poupées s'effaça devant la perspective d'entendre une histoire.

« Il faut, dit Louise en soupirant, nous conten-

ter de ce que bonne maman voudra; pourtant, j'avoue qu'une histoire véritable serait fort de mon goût.

— Eh bien! dit notre chère grand'mère, va pour une histoire véritable; il n'en manque pas en ce monde, et les enfants ne sont pas les personnages les moins intéressants de ce vaste recueil. »

Le silence s'établit aussitôt, et bonne maman commença.

LES ENFANTS DE LA FORÊT.

Il y a longtemps, bien longtemps, j'étais une petite fille comme Loulouse et j'aimais aussi beaucoup les histoires. Un jour que j'avais triomphé de ma paresse....

« Bonne maman! s'écria Louise, vous étiez paresseuse? c'est impossible : je ne le croirai jamais.

— Et pourquoi donc, chère enfant? Si tu me retranches les défauts de mon jeune âge, tu m'ôtes le mérite de m'être corrigée. Oui, j'étais paresseuse, et sans le désir immense de plaire à mes parents, je serais restée paresseuse, nonchalante, une sotte petite fille en un mot. »

Or donc, un jour que j'avais su mes leçons à ravir, présenté une page d'écriture sans pâtés et sans bonshommes, comme j'avais la détestable habitude d'en placer entre les lignes, ma mère me dit : « Louise, que veux-tu pour récompense? »

Je sautai sur les genoux de maman, je l'embrassai et je lui dis tout modestement : « Une histoire, une belle histoire. »

« Vous vous rappelez cela, grand'mère, comme si c'était arrivé ce matin.

— Chers enfants, on oublie bien des choses, mais on se souvient toujours des caresses et des histoires de sa mère. »

L'histoire me fut accordée : aussitôt je m'assis sur un petit tabouret rouge et noir sur lequel ma mère posait habituellement ses pieds. Mes yeux suppliants disaient mon impatience.

Maman commença :

« Dans un pays assez éloigné d'ici, un garde forestier, sa femme et ses enfants habitaient dans la forêt d'un seigneur. Cette forêt était immense et à dix lieues du château. Une fois par an, tout au plus, le père allait à la ville. La famille se rendait le dimanche à l'église située à une lieue de là.

« Le garde se nommait Hans, sa femme Marguerite. Le garçon, qui était l'aîné, s'appelait Hans comme son père; il avait huit ans et déjà il l'accompagnait dans la forêt. Il faisait de petits fagots de bois mort et les rapportait en triomphe à sa mère, qu'il aimait beaucoup.

« Venaient ensuite Catherine, plus jeune d'un an, et une petite Marie qui commençait à courir

devant la maison. Vous qui gémissez si haut, Gustave et Louise, quand la pluie vient contrarier vos parties de plaisir, ou une simple promenade dans le parc, vous croyez peut-être que ces bonnes gens étaient tristes de passer toute l'année au fond d'une forêt, où, il faut bien le dire, le hurlement des loups succédait au chant printanier des oiseaux.

« Eh bien! pas du tout : Hans, Marguerite et leurs enfants étaient heureux ; ils ne faisaient pas de châteaux en Espagne, ils étaient contents de leur sort.

« Grâce à l'ordre de Marguerite, à l'économie de Hans, la maisonnette était vraiment charmante. Il est vrai que l'ameublement en était facile ; la maison se composait de deux pièces bâties l'une au-dessus de l'autre, sans compter les coins obscurs nécessaires dans tout ménage.

« La châtelaine ne venait jamais dans la forêt sans rendre visite à Marguerite, et toujours cette visite était marquée par un souvenir. Ce n'était pas des colifichets comme en désirent la plupart de nos paysannes. Ah ! non. La châtelaine savait que de tels présents n'eussent point été du goût de la bonne femme de ménage. Elle plaçait une belle soupière à fleurs dans le vaissellier, ou un poêlon jaune comme de l'or en dedans. Ces objets précieux paraissaient dans les grandes occasions.

« Hans avait son père et sa mère à soutenir, devoir qu'il remplissait de tout son cœur, et Marguerite, qui n'avait plus ses parents, était heureuse d'assister dans leur vieillesse ceux de son cher mari. Figurez-vous donc, mes enfants



Marguerite restait sur le pas de la porte et les suivait des yeux. (Page 283.)

cette bonne famille heureuse dans sa profonde

retraite. Hans partait le matin, le fusil sur l'épaule, après avoir embrassé sa femme et ses enfants. Quelquefois le petit Hans accompagnait son père, comme je vous l'ai dit, ce qui ne plaisait guère à Marguerite : « Hans, disait la brave « femme, prends garde à lui, et toi, ne quitte pas « ton père. »

« Marguerite restait sur le pas de la porte et les suivait des yeux aussi loin que possible. Puis, elle se mettait au ménage. Quand tout était en ordre, elle fermait la maison et partait avec les deux petites filles pour aller soigner son troupeau, qui se composait d'une vache et d'une chèvre ; le lait de celle-ci fournissait aux fromages, et la vache assurait en grande partie la nourriture de la famille.

« C'était une fête quand le père rentrait. Il trouvait le couvert mis et une bonne soupe l'attendait.

« Le petit Hans ne revenait jamais les mains vides. Dans la saison, c'étaient de bonnes fraises, des fleurs bleues et des baguettes couvertes de mousse avec lesquelles il faisait des cages pour les oiseaux de ses sœurs.

« Mais l'hiver, bonne maman ?

« — L'hiver ? Il trouvait encore moyen d'amu- « ser Catherine et Mariette. Quand la terre était « couverte d'une belle neige, il dessinait des jar-

« dins, le portrait de ses sœurs, des oiseaux et « aussi des loups. »

« Les jours passaient ainsi tranquillement, lorsque le père Hans tomba malade. Vous avez sans doute remarqué, mes petits amis, tout ce qu'il faut de soins et de médicaments, lorsque quelqu'un tombe malade. Tout cela coûte; mais ce n'est rien en comparaison du repos qu'exige la maladie de ceux qui travaillent chaque jour pour assurer le pain quotidien à leur famille. La maisonnette devint d'autant plus triste que les pluies de décembre achevaient de détacher les feuilles oubliées par le vent, et rendaient les chemins presque impraticables.

« Cependant, Marguerite ne pouvait voir Hans souffrir sans aucun secours, et, malgré le mauvais temps, elle envoya son petit garçon chercher le médecin dans un bourg assez éloigné.

« Par un bonheur inouï, Hans rencontra à moitié chemin le médecin.

« C'était un brave homme, ami des pauvres; il soignait les gens du domaine avec autant de zèle que les maîtres et seigneurs du manoir.

« Il prit Hans en croupe, lui donna un peu de son manteau, cacha ses petites mains bleues de froid.

« La joie et le chagrin se trouvent souvent dans un cœur d'enfant. Le petit Hans ne se sentait donc

pas d'aise d'être monté sur un cheval. Il éprouvait un vrai contentement à voir la bonne monture du docteur enfoncer dans la boue, passer sans sourciller les mares d'eau que lui n'aurait pu franchir sans se mouiller jusqu'au-dessus de la cheville.

« Et puis, bonne maman, il était content d'a-
« mener le médecin plus tôt !

« — Assurément. »

« Marguerite se sentit délivrée de toutes ses inquiétudes en voyant arriver sitôt le médecin. Elle crut son mari guéri. Mais, hélas ! beaucoup de jours de souffrance et de tristesse lui étaient réservés.

« Bientôt la maison perdit cette régularité qu'assure le travail du père. Marguerite, passant une partie des nuits, n'avait plus de cœur à l'ouvrage le lendemain

« Catherine se rendait aussi utile que le comportait son âge. Quand Mariette criait, elle l'amusait de son mieux, heureuse d'y trouver son compte.

« Deux mois s'étaient écoulés, et Hans, toujours malade, gémissait de se voir ainsi arrêté dans son travail.

« Un matin, le petit Hans dit : « Il n'y a plus de
« fagots, mère, laissez-moi aller en faire, je ne
« m'attarderai pas. »

« L'enfant avait déjà rendu ce service à sa mère; cependant Marguerite hésitait; mais Catherine ayant demandé à accompagner son frère, elle n'hésita plus : la petite fille était sage. La mère donna donc son consentement, après avoir reçu la promesse des deux enfants qu'ils ne franchiraient pas une certaine barrière, où elle avait l'habitude de s'arrêter avec eux pour attendre Hans à la fin du jour.

« La petite Catherine était plus joyeuse qu'elle n'osait le montrer de quitter la maison devenue si triste, de marcher dans la forêt par une belle gelée, et enfin d'être confiée à son bien-aimé frère.

« Marguerite couvrit ses enfants de leurs meilleurs vêtements, mit du pain et des châtaignes dans leurs poches, les embrassa et renouvela toutes ses instructions.

« Bonne maman, ils vont être mangés par un « loup !

« — Non, ma petite fille. »

« Le vent du nord avait séché les chemins, et une récolte abondante de branches sèches s'offrait à nos petits bûcherons.

« Les arbres, quoique dépouillés de feuilles en grande partie, étaient pourtant un abri pour nos enfants, qui, tout en causant, faisaient de jolis fagots qu'ils déposaient au même endroit. Il y en

avait déjà un certain nombre, lorsque Catherine témoigna le désir de s'asseoir et faire un petit repas.

« Mange si tu veux, dit Hans; pour moi, je « veux encore travailler. Repose-toi, sœur, c'est « juste. Pendant ce temps-là, j'irai tout près d'ici, « dans un endroit que je connais bien; c'est là « que j'en trouverai, du bois mort! Dans une « heure de temps nous aurons plus de fagots « qu'il n'y en a déjà de faits.

« — Mon frère, dit Catherine, c'est égal, tu « n'iras pas. Notre mère nous a défendu d'aller « plus loin. Ce serait bien mal de lui désobéir, Hans!

« — Je ne suis pas plus désobéissant que toi, « ma sœur; s'il s'agissait de mon plaisir, je ne « voudrais pas faire un pas de plus, mais il y a « dans cet endroit de ces petites branches que no- « tre mère aime tant à mettre sous la marmite « quand l'heure du souper approche, et la maladie « de papa a tout usé. J'ai regardé ce matin, il n'y « a plus un seul fagot. Quand c'est pour faire « plaisir à sa mère, on peut bien désobéir, ma « petite sœur.

« — Tu crois, Hans?

« — J'en suis sûr.

« — Alors, dit Catherine en soupirant, j'irai « avec toi; mais il ne faudra pas rester long- « temps, et puis, nous le dirons à notre mère. »

« Les conditions étant ainsi arrêtées, les enfants se mirent en route. Hans ne tarda pas à s'apercevoir que l'endroit vers lequel il se dirigeait était plus éloigné qu'il ne l'avait cru. Catherine voulait retourner, Hans ne voulut pas. La timide enfant se soumit à la volonté de son frère.

« En arrivant dans le taillis, ils jetèrent un cri de joie à la vue de toutes les branches sèches qui couvraient la terre et pendaient aux arbres. Catherine oublia bien vite ses appréhensions et se dit, comme toujours, que son frère avait eu raison.

« Vous le savez déjà, Louise et Gustave, le temps passe vite lorsqu'on travaille avec ardeur. Nos enfants furent donc bien surpris de voir baisser le jour tout à coup.

« Ils se hâtèrent de ramasser leurs fagots, ce qui prit encore un certain temps, en chargèrent leurs épaules, et se mirent en marche pour regagner ce qu'ils appelaient leur magasin.

« Vous souvenez-vous, mes enfants, de ce brouillard épais qui survint l'an passé après Noël? Il était trois heures, il fallut allumer les lampes dans tout le château. Cet incident vous amusa, parce que vous étiez dans de bonnes chambres et que le dîner n'en fut pas moins gai. Mais quelle n'eût pas été votre frayeur, si ce brouillard vous eût surpris seulement dans le parc!

« Hélas! c'est ce qui arriva aux enfants de Mar-

guerite. Au moment de reprendre le sentier qui devait les ramener à l'endroit d'où ils étaient partis, ils se trouvèrent dans l'impossibilité de faire un pas sans être exposés à se frapper contre les arbres.

« Nous sommes perdus ! s'écria Catherine avec « l'accent du désespoir. Hans, qu'avons-nous fait, « mon frère ?

« — Ce n'est rien, reprit Hans d'une voix mal « assurée. N'as-tu pas vu souvent le brouillard « envelopper tout à coup la forêt, et puis s'en « aller de même ?

« — C'est vrai ! mais vois comme il fait noir ! « Hans, j'ai froid ! »

« Hans prit les mains de Catherine dans les siennes et les réchauffa. Il embrassa sa sœur et sentit son visage couvert de larmes.

« Catherine, je te croyais plus courageuse !

« — Oh ! répondit-elle en sanglotant, ce n'est « ni le froid ni la frayeur qui me font pleurer.... « je pense à la maison.

« — Tout sera fini, petite sœur, quand on nous « verra. Dès que nous serons arrivés au gros « chêne, je sifflerai l'air des chasseurs et la mère « nous entendra. »

« Un daim passa rapidement et effleura les genoux de Catherine. Le cri qu'elle poussa fit tressaillir Hans.

« Et toi aussi, tu as peur, mon frère, dit la pe-
« tite fille. Qu'allons-nous devenir ? Nous serons
« mangés par les loups !

« — Voyons, Catherine, sois raisonnable.
« Laisse-moi battre le briquet : j'allumerai du
« feu, et alors les bêtes n'oseront pas approcher,
« et puis, ma pauvre Catherinette, tu te réchauf-
« feras. »

« Hans était un garçon adroit, industrieux comme le sont la plupart des enfants de la campagne; il eut bientôt organisé un petit foyer. Toutefois, la crainte de faire un trop grand feu ne lui permettait pas d'alimenter la flamme qui perçait timidement le brouillard. Cependant cette flamme suffisait pour laisser voir le visage pâle et désolé de Catherine.

« Les heures s'écoulèrent ainsi entre la crainte et l'espérance. Le foyer s'éteignait, Hans le rallumait, ce qui n'empêchait pas Catherine de grelotter, de soupirer.

« Il faut sauter, ma sœur, sans quoi tu ne te
« réchaufferas jamais.

« — Sauter.... quand on a du chagrin ?

« — N'importe. Allons, lève-toi. »

« Et Hans, prenant Catherine par la main, finit par la faire sauter, comme ils sautaient ensemble lorsqu'ils étaient contents.

« Si ce manége réussit à réchauffer Catherine,

il augmenta sa fatigue, et la pauvre enfant tomba de lassitude, s'étendit sur le lit de fagots, qui lui semblait tout d'épines, tant le souvenir de leur désobéissance était poignant pour son cœur.

« Tout à coup, un hurlement se fit entendre.



Il eut bientôt organisé un petit foyer. (Page 290.)

« Mon frère! mon frère! c'est fini!

« — C'est un sanglier, dit Hans. Il ne viendra « pas de ce côté de la forêt; je connais bien l'en- « droit où ils vont de préférence. »

« Mais la voix de Hans tremblait.

« Tu as peur, cette fois, dit Catherine,

« — Moi !

« — Oui, toi. » Et posant la main sur le cœur de son frère : « Oh! comme il bat!

« — J'ai peur de ta peur, Catherine; mais il « n'est pas défendu d'être prudent : montons dans « un arbre! »

« — Bonne maman, dit Loulouse, j'ai grand'- « peur aussi, moi!

« — Heureusement, ajouta Gustave, qu'elle est « avec un garçon!

« — Belle ressource, vraiment, que ce petit désobéissant! »

« Ce ne fut qu'à grand'peine que Catherine parvint à se hisser sur un gros chêne, quoiqu'elle fût habile à monter dans les cerisiers; ses mains s'écorchaient, la peur lui ôtait les forces; avait-elle fait un peu de chemin dans cette difficile ascension, aussitôt un petit obstacle la faisait descendre plus bas; tantôt la frayeur ranimait son courage; tantôt ce terrible sentiment anéantissait ses forces déjà diminuées par la souffrance et le besoin de nourriture.

« Ils parvinrent cependant à s'élever à une certaine hauteur; mais le froid, jusqu'alors supportable, devint plus piquant, et le foyer ne donnant plus une étincelle, toutes les terreurs se renouvelèrent.

« Parle-moi, Hans, disait Catherine, ta voix me « consolera un peu.

« — Me pardonnes-tu ? demanda l'infortuné pe-
« tit garçon, en éclatant à son tour en sanglots.

« — T'en vouloir, mon frère ? Ah ! tu es aussi
« malheureux que moi !

« — Oh ! Catherine, plus malheureux encore !
« Mais qui pouvait penser que le brouillard de-
« viendrait si épais après cette belle journée ? Je
« suis sûr que notre père s'y serait trompé.

« — Vois-tu, Hans, les enfants n'ont que faire
« de penser, puisqu'ils ont des parents ! Nous au-
« rions dû tenir notre promesse, je n'aurais pas
« dû faire ta volonté. Dame ! je t'aime tant, que
« je crois tout ce que tu dis !

« — Pauvre Catherine !

« — Ne pense pas à moi : pensons à notre
« mère, à notre père malade. »

« A ces mots, le frère et la sœur ne purent plus
« retenir leurs larmes ; ils gémissaient, ils san-
« glotaient en se serrant l'un contre l'autre.

« Je suis sûre, mes enfants, que vous pensez à
« la pauvre Marguerite et à son mari malade ?

« — Oh ! oui, bonne maman, il faut nous par-
« ler d'eux maintenant. »

« Marguerite connaissait si bien la prudence de son petit garçon et l'obéissance de Catherine, qu'apercevant le brouillard, elle ne douta pas un seul instant qu'ils ne revinssent beaucoup plus tôt.

« Elle se tenait sur la porte, allait et venait. Une fois elle s'avança jusqu'à l'entrée de la forêt, et, ayant eu quelque peine à retrouver son chemin, elle frémit d'horreur.

« De retour, elle n'osait allumer la lampe, espérant que l'obscurité disposerait le malade au sommeil. Mais Hans demandait sans cesse ses enfants ; il s'inquiétait de l'heure. La petite Marie, de son côté, appelait son frère, qui avait l'habitude de lui chanter un air pour l'endormir. Malgré tout son courage, Marguerite ne put dissimuler longtemps ; elle se jeta tout en larmes près du lit de Hans, et lui dit :

« Un affreux brouillard couvre la forêt ; les en-
« fants sont perdus ! »

« Le père soupira profondément sans avoir la force d'articuler une seule parole. La fièvre augmenta, et, dans son délire, Hans appelait ses enfants ; il voulait se lever, prendre son fusil, et tuer un loup dont il imitait les hurlements. Puis il retombait sur son lit, épuisé de fatigue. Son visage se couvrait de sueur, Marguerite croyait à chaque instant qu'il allait mourir. La pauvre femme s'accusait d'imprudence, elle se traitait de mère dénaturée qui méritait d'être punie.

« Oh ! pensait-elle, s'ils étaient morts ici, j'au-
« rais eu leur tombe près de nous, je serais allée
« y porter des couronnes, je les aurais vus, je les

« aurais soignés, embrassés, avant de les voir « emporter. »

Ici, Louise mit sa tête sur les genoux de bonne maman, et on entendit de petits sanglots.

« Tu pleures, Loulouse! Ce n'est pas ma faute; tu as voulu une histoire vraie. Elles ne sont pas toujours gaies les histoires vraies, mon enfant.

— C'est égal, bonne maman, dit Louise en essuyant ses yeux, continuez toujours. »

Un roulement de voiture changea tout à coup la scène.

La petite fille souffla sur son mouchoir, le passa sur ses yeux, et s'élança joyeuse dans les bras de son père et de sa mère.

La soirée fut consacrée au récit d'une journée passée à la ville, et il ne fut pas question de Catherine et de Hans avant le lendemain.

Chère amie, je me sens émue et je te dis adieu.

MERVEILLE.

LETTRE XXVII.

MERVEILLE A CHARMANTE.

Bonne maman était à peine éveillée, que Louise entrait furtivement dans sa chambre pour lui demander la fin de l'histoire, promettant de la raconter fidèlement à Gustave.

Loulouse fut déçue dans son espoir, et s'étonna beaucoup en entendant sa grand'mère lui dire que sa démarche était celle d'une petite égoïste.

Elle n'insista pas, et le soir à la même place, au clair de la même lune, bonne maman reprit le fil de son histoire.

« Dans la forêt, c'était aussi une grande désolation. Toutefois, le temps, qui nous semble ralentir sa marche lorsque nous sommes malheureux, n'en va pas moins régulièrement. Un oiseau, ayant eu l'heureuse fantaisie de sortir de sa cachette en poussant un petit cri, annonça aux enfants que le jour ne tarderait pas à paraître.

« L'aurore ne mérita guère son nom ce matin-

là. Cependant le brouillard s'éclaircit et on put enfin essayer de se remettre en route.

« Hans aida Catherine à descendre de l'arbre. La pauvre enfant était tout engourdie et pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Son frère la prit sur son dos et, après mille hésitations, il se dirigea vers un sentier qu'il crut être celui qui devait le remettre dans le bon chemin.

« Malgré l'énergie incroyable que le pauvre enfant avait trouvée dans le danger, il ployait sous son fardeau et il fallut faire une halte.

« Le brouillard se dissipa insensiblement, et quand le soleil éclaira le visage des enfants, ils furent effrayés de l'altération de leurs traits.

« A mesure que le jour ramenait l'espérance dans le cœur des pauvres petits, leur crainte aussi devenait plus vive : comment rentrer à la maison? Leur absence avait dû affliger si cruellement leur père et leur mère!

« Tout à coup un cor retentit dans la forêt.

« Du monde, Hans! s'écria Catherine; mon « frère, nous sommes sauvés! »

« Hans et sa sœur osaient à peine respirer.

« Le cor donna une seconde fois, mais il s'éloignait.

« Hans colla son oreille sur la terre. Il avait vu maintes fois son père avoir recours à ce moyen d'observation.

« Hélas! dit-il, ce sont des chasseurs qui s'éloignent!

« — Eh bien! mon frère, marchons; je me sens « plus forte, » dit la pauvre petite; et ses grands yeux creux brillaient d'espérance à la pensée d'un secours possible.

« Les voilà donc en route, se frayant un passage à travers les branches et tout en ayant soin de préserver leur visage.

« Après beaucoup de détours, ils s'arrêtèrent. Tout était silencieux. Le jour vint enfin leur donner la certitude que l'endroit où ils se trouvaient leur était tout à fait inconnu. N'importe, la lumière est un bienfait pour les malheureux, et, quoique exténués de fatigue, les enfants avançaient toujours.

« Et bien ils firent, car le cor donna, et si près d'eux cette fois, qu'ils purent crier et furent entendus.

« Haletants, couverts de sueur, ils débouchèrent enfin sur une route et virent des cavaliers accourir.

« Un piqueur arriva le premier. La pâleur, les vêtements déchirés des enfants lui firent aussitôt supposer quelque malheur : « Enfants, d'où ve- « nez-vous? » s'écria-t-il en mettant pied à terre.

« Hans et Catherine ne purent répondre. Ils étaient sauvés, leurs forces les abandonnèrent. Le

piqueur les reçut tous les deux évanouis dans ses bras.

« Le brave homme détacha son manteau, l'étendit par terre, y déposa les deux enfants, puis donna du cor d'une façon usitée en cas d'alerte.

« Au bout de quelques instants, plusieurs cavaliers le rejoignirent, un équipage suivait.

« A la vue des enfants étendus et immobiles, on les crut morts. Le piqueur raconta ce qui était arrivé.

« Une jeune dame descendit de voiture, fit envelopper les enfants de son manteau fourré, mit du vin sur leurs lèvres, étancha légèrement les égratignures que les branches avaient faites à leur visage, les appela des noms les plus tendres. Enfin, au bout d'un quart d'heure, Hans et Catherine ouvrirent les yeux et furent bien étonnés de se trouver en si belle compagnie.



Un équipage suivait.

« La bonne dame versa du vin dans un petit gobelet d'argent, fit boire les enfants, redoubla de caresses et leur dit : « Ne craignez rien, mes « pauvres petits, je vais vous prendre dans ma

« voiture, et quand vous serez bien reposés, vous « me raconterez votre histoire. Je serai votre « mère, si vous n'en avez plus.

« — Nous en avons une, s'écrièrent à la fois les enfants, et un papa aussi!

« — Bien, bien, mes petits amis, soyez tran- « quilles, nous irons les retrouver. »

« Hans, épuisé de fatigue, s'endormit profondément; mais Catherine, malgré sa timidité, racontait avec un accent fébrile comment ils s'étaient perdus.

« C'est moi qui ai eu tort, disait la pauvre pe- « tite, parce qu'on me croit la plus raisonnable. « J'aurais dû ne pas céder à Hans. »

« D'après les renseignements qu'obtint de Catherine la jeune dame, elle s'orienta facilement. La forêt dont Hans était le garde n'était, quoique d'un côté opposé, qu'à deux heures de la terre qu'elle habitait.

« On arriva au château. Ce retour inopiné jeta l'alerte. Au premier mot de la rencontre qu'avaient faite les chasseurs, tout le monde descendit dans la cour, entoura les enfants, leur prodiguant des paroles de compassion et de tendresse. Les serviteurs, dignes des maîtres qu'ils servaient, étaient impatients de donner leurs soins aux pauvres enfants. La jeune femme se réserva ce droit. Elle voulut laver et panser elle-même les pieds dé-

chirés de Catherine. Elle lui mit de bons bas neufs, rétablit l'ordre dans sa chevelure : elle était mère.

« Hans et Catherine déjeunèrent avec leurs bienfaiteurs, et mangèrent bien, tout en admirant la belle argenterie et les cristaux dont la table était couverte.

« Mes petits amis, dit la charitable femme du « manoir, je vais envoyer chez vos parents, car « il faut que vous dormiez, vous n'en pouvez « plus, vos yeux se ferment.

« — Oh! non, madame, s'écria Catherine en « joignant les mains. Voilà bien assez longtemps « que nous sommes perdus! Nous sommes de « méchants enfants qui ont désobéi à leur mère, « et nous ne mériterions pas vos bontés si elles « ne devaient pas faire cesser le chagrin de nos « parents. »

« Ce discours était accompagné de larmes.

« Eh bien! mes chers enfants, je vous ramène- « rai moi-même; je demanderai votre pardon et « je l'obtiendrai, soyez-en bien sûrs. »

« Pendant que tout ceci se passait, le soleil avait complétement dissipé le brouillard; le ciel était bleu. Les enfants crurent sortir d'un rêve. Ce fut bien autre chose, lorsque, assis dans la voiture en compagnie de la jeune dame et de son mari, ils roulèrent sur une belle route!

« Toutefois, ils furent saisis d'une sorte de terreur en entrant dans la forêt, et lorsque le cocher dit : « Voici la maison de Hans, » ils se cachèrent le visage et éclatèrent en sanglots.

« Allons, mes enfants, que craignez-vous? Les parents pardonnent toujours ! »

« Les larmes continuaient.

« Enfin on arriva devant la maison du garde : elle



Marguer. e était à genoux près du lit de Hans.

était fermée. Personne ne se montrait. On descendit de voiture. La jeune femme prit la main de Catherine et le mari celle de Hans.

« Une demi-obscurité régnait dans la chambre. Marguerite était à genoux près du lit de Hans, dans l'attitude de quelqu'un qui attend le dernier soupir d'un être bien-aimé.

« Le frôlement de la robe de soie éveilla l'at-

tention du pauvre père. Il ouvrit les yeux et sourit à ses enfants.

La mère et l'étrangère comprirent ce sourire. Sans se parler, elles attirèrent les enfants vers le lit; ils se mirent à genoux, et, avant qu'ils eussent demandé pardon, la bénédiction de leur père mourant reposait sur eux.

« Bonne maman, il était mort?

— Oui, ma chérie.

— Croyez-vous que ce soit de la faute de Hans et de Catherine?

— L'inquiétude a pu hâter la fin de Hans, mais sa guérison était impossible.

— Oh! grand'mère, qu'ils ont dû être malheureux! Pourtant ils avaient désobéi pour faire plaisir à leur mère! C'est une drôle d'histoire. Peut-être l'a-t-on arrangée un peu pour les enfants désobéissants. Ce n'est pas moi qui dis cela, bonne maman, c'est Merveille.

— Merveille ne sait ce qu'elle dit : le monde est rempli d'histoires qui prouvent que la plus petite désobéissance peut amener les événements les plus fâcheux. N'as-tu pas entendu parler de ce petit désobéissant qui fit cuire des marrons au feu, les retira en l'absence de sa bonne, malgré tout ce qu'on lui avait dit, se brûla les doigts et fut trois mois en danger de perdre un doigt de la main? Et chez nos voisins! Trois garçons se bai-

gnant dans la rivière du parc au moment où on les perdait de vue, riant des terreurs de leur bonne, et celui qui avait entraîné les autres et se croyait le plus fort, restant au fond de la rivière! Chers enfants, chers enfants, dit bonne maman d'une voix presque suppliante, ne désobéissez jamais, pas même pour la plus petite chose. »

Gustave et Louise firent les protestations les plus solennelles et ajoutèrent bien vite : « Que devinrent la pauvre Marguerite et ses enfants? Grand'mère, dites tout, ne passez rien.

— Les parents du brave Hans qui venaient autrefois s'asseoir à sa table, le conduisirent à sa dernière demeure. Marguerite et ses enfants suivaient aussi. Jamais, chers petits, vous ne pourrez vous figurer la douleur qu'éprouva Marguerite en rentrant dans sa maison avec ses enfants.

— Mais si, bonne maman! N'est-ce pas, Gustave?

— Je crois bien! Si papa était mort, nous pleurerions beaucoup.... Mais il ne faut pas nous attrister : papa ne mourra pas.

— Et si nous étions perdus dans une forêt, mon frère?

— Loulouse, ne dis pas cela! Oh! que j'aurais de chagrin! Mais va, aussi moi, je te consolerais, je te soignerais de toutes mes forces, ma petite sœur! »

Et il passa ses bras autour du cou de Louise.

« Bonne maman, Paul me fait pleurer!

— Et il pleure lui-même, dit la grand'mère; allons, mes chéris, ne vous faites pas de chagrins imaginaires : continuons notre histoire.

« Marguerite soupirait tristement à la pensée de quitter sa jolie maison, pleine du souvenir de son mari, son jardin, la forêt où elle avait élevé joyeusement ses enfants, quoique pauvre.

« Si au moins Hans avait eu dix ans de plus!

« La pauvre femme ne se lassait pas de regarder ses enfants. Quelquefois elle leur adressait de doux reproches; mais en voyant venir les larmes, elle changeait de ton, les consolait, s'accusait de son imprudence : « C'est moi, mes pauvres petits, « qui aurais dû prévoir le brouillard, votre père « le disait bien. Enfin, il nous a tous bénis. »

« Hans et Catherine se remirent promptement. A cet âge, il en est toujours ainsi : autrement les enfants ne grandiraient pas!

« Catherine était plus soumise que jamais, et Hans redoublait de zèle pour aider sa mère dans les travaux du ménage : il soignait la vache et la chèvre comme l'eût fait un garçon de quinze ans; et lorsque Marguerite disait : « Si mon pauvre « homme était là, il referait le jardin au prin- « temps, » le petit Hans l'assurait qu'il était capable de sarcler et de bêcher.

« La mère souriait et sentait que ce petit garçon était déjà un appui pour elle et pour ses sœurs.

« Un jour, ils étaient réunis, lorsque le bruit d'une voiture éveilla leur curiosité. Les enfants coururent à la porte ; la mère resta sur sa chaise, pensant que c'était l'intendant qui venait lui dire le nom du remplaçant de Hans.

« Au lieu de l'intendant, Marguerite vit la jeune dame et son mari, les sauveurs de ses enfants, comme elle disait. Ils avaient tous les deux la physionomie de gens qui apportent une bonne nouvelle. Ils caressaient Hans et Catherine tout en se dirigeant vers la maison. « Ma bonne Mar-
« guerite, dit la comtesse, mon mari a de grands
« domaines ; notre garde se fait vieux et il ne se-
« rait pas fâché d'avoir sous la main un bon gar-
« çon. Nous avons pensé à votre petit Hans ; mais
« en attendant que votre fils ait l'âge voulu pour
« un emploi sérieux, vous viendrez avec votre fa-
« mille habiter une maisonnette de notre village.
« Nous nous chargerons de tout. J'aurai bien des
« petits services à vous demander. »

« Cette excellente dame était si émue du bonheur qu'elle apportait à ces pauvres gens, qu'elle ne put continuer.

« Marguerite se jeta à ses pieds, levait les mains au ciel, pleurait, souriait, remerciait cette jeune dame, qui était ma mère....

« Votre mère, bonne maman !

« — Oui, mes enfants.

« Ma mère m'assura que de sa vie elle ne fut « témoin d'une scène aussi touchante, et que ja- « mais elle n'éprouva rien d'aussi doux. »

« Tout se passa comme il avait été dit : deux jours plus tard, un chariot vint prendre les Hans et leur petit ménage. Le lendemain, ils étaient installés dans une jolie maisonnette que ma mère avait remplie des objets nécessaires à cette intéressante famille.

« Hans et Catherine devinrent la gloire de l'école de R....

« On voyait toujours sur leur visage enfantin comme le reflet d'un grand et sérieux souvenir.

« Au bout de dix ans, le petit Hans était un grand et beau garçon, premier garde de la forêt de mon père ; et notre bon Jean, que vous aimez tant, est le fils cadet du petit Hans.

« Je ne m'étonne pas, bonne maman, que vous « l'aimiez plus que tous les autres.

« — C'est un brave serviteur auquel se ratta- « chent mes plus doux souvenirs d'enfance. »

« Marguerite, car il faut en finir, toujours aidée par ma mère, a bien établi ses enfants. »

« Faut-il ajouter une petite morale ?

— Non ! non ! s'écrièrent Gustave et Loulouse.

Nous vous promettons de ne jamais oublier cette histoire. »

Adieu, chère amie, j'espère que l'histoire *de bonne maman* t'aura intéressée autant qu'elle m'a intéressée. Je me garderai bien de cette hypocrisie qui consiste à s'excuser d'écrire trop longuement à ses amies : je te fais plaisir, j'en suis sûre, Charmante; mais toi, chère amie, tu deviens bien silencieuse. Dis-moi au moins que tu m'aimes, dis-le-moi toujours.

MERVEILLE.



LETTRE XXVIII.

CHARMANTE A MERVEILLE.

Je suis malade, Merveille, non pas une malade en bonnet de nuit. Personne ne se douterait de mes souffrances à voir l'éclat de mon teint, le sourire perpétuel de ma bouche. Ce sourire, le croirais-tu, m'ennuie; j'ai une envie terrible de faire la moue. Voilà qui est bien laid! Je ne puis dire le contraire; mais quand on a des idées noires, des vapeurs, quand on est séparée de sa plus chère, de sa plus tendre amie, tout est pardonnable. Les chagrins de nos enfants passent vite, sans doute parce qu'il en est de leurs larmes comme des nuages : après l'orage, vient le beau temps. Ah! si je pouvais aussi, moi, pleurer une bonne fois, que je serais contente!

Tu penses combien il doit m'en coûter avec de pareilles idées de mener mon train de vie ordinaire. La toilette m'excède, et si j'avais la faiblesse de regretter de ne pas être une jeune personne, l'assujettissement de se parer à toute heure me

consolerait amplement. Je ne sais vraiment pourquoi je fais cette sortie contre les jeunes personnes; car j'ai affaire à une mère raisonnable. Jamais Thérèse, même dans le plus bas âge, n'a porté de ces robes courtes qui ne méritent plus leur nom. Mme Launoy pense que cette mode de jupons courts a une fâcheuse influence sur la modestie, et que plus tard les robes rallongées par en bas seront raccourcies par en haut.

Le fait est, Merveille, qu'il n'y a pas une poupée qui ose montrer ses jambes comme le font la plupart des petites filles d'aujourd'hui.

Je te vois d'ici t'étonnant du ton de ma lettre. Ah ! ma chère, on est bien à plaindre d'avoir des vapeurs, et il faut, bon gré mal gré, que tu m'aides à les supporter. Ton histoire m'a extrêmement plu. Je regrette que Mme Eugénie, si aimable d'ailleurs, n'ait pas le goût de ce genre de récits.

Le voyage de Paris se soutient toujours. Ne viendras-tu pas aussi te retremper dans la capitale ? Thérèse et Loulouse ne se connaissent pas, il est vrai, mais Paris est la ville des rencontres les plus inattendues. Les Tuileries ne sont-elles pas le rendez-vous de tous les enfants ? Nous serions sûres de nous reconnaître.

Le temps n'a point passé sa vilaine main sur notre visage : point de déception à notre première



Les Tuileries ne sont-elles pas le rendez-vous de tous les enfants ? (Page 310.)

rencontre, point de compliments menteurs pour nous faire accroire que nous n'avons point changé! Grâce à ta Loulouse et à ma petite Thérèse, nous sommes d'une fraîcheur éblouissante.

Oh! ma chérie, mon sourire serait bien vrai et ma fantaisie de faire la moue passerait vite.

Mais vois un peu, Merveille, ce que c'est qu'un cœur de poupée!

L'autre jour, en écoutant ces beaux projets de Paris, je me disais, tout en m'épanouissant de joie à la pensée de te voir et peut-être de passer quelque temps ensemble : « Le charme de notre correspondance sera donc fini! Et méditant sur le bonheur de s'écrire, de se dire tout à distance, je faillis m'écrier : « Eh bien! restons séparées; écrivons-nous toujours. » Si je pouvais seulement t'appeler une seule fois par ton nom, je changerais d'avis.

J'ai beau faire, Merveille, je suis triste, triste comme une petite fille qui ne sait pas sa leçon. Pardonne-moi, aime-moi telle que je suis, c'est ce que je te demande en me jetant dans tes bras.

Adieu.

CHARMANTE.



LETTRE XXIX.

MERVEILLE A CHARMANTE.

Oh! la sotte poupée que mon amie avec ses vapeurs!

Charmante, l'orgueil te perd, tu tournes à la personne, tu veux te donner de l'importance, tu prends des airs.

Des vapeurs! ma chère petite amie, es-tu folle? c'est tout au plus permis aux grandes dames, et encore n'en sont-elles pas moins ennuyeuses!

Ta plume si gracieuse, si aimable à l'ordinaire, est d'une insignifiance qui me fait douter si c'est la tienne.

Tu préfères l'absence au plaisir de nous voir! grand merci! tu voudrais faire la moue? Alors, ma chérie, reste dans ton département. Ton regret perpétuel de ne pouvoir parler me fait croire que tu serais une fameuse bavarde si tu avais une langue. Parler! Tout le monde parle, excepté nous. Il y a bien assez de bêtises répandues dans l'air! Je me moque de ne pas parler, je serais

même très-heureuse de pouvoir me boucher les oreilles de temps à autre.

Chacun a son goût et sa manière de voir, Charmante : je trouve que le silence que nous gardons si bien est on ne peut plus distingué. Oh ! la méchante Merveille, qui gronde sa petite amie, au lieu de la plaindre et de la dorloter !

Ma chère amie, je te place au-dessus des enfants gâtés et des femmes nerveuses. Allons, Charmante, du courage, de l'énergie !

Écoute, quoi que tu en dises, voici une nouvelle qui ne te fera pas de peine : nous irons probablement passer quelques mois à Paris ! Eh bien ! mademoiselle, qu'en dites-vous?

Nous nous rencontrerons. Car par un effet singulier, moi je vois tout en rose, mais réellement en rose : les arbres roses, la prairie rose, ma soupe rose, tout rose, excepté le ciel et les yeux de Lou louse, qui sont d'un bleu charmant.

Gustave a eu l'autre jour une idée des plus étranges : ayant joué toute une soirée aux voleurs, n'a-t-il pas persuadé à Loulouse, qu'après avoir couru de pareils dangers, il était urgent de m'apprendre à tirer le pistolet et à faire les armes.

Loulouse s'est récriée bien haut ; mais, bonne maman ayant été consultée, il a été décidé que cet exercice pourrait avoir son utilité.

Tu ne t'étonneras plus de la décision de bonne

maman, quand tu sauras que Loulouse est une poltronne, qui crie pour un pétard et renonce aux meilleures papillotes de chocolat quand elle suppose y trouver de l'*artifice.*

Maître Gustave a donc eu la joie de me mettre dans les mains une sorte d'instrument auquel il a donné



Je ne rêve que guerre et bataille. (Page 317.)

le nom pompeux de *pistolet.* Des grains de maïs et des pois chiches ont d'abord servi de balles et étendu sur le carreau des brigands espagnols d'une audace incroyable. Puis, sous la présidence de M. Deville, on a mis une petite amorce à mon pistolet, et, Charmante, *j'ai fait feu.*

A peine ai-je senti l'odeur de la poudre, que je me suis sentie pénétrée d'une ardeur guerrière que j'étais loin de soupçonner en moi. Je ne rêve que guerre et bataille. Loulouse prétend même que je n'ai plus la même physionomie. Elle me trouve l'air trop belliqueux et a cru devoir me faire un long discours sur le duel.

Il y a exagération dans les craintes de Louise; je ne veux provoquer personne ; mais, si j'entendais dire qu'il se forme dans quelque monde inconnu un régiment de poupées, j'en prendrais volontiers le commandement, à condition toutefois qu'on ne me mettrait pas de vilaines moustaches.

Quel contraste, chère amie, entre tes vapeurs et mes fantaisies militaires ! Est-ce à dire que nos cœurs ne s'entendent plus ? Garde-toi de le croire.

Oui! ma chère petite amie, il faut le croire, nous nous verrons cet hiver; nous ne nous dirons rien; mais un regard, Charmante, suffira à notre bonheur.

Adieu, adieu, ma chérie; si tu sais lire, tu verras que cette lettre est l'expression de la tendresse la plus vraie.

MERVEILLE.

LETTRE XXX.

CHARMANTE A MERVEILLE.

Je sais lire, ma tendre amie, et chaque mot de ta lettre m'a été au cœur. Bien plus encore, tu as visé juste, ton coup de pistolet a tué mes vapeurs : il n'en est plus question. Je ne suis nullement surprise qu'une poupée française ait des idées belliqueuses. Peut-il en être autrement dans un pays où il n'est question que de victoires? Malheureusement, je suis comme Loulouse, je goûte peu le pétard, et, si j'entre dans l'armée, je me battrai à l'arme blanche. Je ne me sens pas éloignée d'appliquer un bon coup de sabre par le nez de l'ennemi.

Cependant, l'humeur pacifique de Mme Eugénie ne me permet pas d'espérer qu'on me donne un maître d'armes.

Oui! nous nous verrons, Merveille, je le sens. *Bonheur de se revoir après les jours d'absence!*

Tu as raison, l'affection serait incomplétement heureuse si l'on ne se voyait pas. L'imagination

empiéterait sur les droits du cœur. Au premier regard, nous nous souviendrons de tout ce que nous avons dit dans nos lettres. Mais, comme les poupées ont toujours quelque chose à désirer, je meurs d'envie de t'embrasser, ma chère Merveille. Je t'avoue que je compte un peu sur la fée des poupées pour nous donner cette facilité à notre première entrevue.

Je suis folle de joie. Je ne rêve plus que promenades aux Tuileries, jeux de balle, corde, cache-cache, et tous nos plaisirs d'enfance. Ce serait un peu ridicule, si l'on savait notre âge ; mais il n'y a rien à craindre de ce côté.

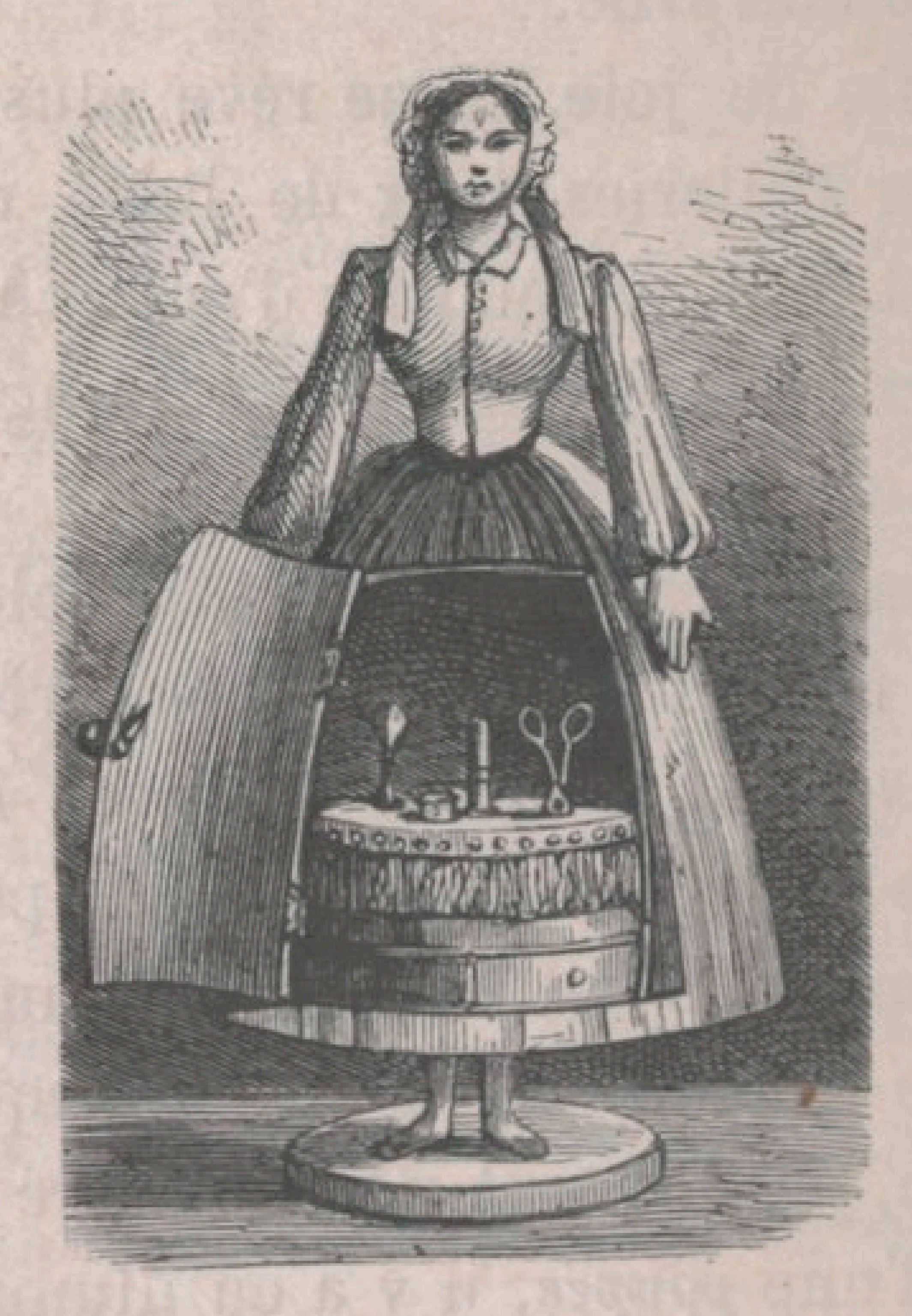
Mes jeux sont beaucoup moins terribles que les tiens : nous faisons des maisons de cartes (ne pas confondre avec les châteaux : ce sont de véritables maisons à deux étages, ornées de peintures) ; une de ces maisons est habitée par une respectable famille de poupées. Rien n'y manque : meubles, cuisine, jardin, tout y est. L'autre jour, c'était la fête d'une *poupée*, il y a eu illumination.

Cette architecture de cartes est un jeu très-ingénieux, et j'ai vu avec plaisir que Thérèse était extrêmement habile à ce genre de travail.

A propos de travail, on nous a présenté l'autre jour une *poupée* qui ne serait pas du goût de toutes les demoiselles de ma connaissance.

Figure-toi une jolie petite poupée, mise comme

une honnête ouvrière, portant sur elle son dé, ses ciseaux, ses aiguilles et son coton. C'est une corbeille à ouvrage présentée par une gracieuse poupée. La charmante petite Léonie, à qui appartient cette nouveauté, m'en paraissait très-fière. Je ne sais pas si elle a bien compris l'enseignement que porte avec elle *la poupée travailleuse.*

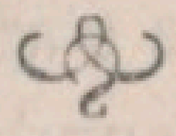


La poupée travailleuse.

Thérèse prépare déjà mes toilettes. Je crains même qu'elle ne fasse des folies. Elle veut que j'aie des robes à queue. En vain, Mme Eugénie lui a-t-elle remontré l'inconvénient de cette mode, Thérèse soutient que c'est une mode bien plutôt faite pour nous que pour les femmes

Merveille, quel bonheur d'aller à Paris ! Je sens tous mes goûts de Parisienne se réveiller. J'entends le bruit des rues, je vois la foule, notre chère maison de Giroux, j'entre, je me montre radieuse, je souris, on me reconnaît, on m'entoure.... je suis folle. Adieu, et bientôt un tendre bonjour.

CHARMANTE.



LETTRE XXXI.

LA MÊME A LA MÊME.

Chère, chère amie, c'est à peine si j'ose t'annoncer le malheur qui m'atteint au moment où je me berçais des plus douces illusions. O vains projets de poupées! O vanité! Mais surtout, ô douleur!

Chère Merveille, il ne s'agit pas cette fois d'une vapeur plus ou moins sombre. Ta philosophie ne trouvera rien pour calmer la peine que je vais te causer par le récit d'un événement incroyable, inouï peut-être dans les annales des poupées.

Tu connais Thérèse comme je connais ta Loulouse. Tu sais que j'étais heureuse, dans une bonne famille, entourée de bons exemples. Tu n'ignores pas non plus que, grâce aux soins de ma petite fille, j'avais conservé la beauté du premier jour. Comment donc expliquer l'affreux caprice qui a passé par la tête de l'enfant?

Hier matin, en faisant ma toilette, Thérèse me regarda pendant cinq minutes et s'écria tout à

coup : « C'est décidé, Charmante, je veux qu'on te change les yeux ! Nous allons à Paris, rien ne sera plus facile. »

Changer les yeux de sa poupée ! Merveille, as-tu jamais entendu parler d'un pareil forfait ?

Enfants, que vous êtes cruels ! Vous n'avez pas la tendresse du nom que vous empruntez. Jamais une mère ne voudrait changer les yeux de son enfant. Peu lui importe la couleur de ces yeux. Pour elle, le regard en fait toute la beauté.

Merveille, je suis au désespoir.

Insensée que j'étais de me réjouir de revoir Paris ! à peine arrivée, j'irai en *fabrique*. Cette pensée m'est insupportable. Non-seulement j'aurai à subir une opération dont le résultat est toujours incertain, mais à quelle main serai-je livrée ? Quel logement, quelle société aurai-je ? Et enfin, je te le demande en baissant les yeux, comment serai-je vêtue ?

Je ne crois pas que la fortune ait joué depuis longtemps un tour aussi cruel aux poupées !

Quels yeux aurai-je ? Voilà la question que je me pose jour et nuit. Peut-être des yeux verts ! Si au moins j'étais sûre d'avoir de beaux yeux bleus comme les tiens, je me consolerais de perdre les yeux noirs qui faisaient l'agrément de ma personne.

Ce qui m'alarme par-dessus tout, ma tendre

amie, c'est que tu ne me reconnaîtras pas. Je sais bien que les yeux sont le reflet de l'âme ; mais en est-il ainsi pour nous ?

Ce doute me fera peut-être mourir avant qu'une main mercenaire m'arrache les yeux.

Pauvre amie, il me semble te voir : tu partages ma douleur, tu t'inquiètes pour ta Charmante, et peut-être encore plus pour l'enfant capable de concevoir une pareille pensée : *changer les yeux de sa poupée !*

Vois-tu, Merveille, j'aurais préféré que Thérèse eût eu la fantaisie de me mettre des lunettes. Et puis, chère amie, il faut qu'il y ait déjà dans ce petit cœur d'enfant un germe d'inconstance effrayant pour l'avenir : *changer les yeux de sa poupée !* Cette action-là, je le crains, ne portera pas bonheur à Thérèse. Et que dire de Mme Eugénie qui supporte un pareil caprice ?

Oh ! si au moins je pouvais encore recevoir une lettre de toi ! Je suis sûre que tu saurais trouver dans ton cœur une raison pour me consoler. Raison sans raison, peut-être ; mais n'importe, je la trouverais excellente.

Chère amie, ne m'écris plus. Quand ta lettre m'arriverait, je n'aurais plus d'yeux pour la lire.

Ainsi finit le charme de cette correspondance intime dont tes sages leçons n'étaient pas le moindre agrément.

Ma folle joie est changée en tristesse. J'avais

bien entendu dire autour de moi que souvent il en est ainsi ; mais je n'y croyais pas, Merveille : les poupées ont besoin d'expérience tout comme les personnes. Maintenant, il me prend un remords de t'avoir attristée par mes doléances. Pauvre amie, ne te tourmente pas trop : *j'aurai* du courage, et, sois-en sûre, j'oublierai mes souffrances en revoyant le jour, nos campagnes fleuries, nos montagnes couvertes de neige. Il me semble que je n'ai point assez aimé, assez regardé tout cela ; que mes lettres étaient trop courtes. O regrets !

Je fais un paquet de tes lettres. Je les cache dans un endroit que toi-même dois ignorer, de crainte que celle-ci ne s'égare. Quand j'aurai des yeux, Merveille, je relirai notre correspondance, afin de reprendre la vie où je l'avais laissée.

Adieu, adieu, mille fois adieu, ma chérie, mes yeux te reconnaîtront toujours.

CHARMANTE.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

